N° ISSN 0753 - 8413

Imp. ICMA - SAINT-DIE

N° ISSN 0753-8413

SOCIETE D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBEY

BULLETIN N° 7
1988

BULLETIN DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBEY

N°7 - 1988

SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY

La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey a été inscrite au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kaysersberg et est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.

Le présent Bulletin n° 7 - 1988 a été tiré à 500 exemplaires.
Tous droits réservés.
Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Dépôt légal : 4e trimestre 1988
N° ISSN 0753-8413

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :

- *La glacière Lefébure : dessin de Florent OSTHEIMER*
- *La Fondation Lefébure à Orbey : carte postale datée de 1919*

SOMMAIRE

3 -	Editorial	Soeur BEATRIX
4 -	Assemblée Générale 1988 à Labaroche	
5 -	Et bientôt le Bulletin n° 8 "Bicentenaire de la Révolution"	
6 -	Allocution prononcée à l'occasion de la remise des Palmes Académiques à Soeur BEATRIX	Henri PETITDEMANGE
7 -	Liste des Membres de la Société d'Histoire	
10 -	Musées et Associations du Canton	Soeur BEATRIX
12 -	Les Patoisants Romans se rencontrent	B. SCHEHIN - M. HERMANN J.P. JEANDON
14 -	Mè Meere me mèryioe : chanson adaptée par	
16 -	Découverte d'une céramique protohistorique à Pairis	D.P. BRUNEL
20 -	Pairis : 1138-1988. 850° anniversaire de la fondation	Armand SIMON
41 -	La légende du Bon Homme, d'après	Victor LALEVEE
45 -	Les Maîtres et Maisons d'école aux XVII° et XVIII° siècles (deuxième partie)	Catherine et Armand SIMON
58 -	Le Dragon de l'étang du Devin	Gabriel GRAVIER
62 -	Les Eglises de Lapoutroie	Pierre BALLY
65 -	Témoignages de satisfaction ... Témoins de la lignée des Bajo	Maria JULLIARD
69 -	Glacières du XIX° siècle : la glacière Lefébure	Soeur BEATRIX
72 -	L'ancienne chapelle St Thiébault de Fréland	Christophe BARLIER
76 -	A Fréland du temps de Badinguet	Henri PETITDEMANGE
78 -	Souvenirs de la Grande Guerre : témoignages de Lapoutroyens	Maria JULLIARD
86 -	Le travail du chanvre autrefois	Henri PETITDEMANGE
93 -	Journaux de guerre. Deuxième partie : octobre 1914	Gisèle GRUENER
99 -	Lo Baco, l'Amour è lo Soudère	Pièce patoise
103 -	L'Alsace-Lorraine : réflexion sur notre histoire	Raymond STEFFANN
114 -	Les joyeusetés d'antan à Fréland	Marie-Josée COUTY
116 -	La valise aux bijoux ou le Peloton Lefèbvre dans les combats de Labaroche et d'Orbey en décembre 1944	Gérard LEFEBVRE

EDITORIAL

L'année 1988 marque le 850ème anniversaire de l'installation des moines cisterciens à Pairis. La Société d'Histoire aurait voulu marquer cet anniversaire par une reconstitution historique, à l'emplacement même de l'Abbaye. Des démarches ont été entreprises dans ce but : elles n'ont pas abouti. Ce sera peut-être pour 1989, millésime qui coïncidera avec le 10ème anniversaire de la création de la Société d'Histoire.

Le Comité de rédaction du bulletin a tenu à signaler ce 850ème anniversaire, en consacrant un nombre important de pages à l'Abbaye de Pairis, entrée dans l'Histoire du Val d'Orbey et de l'Alsace.

La Société d'Histoire continue à travailler pour la conservation du patrimoine local, qu'il s'agisse des petits monuments ruraux et de la langue romane parlée dans le canton welsche. Des rencontres entre patoisants d'Alsace et des régions limitrophes sont prévues pour 1989.

A une époque de dispersion, chacun cherche la stabilité en retrouvant ses racines. La section " Recherches Généalogiques " travaille dans ce sens en adhérant aux cercles généalogiques d'Alsace, de St Dié et d'Epinal.

Merci à toutes les personnes qui par leur générosité et leur savoir, font progresser la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie-Val d'Orbey.

Pour le Comité de Rédaction
La Présidente
Soeur BEATRIX

ASSEMBLEE GENERALE 1988 à LABAROCHE

La Présidente, Soeur Béatrix, remercia M. Klinklin, Maire de Labaroche d'accueillir la Société Cantonale d'Histoire dans sa commune, pour sa 9ème Assemblée Générale. Elle souhaita la bienvenue et remercia M. le Conseiller Général Didierjean, M. Raymond Maire, 1er Adjoint d'Orbey, ainsi que toutes les personnes présentes. Elle énuméra les noms des membres excusés, dont le Sénateur-Maire de Lapoutroie, M. Hubert Haenel.

Le Secrétaire, M. Jecker, lut ensuite le procès-verbal de l'assemblée générale 1987 qui s'était tenue à Fréland. Aucune remarque ne s'étant exprimée, ce rapport fut adopté à l'unanimité.

La Présidente lut le rapport des activités au cours de l'exercice 1987, ainsi que le rapport moral.

Les deux expositions " *Moulins et roues d'eau* " dans le canton aux siècles passés, ont eu un succès mitigé, aux foires d'Orbey et de Lapoutroie, malgré la minutieuse présentation qui en était faite. Il semble qu'il n'y ait pas d'alliance entre l'histoire et le commerce ...

La visite du Musée rural installé dans le Château de Champlitte (Hte Saône) intéressa les trente membres de la Société d'Histoire qui participaient au voyage. Tant de meubles anciens, d'objets usuels, rassemblés au cours de toute une vie par M. Demard sont les témoins éloquents d'un passé où le paysan vivait au rythme des saisons. Il connaissait tous les secrets de la nature et savait écouter son langage.

La soirée " *Pal de Lours* " qui eut lieu à Fréland le 5 décembre fut une réussite. Les sketches, préparés par des patoisants du canton furent très bien interprétés et les danses folkloriques des petits welches de l'école primaire d'Orbey, contribuèrent à faire de cette soirée une fête bien couleur locale.

L'exposition réalisée par la section " *Inventaire et Sauvegarde* " fut présentée dans le cadre " *portes ouvertes* " du collège d'Orbey. Photos, dessins de calvaires et de bornes armoriées, fort bien préparés et expliqués, permettaient d'apprécier la valeur de notre patrimoine local.

Comme chaque année, la Société Cantonale d'Histoire est présente à la Foire Européenne de Strasbourg, au stand de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace.

L'activité présentée était l'artisanat à la ferme et la sculpture sur bois. Les visiteurs se sont intéressés à la sculpture sur bois, car le sculpteur travaillait en leur présence.

Il est évident que ces activités ont pu se réaliser grâce à la collaboration qui existe entre les membres du Comité. Ils furent remerciés.

La parole fut donnée à la Trésorière qui présenta la situation financière de l'Association pour l'exercice 1987. Les réviseurs aux comptes demandèrent à l'assemblée générale de lui donner quitus vu la bonne tenue des comptes qu'ils avaient examinés.

Sur proposition du Conseil d'Administration, l'assemblée générale approuva l'entrée au Comité de M. Philippe Girardin, pour remplacer M. Michel Mathieu démissionnaire.

L'assemblée générale extraordinaire qui suivit approuva les améliorations apportées aux statuts de 1979 (paragraphes IV, VII, IX).

Les personnes inscrites au repas se rendirent au " *Relais des Trois-Epis* " où furent projetées les diapositives prises à la soirée patoise de Fréland.

L'assemblée générale 1989 aura lieu au Bonhomme.

Et bientôt le Bulletin n° 8 - 1989

BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION

Notre Bulletin n° 8 célébrera le bicentenaire de la Révolution. Si vous disposez de documents ou d'objets de cette période ou si vous voulez fournir un article sur ce thème, n'hésitez pas à prendre contact dès maintenant avec la Société d'Histoire, 50, rue Charles de Gaulle, 68370 ORBEY.

Allocution prononcée le 24.4.1988 à l'occasion de la remise des Palmes Académiques à Soeur Béatrix

HENRI PETITDEMANGE
VICE-PRESIDENT

Madame la Révérende Mère Supérieure,
Monsieur le Sénateur-Maire,
Monsieur le Député,
Monsieur le Conseiller Général,
Messieurs les Maires et leurs représentants,
Messieurs les Présidents des Sociétés d'Histoire,
Mesdames, Messieurs, Chers Amis,

Au nom de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie-Val d'Orbey, je vous souhaite la bienvenue en notre local de la Fondation Lefébure. Nous voici donc réunis pour la cérémonie "d'adoubement" de notre Présidente au grade de Chevalier des Palmes Académiques. Je ne m'étendrai pas sur les mérites de la récipiendaire, je dirai simplement que cette distinction est amplement méritée ! En prenant part à cette cérémonie, vous honorez notre présidente et la Société d'Histoire. Soyez en remerciés. Mais puisque je viens de parler des Palmes Académiques, permettez-moi un petit retour aux sources.

Académie vient du grec " Académos " qui était le nom du jardin d'Athènes où Platon et ses disciples enseignèrent du 4e au 1er siècle avant J.C. Par extension c'est ainsi que l'on appela la doctrine des " platoniciens ". Par la suite cela désigna une société de savants, d'artistes, de gens de lettres. Actuellement, cinq Académies forment l'Institut de France : 1) l'Académie Française fondée par Richelieu, 2) l'Académie des Sciences, 3) l'Académie des Belles Lettres, 4) l'Académie des Sciences Morales et Politiques, 5) l'Académie des Beaux Arts.

La décoration en forme de feuille de palmier qui honore notre Présidente fut créée par Napoléon 1er. Elle est destinée à honorer les services rendus à l'enseignement. Les palmes étaient autrefois le symbole de la gloire militaire et de la gloire littéraire. Le vainqueur était couronné et tenait dans sa main droite des feuilles de palmier. Selon Plutarque, c'est parce que la feuille de palmier, lorsqu'elle a été pliée, se redresse encore plus vigoureusement qu'avant. Dans les catacombes les palmes gravées dans la sépulture des martyrs représentent la gloire immortelle.

Quant au chevalier, il est regrettable qu'il n'ait plus, comme au temps de Romulus, un cheval entretenu aux frais de l'Etat. Pour terminer, au nom de la Société d'Histoire, j'adresse à notre Présidente, nos biens sincères félicitations.

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Membres d'Honneur

Madame DENIS Marie-Noëlle - C.N.R.S. - Strasbourg
Monsieur VOGLER Bernard - Institut d'Histoire - Strasbourg
Monsieur COLIN Pierre - Dialectologue langues romanes - Rougiville (St Dié)
Monsieur MULLER Wülf - Philologue - Boudry (Suisse)

Collectivités ayant subventionné la Société d'Histoire

Le Département Cult. & Soc.
La Caisse Mutuelle de Dépôts et de Prêts d'Orbey
La Commune de Lapoutroie
La Commune d'Orbey
Monsieur l'Abbé DIDIERJEAN (ancien curé des Basses-Huttes) - Orbey

Membres Actifs en 1987

1 - ADLAUER Jeanne - Sélestat
2 - ANCEL Bernard - Ferney-Voltaire
3 - ANTOINE Marie-Thérèse - Hachimette
4 - ASSOCIATION SAUVEGARDE PATRIMOINE - Fréland
5 - BALLAND François - Nancy
6 - BAUMANN Gaby - Orbey
7 - BILBAUD-PARMENTIER Gilles - Lapoutroie
8 - BALDINGER Jean - Orbey
9 - BANNWARTH Jean-Paul - Lapoutroie
10 - BAFFRAY Jean-Jacques - Hachimette
11 - BARADEL Yvette - Belfort
12 - BARLIER Madeleine - Orbey
13 - BATOT Marguerite - Orbey
14 - BEDEZ Pierre - Orbey
15 - BERTHIER Marie-Christine - Orbey
16 - BLAISE Georgette - Orbey
17 - BLAISE Léon - Orbey
18 - BONIFACI André - Lapoutroie
19 - BOPP Lucien - Orbey
20 - BOPP Marie-Claude - Pairis
21 - CABOCHE Roland - Lapoutroie
22 - CANTENEUR Robert - Colmar
23 - CHANEL Gilles - Montmagny
24 - CHIODETTI Suzy - Orbey
25 - CLAUDEPIERRE Germain - Orbey
26 - COLIN Pierre - Rougiville
27 - COLLARD Maurice - Strasbourg
28 - COLLIN Marie-Antoinette - Colmar
29 - COUTY Josée - Hachimette
30 - COUTY Urbain - Fréland
31 - COPPE Bernard - Orbey
32 - DEFRASNE Gaby - Lapoutroie
33 - DEMANGEAT Jacques - Orbey
34 - DEMANGEAT-FRANZETTI - Orbey
35 - DENIS Marie-Noëlle - Strasbourg
36 - DIDIERJEAN Claude - Fréland
37 - DIDIERJEAN Janine - Orbey
38 - DIEUDONNE Paul - Colmar
39 - DOCTRINE CHRETIENNE - Nancy
40 - DODIN Gilbert - Lapoutroie
41 - DUPONT Gérard - Orbey
42 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey
43 - EBERLE Denise - Orbey
44 - EBERLE Paulette - Colmar
45 - ELLER Peter - Lapoutroie
46 - FALLER Gaston - Pairis
47 - FELTZ Jean-Joseph - Cernay
48 - FINANCE Pierrot - Orbey
49 - FOESSEL Georges - Strasbourg
50 - FRANCOIS Andrée (Sr Béatrix) - Hachimette

51 - FIRER Jean - Lapoutroie
52 - FUHLER Björjn - Orbey
53 - GANDER Pierre - Pairis
54 - GANTER André - Morschwiller-le-Bas
55 - GAVANDA Marie-Anne - Lapoutroie
56 - GEISSLER Robert - Lapoutroie
57 - GERARD Georgette - Orbey
58 - GIRARDIN Philippe - Lapoutroie
59 - GOULBY Joseph - Lapoutroie
60 - GRIVEL Jean-Marie (Abbé) - Fréland
61 - GRUNENWALD Dominique - Colmar
62 - GRUNENWALD Jean-Michel - Colmar
63 - GSELL Fernand - Orbey
64 - GUIDAT François - Orbey
65 - GUIDAT René - Orbey
66 - HABIG (Abbé) - Colmar
67 - HAEMMERLE Robert - Lapoutroie
68 - HAENEL Hubert - Lapoutroie
69 - HAMRAOUI Eric - Lapoutroie
70 - HAXAIRE Jacques - Lapoutroie
71 - HELDERLE Daniel - Pairis
72 - HERB René - Orbey
73 - HERMANN Joseph - Pairis
74 - HERMANN Maurice - Orbey
75 - HERQUE Raymond - Orbey
76 - HOLTZMANN (Abbé) - Ribeauvillé
77 - HUG Aloyse - Orbey
78 - HURSTEL Jean - Brunoy
79 - HUSS Maria - Orbey
80 - JACKY-MARION Claude - Lapoutroie
81 - JANSEM Lucien - Manosque
82 - JEANDON Maria - Hachimette
83 - JECKER Lucien - Pairis
84 - JEHIN Philippe - Wintzenheim
85 - JOSEPH Jean - Dieffenbach-au-Val
86 - JULLIARD Maria - Lapoutroie
87 - KEMPF Marthe - Strasbourg
88 - KEMPF Raymond - Nice
89 - KIEFFER Jean - Lièpvre
90 - LAMOUCHE Bernard - Sausheim
91 - LAMOUCHE Marcel - Orbey
92 - LAURENT Chantal - Le Bonhomme
93 - LAURENT Germaine - Hachimette
94 - LAURENT Yvonne - Orbey
95 - LEMAIRE Jean - Lapoutroie
96 - LIETARD Guy - Paris
97 - LOCICERO Rica - Labaroche
98 - LOING Edmond - Hachimette
99 - MAIRE Georgette - Orbey
100 - MAIRE Raymond - Orbey
101 - MARCHAND Germaine - Colmar
102 - MARCO Marie-Thérèse - Hachimette
103 - MASSON François - Lapoutroie
104 - MASSON Roger (Abbé) - Orbey
105 - MATHIEU Michel - Lapoutroie
106 - MAURER Agnès - Orbey
107 - MERCKY Roger - Strasbourg
108 - MICLO Jean-Paul - Malzéville
109 - MICLO Marcel - Lapoutroie
110 - MINOUX Jean - Hachimette
111 - MOINAUX Pierre - Anould
112 - MULLER Irène - Lapoutroie
113 - MULLER Wülf - Boudry (Suisse)
114 - MUNIER Gaston - Orbey
115 - MUNIER Lucien - Fréland
116 - MUNIER Maria - Orbey
117 - MUNCH Jean-Paul - Orbey
118 - NOEL Pierre - Orbey
119 - OFFICE MUNICIPAL S.L.C. - Fréland
120 - PARFAIT François - Paris
121 - PARMENTIER Gilbert - Hachimette
122 - PARMENTIER Gilles - Labaroche
123 - PARMENTIER Clotilde - Labaroche
124 - PARMENTIER Hélène - Lapoutroie
125 - PARMENTIER Marie-Madeleine - Lapoutroie
126 - PARMENTIER Michel - Orbey
127 - PATRY Hervé - Guémar
128 - PERRIN André (Père) - Riedisheim
129 - PERRIN Bernard - Lapoutroie
130 - PERRIN Gilbert - Lapoutroie
131 - PETITDEMANGE Cécile - Le Bonhomme
132 - PETITDEMANGE Henri - Fréland
133 - PETITDEMANGE Marie - Hachimette
134 - PICHLER Annette - Orbey
135 - PICHLER Roger - Orbey
136 - PIROLA Jeanne - Orbey
137 - POMMOIS Lise - Niederbronn
138 - POUTOUX Jean-Claude -Jovy-les-Moutiers
139 - PRUD'HOMME André - Orbey
140 - PRUD'HOMME Denise - Orbey
141 - PRUD'HOMME G. et R. - Orbey
142 - QUENET-MASSON Maryse - St Genis Laval
143 - RAABE (Me) - Orbey
144 - REGIOR Joseph - Lapoutroie
145 - RENGER Jean - Labaroche
146 - RETTIG Denise - Fréland
147 - REVEILLET Germain - Wihr-au-Val
148 - REXER Pierre - Reichshoffen
149 - RIBOLZI Jean-Charles - Orbey
150 - RIBOLZI Joseph (Abbé) - Orbey
151 - RIESS Eric - Colmar
152 - RIETTE Albert - Colmar
153 - RONECKER Marius - Fréland
154 - SAULNIER Denise - Orbey
155 - SAUR Pierre - Colmar
156 - SCHAETZEL Jean - Kaysersberg
157 - SCHEHIN Bernadette - Orbey
158 - SCHILLINGER Charles - Colmar
159 - SCHMITT (Docteur) - Labaroche
160 - SCHUSTER Cécile - Orbey
161 - SCHUSTER Suzy - Orbey
162 - SCHWALLER Germaine - Strasbourg
163 - SIFFERLIN Jean - Benfeld
164 - SIFFERT Claudine - Orbey
165 - SIMON Alice - Orbey
166 - SIMON Aloyse - Orbey
167 - SIMON Armand - Orbey
168 - SIMON Catherine - Orbey
169 - SIMON Georges - Dossenheim/Zinsel
170 - SIMON Gérard - Pairis

171 - SIMON Jean-Marie - Lapoutroie
172 - SIMON Paul - Orbey
173 - SIMON Roger - Elancourt
174 - SIRAC Suzanne - Orbey
175 - STADELMANN Bernard (Abbé) - Lapoutroie
176 - SOEURS DOMINICAINES - Orbey
177 - STOLTZ Victor - Orbey
178 - STRENG Philippe - Pairis
179 - STRUB Jean-Marie (Père) - Mulhouse
180 - TARIN Geneviève - Mulhouse
181 - THIRIET Jacques - Lapoutroie
182 - THOMANN Jean-Bertin - Orbey
183 - TISSERAND Joseph - Orbey
184 - TISSERAND Maria - Orbey
185 - TORANELLI Alex - Lapoutroie
186 - TOSCANI Armand - Le Bonhomme
187 - TSCHUMPERLY Jeanne - Colmar
188 - ULMER Joseph - Colmar
189 - VAN DAD Hans - Strasbourg
190 - VELCIN Germaine - Orbey
191 - VOINSON Claude - Kaysersberg
192 - WALTZER Gaby - Orbey
193 - WALTZER Paul - Orbey
194 - WANLIN Martial - Colmar
195 - WETTERER Marguerite - Basses-Huttes
196 - ZANN Jean-Paul - Orbey

Abonnements au Bulletin

1 - LIBRAIRIE EDITEUR GUY BOUSSAC - Paris
2 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - Colmar
3 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - St Dié
4 - UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK - Fribourg en Brisgau
5 - BIBLIOTHQUE HUMANISTE - Sélestat
6 - BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE - Strasbourg
7 - BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE) Strasbourg
8 - COLLARD (Dr) - Strasbourg
9 - LIBRAIRIE GUTENBERG - Strasbourg
10 - LIBRAIRIE TOUZOT - Paris

Ont versé une cotisation de soutien

1 - ADLAUER Jeanne - Sélestat
2 - DIDIERJEAN Claude - Fréland
3 - DOCTRINE CHRETIENNE - Nancy
4 - DUPONT Rose-Blanche - Orbey
5 - FOESSEL Georges - Strasbourg
6 - GAVANDA Marie-Anne - Lapoutroie
7 - HABIG (Abbé) - Colmar
8 - LIETARD Guy - Paris
9 - MAIRE Georgette - Orbey
10 - MAIRE Raymond - Orbey
11 - NOEL Pierre - Orbey
12 - PARFAIT François - Paris
13 - PRUD'HOMME G. et R. - Orbey
14 - QUENET-MASSON Maryse - St Genis-Laval
15 - RIETTE Albert - Colmar
16 - SCHUSTER Cécile -Orbey
17 - TOSCANI Armand - Le Bonhomme
18 - WALTZER Gaby - Orbey

MUSEES ET ASSOCIATIONS DU CANTON

La promotion, l'étude et la sauvegarde du patrimoine du canton mobilisent beaucoup de personnes. Nous nous plaisons à rappeler ici les associations qui joignent leur action à celle de la Société d'Histoire.

LES MUSÉES

FRELAND : LA MAISON DU PAYS WELSCHE

La Maison du Pays Welsche entre dans sa phase finale d'aménagement avec la collecte de meubles et d'objets pour donner vie aux différentes pièces.

FRELAND : LE MUSEE D'ART RELIGIEUX

Dernier-né du canton, ce musée est installé dans l'ancienne chapelle St Thiébault en haut du village et doit beaucoup aux collections et au dévouement de M. Marius RONECKER.

LAPOUTROIE : LE MUSEE DES EAUX DE VIE

M. et Mme DE MISCAULT y présentent l'art de la distillation, très en honneur dans nos vallées.

ORBEY : LE MUSEE DU VAL D'ORBEY

Oeuvre de M. et Mme LAURENT, il a déjà été récompensé par un Bretzel d'Or.

ORBEY : MUSEE MEMORIAL DU LINGE

L'Association du Mémorial assure l'animation et les permanences sur ce tragique champ de bataille de 1915.

LES ASSOCIATIONS

LE CLUB VOSGIEN : Les différentes sections du Club Vosgien veillent depuis des décennies sur le merveilleux patrimoine naturel des Vosges.

FRELAND : L'ASSOCIATION DE SAUVEGARDE ET DE VALORISATION DU PATRIMOINE

Sous la présidence de M. Urbain COUTY, elle s'occupe de la Maison du Pays Welsch et du Musée d'Art Religieux.

LABAROCHE : LES COMPAGNONS DU HOHNACK

Le château du Hohnack continue de bénéficier des soins attentifs de Mme Rica LOCICERO et de son équipe.

LABAROCHE : LE LEXIQUE DU PATOIS WELSCHE

Cet excellent ouvrage est disponible auprès du groupe de patoisants de Labaroche et de son animateur M. Jean-François MILLION.

LABAROCHE : LES BALADINS DU HOHNACK

Sous la direction de Mme PIERRE, le groupe présente des danses anciennes et folkloriques.

LABAROCHE : LE CENTRE DES CIGOGNEAUX

Avec son directeur M. MARCHAL, le Centre organise pour les groupes d'enfants et les classes vertes la découverte de Labaroche, de son histoire et son environnement autour du thème : " *Labaroche entre Alsace et Vosges* ".

LAPOUTROIE : LA LUDOTHEQUE

La ludothèque prête aux enfants jouets et jeux. Avec sa responsable Mme Agnès GIRARDIN, elle envisage une exposition de JEUX ET JOUETS D'ANTAN et lance un appel à tous pour disposer de renseignements sur ces jeux et jouets. Vous pouvez prendre contact avec Mme Agnès GIRARDIN, 78, La Gasse, Lapoutroie - Tél. 89.47.55.27. Merci d'avance.

LES PATOISANTS ROMANS SE RENCONTRENT

SOEUR BEATRIX

" A une époque où chacun s'interroge sur l'avenir, de plus en plus de gens sont près du doute quant aux valeurs traditionnelles. Naguère, il était de bon ton de railler les gens de la campagne qui avaient un accent où se mêlaient à leur français des expressions d'origine patoise. Un revirement s'est produit dans l'opinion et des chercheurs se trouvent leurs racines à travers le patois, qui était une langue adaptée à un mode de vie ".

Paul DUCHAINE

La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, fait sienne les paroles de M. Paul DUCHAINE, l'auteur du Glossaire du patois roman de Ban-de-Laveline, auquel a participé M. Pierre COLIN, le romanologue bien connu au pays welsche.

PRISE DE CONTACT AVEC LES PATOISANTS DE BAN-DE-LAVELINE

Le lundi 30 mai 1988, au local de notre Société d'Histoire, patoisants de Ban-de-Laveline et patoisants de Fréland et d'Orbey échangèrent leur point de vue et leur vocabulaire. Malgré certaines différences de mots ou de prononciation, ils constatèrent que l'on se comprenait fort bien des deux côtés des versants vosgiens. On échangea des promesses de travail commun au cours de prochaines rencontres et le verre de l'amitié clôtura ces premiers échanges.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE DE PATOIS ROMAN

Les frontières sont peut-être des limites politiques, mais elles n'arrêtent pas les sentiments d'amitié qui unissent ceux qui ont un passé commun : la langue romane. La journée du dimanche 12 juin 1988 à Phaffans en est un témoignage.

Romanophones venus de la Franche-Comté - Doubs et Territoire de Belfort, du Jura Suisse, de l'Alsace, dont le canton de Lapoutroie, se sont retrouvés à plus de sept cents pour assister à une messe en patois, chants et sermon compris, et à deux cents environ pour le repas et l'après-midi récréative à Denney. Détail curieux : les Welsches du Canton de Lapoutroie se sont trouvés à table à côté des Welsches du Jura Suisse. Ce qui les a amusés les

uns et les autres !

La chorale des Vadais de Délémont interpréta des chants polyphoniques en patois, composés par M. René PIERRE, le vice-président de l'Association des patoisants du Territoire de Belfort et des environs. Tous les participants avaient revêtu le costume folklorique, ce qui donnait une ambiance d'époque fort bien réussie. Mme Gaby BAUMANN d'Orbey a apporté sa contribution en racontant une gogatte avec la verve qu'on lui connaît. Danses folkloriques et sketches se succédèrent jusqu'à 17 heures.

Journée enrichissante, tant sur le plan culturel que spirituel. Des relations amicales se sont nouées. Les mainteneurs du vieux langage ont vécu des moments qu'ils ne sont pas prêts d'oublier. Les frontières n'existent pas dès qu'on a le même but et la même ambition : la conservation du patrimoine.

Photo D.N.A.

ME MEERE ME MERYIOE

I

Mè meere me mèryioe
E lè dèreere sajo
Elle me dnene comme èbèche
Enne veille couyī de bow

Refrain

O mè meere, o mè meere
Lé bié cadeaux qu't'mé fait toula (bis)

II

Eco enne veille armère
Qué n'avou pu in oeche
Eco enne veille lanténe
Qué n'avou pu enne anse

III

Eco enne veille vètche
Qué ne fayio pu de véenio
Eco enne veille catche
Qué ne po pu faire de pochio

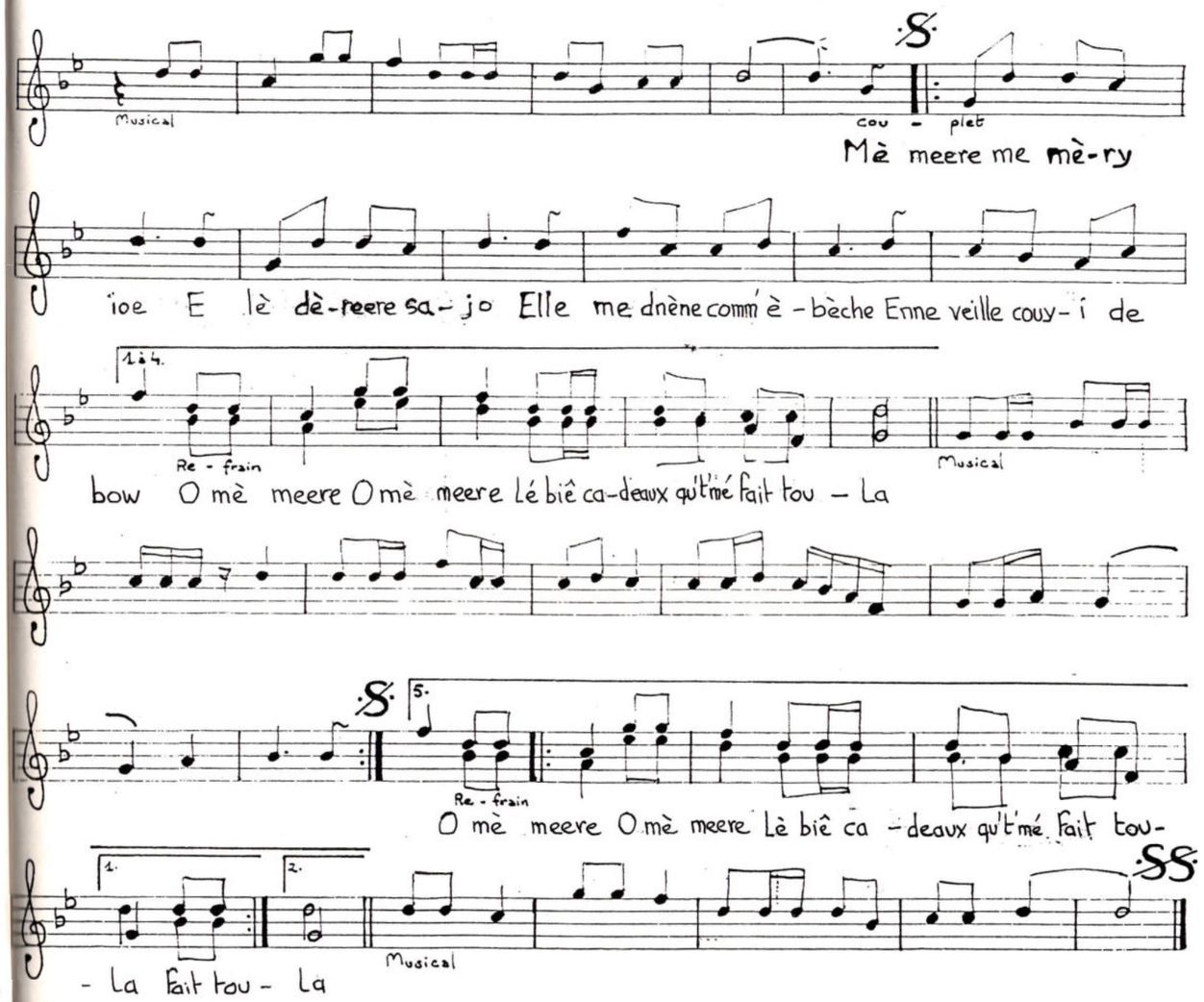
IV

Eco enne veille tchette
Qué ne fayio pu de tchato
Eco enne veille tchive
Qué ne po pu faire tchevreau

V

Eco enne veille maujo
Qué n'avou pu de tchèviro
Eco i tchant d'avône
Qué n'avou que de tchado

Mè Meere me Mèryioe



Une vieille chanson adaptée par :

Bernadette SCHEHIN
Maurice HERMANN
Jean Pierre JEANDON

DECOUVERTE D'UNE CERAMIQUE PROTOHISTORIQUE A PAIRIS

D.P. BRUNEL

Cette modeste contribution a pour seul but de signaler à la connaissance des proto-historiens l'existence probable, au fin fond du Val d'Orbey, d'un site de cette période de l'histoire de l'Alsace.

LE SITE

A deux kilomètres en amont d'Orbey, dans un fond de vallée au climat assez rude, s'élève, au milieu des prés, un ensemble de bâtiments qui composent l'Hospice civil d'Orbey.

Ce n'est qu'au pied de ceux-ci que l'on s'aperçoit que quelques uns sont d'un grand âge. Ils constituent les derniers vestiges hors sol de ce qui fut l'ancienne maison religieuse de Pairis.

C'est sur le désir d'Ulrich, comte d'Eguisheim, que fut cédé à l'abbaye de Lucelle, en 1138, un vaste domaine comprenant forêts, prés et cours d'eau, à charge pour ladite abbaye d'y installer une communauté cistercienne.

La même année, sur l'ordre de Christian, abbé de Lucelle en titre, une colonie de douze moines avec à leur tête Tegenhart, fut envoyée pour occuper le domaine et y construire un monastère, conformément aux voeux du fondateur.

Cette fille de Lucelle, la première mais non la dernière, prospéra très rapidement. Ce n'est qu'à la fin de la révolution française qu'un terme était donné à son existence séculaire (2).

LE LIEU

En bordure de l'ancien enclos, à hauteur de l'entrée moderne qui dessert le parking de l'hospice, s'écoule un petit cours d'eau appelé " *Le ruisseau noir* ".

Plus ou moins impétueux selon la saison, il érode progressivement les berges qui le bordent.

Au cours du mois de janvier 1982, à l'occasion d'un passage sur les lieux, un examen de la paroi de la berge nord avivée, permis de découvrir une mince couche de terre légèrement noire contenant, notamment, des fragments de céramiques.

LA DÉCOUVERTE

L'aspect et l'épaisseur inhabituelle de ces fragments ont tout de suite intrigué. Le prélèvement fait, l'intérêt de la trouvaille s'est révélé fondé. En effet, il s'agit d'un débris de poterie de 5 x 4 cm et 1,8 cm d'épaisseur, provenant selon toute vraisemblance, de la panse d'un gros récipient en terre cuite, urne ou similaire.

La cuisson particulière a donné à la tranche du fragment une coloration typée qui se caractérise par un effet que l'on peut qualifier de " *sandwich* ", le coeur du tesson étant composé d'une pâte noire prise entre deux couches de terre orangée constituant les parois interne et externe du récipient.

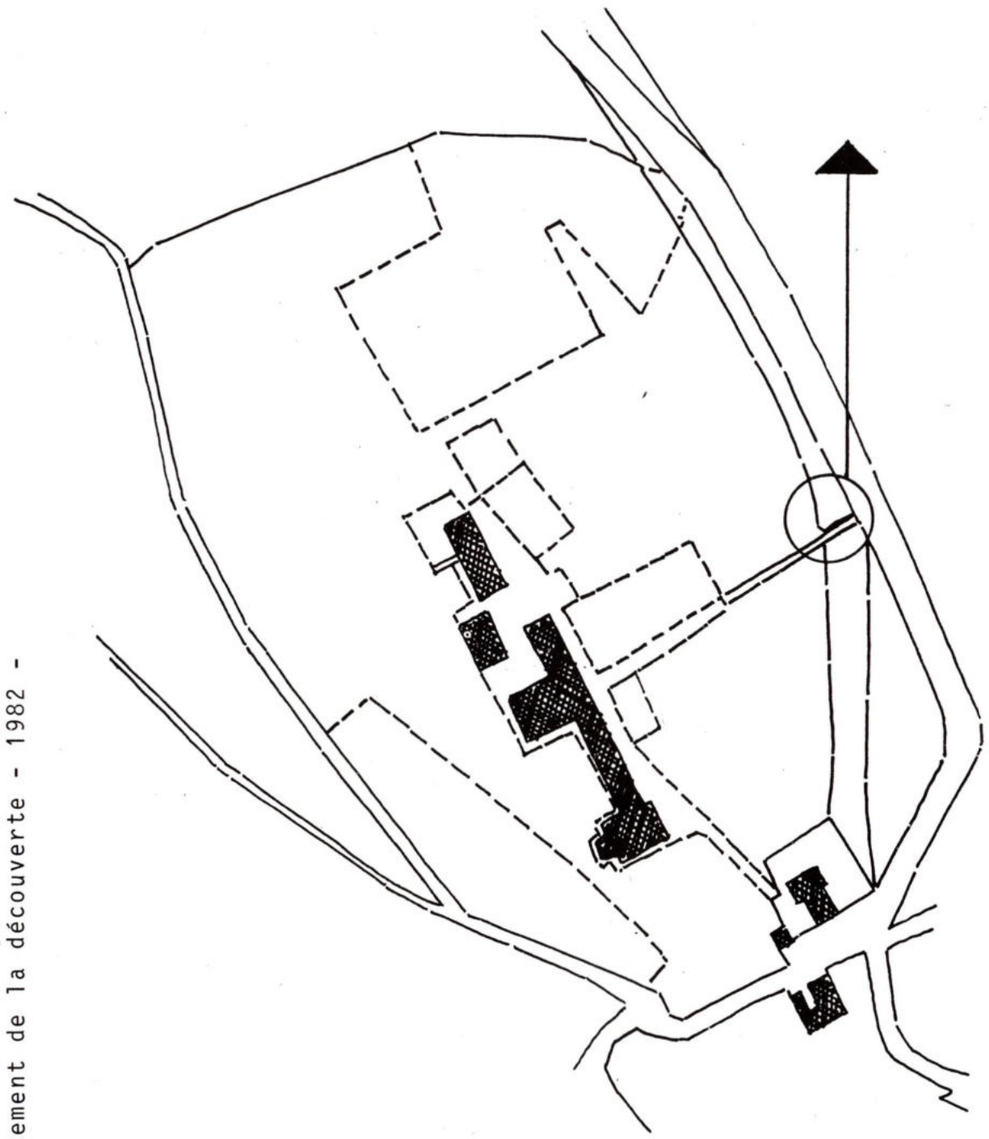
L'argile est mal malaxé, comme en témoignent les nombreuses poches d'air, et l'aspect stratifié. Elle a été mélangée à un dégraissant à grains moyens, un sable granitique de rivière très probablement.

Le récipient semble avoir été obtenu par la technique du colombin et avoir été lustré sur la face externe.

HYPOTHÈSE

Par sa texture feuilletée, le dégraissant granitique, le jeu de coloration lié à la technique de cuison et l'épaisseur assez peu commune, le fragment de poterie découvert à Pairis tendrait à se placer, chronologiquement, à la fin de l'âge du bronze ou au début de l'âge de fer, soit entre 1200 et 800 avant Jésus Christ. A défaut d'un témoignage plus significatif, il ne paraît pas possible d'opter pour une séquence plus précise (2).

Tenant compte du fait essentiel que le tesson ne présente aucune trace d'érosion ou d'usure due à l'écoulement de l'eau ou à son charriage le long du lit, la fraîcheur du fragment milite en faveur d'un



ABBAYE DE PAIRIS

Emplacement de la découverte - 1982 -

objet resté en place. Ce détail tend à faire croire en l'existence, dans l'enclos abbatial ou sur ses abords immédiats, d'un habitat protohistorique (3).

Ainsi, nous sommes amenés à constater l'importante antériorité de l'occupation des lieux, mais aussi sa pérénnité remarquable.

On découvre en conséquence que ces fonds de vallées, apparemment peu propices à l'occupation humaine selon nos critères, ne paraissent pas avoir rebuté les Alsaciens d'alors.

NOTES

1. - Voir bibliographie sur Pairis.

2. - Bronze final ou Hallstatt. Identification et datation proposées par Madame Suzanne PLOUIN, correspondante de la Direction des Antiquités Historiques et Préhistoriques d'Alsace, spécialiste de la proto-histoire.

   Qu'elle trouve dans mes remerciements toute ma gratitude pour sa gentillesse et sa disponibilité.

3. - Le tesson se trouvait dans une zone non construite ou du moins peu perturbée par les structures bâties de l'abbaye. Il a donc toutes les chances d'être en place. Seul un examen archéologique de ce secteur pourra confirmer ou infirmer l'hypothèse d'un point d'occupation protohistorique en ces lieux.

4. - Il faut avouer que la connaissance de l'occupation humaine de ces fonds de vallées n'a pas fait l'objet d'études approfondies sur le plan archéologique.

PAIRIS : 1138 - 1988

850° ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

ARMAND SIMON

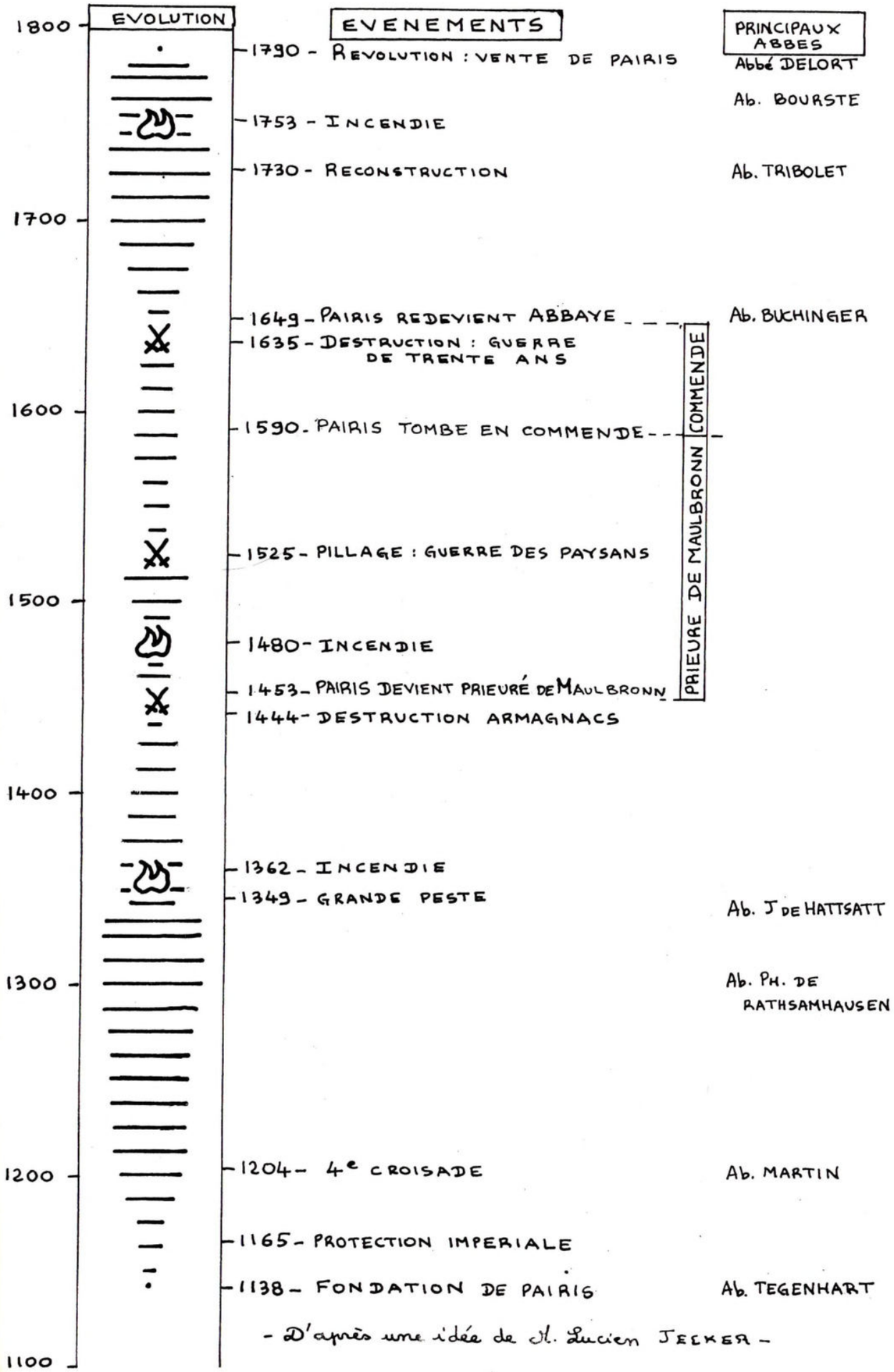
Il y a 850 ans, un groupe de douze moines sous la conduite de Tegenhart, arrivait dans le vallon de Pairis et y jetait les bases d'un nouveau monastère cistercien.

Début d'une présence religieuse de six siècles et demi, qui allait profondément marquer l'histoire du Val d'Orbey et de toute la Moyenne Alsace, jusqu'à la dispersion de la communauté durant la Révolution.

Actuellement encore, la nostalgie étreint le promeneur qui longe l'enclos de l'ancienne abbaye et admire le fronton sculpté de l'actuel hôpital, un des rares témoins d'une splendeur passée.

Malgré tout, l'esprit religieux n'est pas éteint sur Pairis. L'église paroissiale, construite depuis cent ans, est un lieu de recueillement pour les habitants et les pensionnaires de l'hôpital. Son style néo-roman discret, sa nef abritée sous une coupole invitent à la prière et à la méditation.

A l'occasion de ce 850ème anniversaire, nous allons présenter quelques pages de l'histoire du monastère de Pairis.



LA FONDATION DE PAIRIS

Nos informations sur cet événement mémorable sont assez floues car les chartes originales sont perdues depuis longtemps. Au XVII° siècle, le célèbre abbé Bernardin BUCHINGER reconstitua les documents, mais les historiens en contestent la véracité. (1)

La date de 1138 est celle donnée par la Chronique de Pairis. Mais si l'on croit la charte de fondation reconstituée par Buchinger, cela aurait eu lieu sous l'empereur Lothaire II qui mourut en 1137. (2)

Le fondateur de l'abbaye est le comte ULRIC d'EGUISHEIM. Il donne à l'abbaye de Lucelle un vaste domaine au fond de la vallée d'Orbey. L'abbé Christian de Lucelle y envoie une colonie de douze moines. Lucelle est en effet en plein essor et fonde six abbayes entre 1130 et 1140.

Le secteur de Pairis convient parfaitement aux objectifs de l'ordre de Cîteaux : isolement du monde, vie austère, prière et défrichement. Mais contrairement à certaines idées reçues, les moines ne viennent pas humaniser une région totalement déserte. Plus bas dans la vallée de la Weiss, la paroisse d'ORBEIZ est citée dès 1049. Une communauté humaine est donc en train de mettre en valeur ce coin des Vosges. Le comte d'Eguisheim distrait la partie la plus sauvage de ses domaines pour les moines mais ne leur concède aucune autorité ou juridiction sur les habitants du Val. Ce n'est que progressivement que l'abbaye obtient une partie des dîmes, nomme certains curés, souvent au prix de nombreuses contestations avec les seigneurs de Ribeaupierre. L'emprise foncière de Pairis sur la vallée, en dehors du secteur de Pairis et des Lacs, reste faible. Ainsi la forêt colongère de Lapoutroie n'est achetée qu'en 1668 à la ville de Colmar.

Y eut-il des échanges économiques et spirituels entre les moines et les paysans de la montagne ? Les documents manquent malheureusement pour éclairer cette question. Il y eut en tout cas souvent des frictions au sujet des limites des possessions, de la circulation sur les chemins à traîneaux longeant l'abbaye, des défrichements, de l'usage des forêts ... Et n'oublions pas que jusqu'au XVII° siècle les moines sont surtout d'origine germanophone alors que la population du Val est très tôt à majorité francophone.

RICHESSE MATÉRIELLE DE PAIRIS AU MOYEN ÂGE

Les moines cisterciens se divisaient en deux groupes, sur le modèle de la société du temps : les moines de choeur et les frères convers.

- Les moines de choeur étaient souvent issus de la noblesse. Dotés d'une solide formation théologique, ils se livraient surtout à la prière, la méditation et l'étude. Ils étaient professeurs, écrivains, copistes ou enlumineurs.

- Les frères convers étaient issus du peuple et occupaient un rang subalterne. Ils s'occupaient des tâches manuelles : agriculture, artisanat. Ce sont les frères convers qui mirent en valeur le domaine de Pairis dans ces exploitations agricoles appelées graines ou granges, créées dans le vallon vosgien ou dans les possessions du vignoble ou de la plaine.

Moines de choeur et frères convers ont donc contribué à leur manière à la renommée de Pairis qui grandit jusqu'à la fin du XIII° siècle, avant de pâlir à partir du XIV° sous le coup des pillages et de la mauvaise gestion.

LE DOMAINE DE PAIRIS DANS LE VAL D'ORBEY

Il est décrit avec précision pour la première fois dans la charte de 1318 du comte Ulric III de Ferrette. Limité au nord par la Weiss ou Blancrupt, à l'ouest par la ligne des crêtes, au sud par les sommets des Hautes-Huttes et à l'est par le Rotenbach et le ruisseau des Basses-Huttes, il couvre une superficie d'environ 900 hectares. La vallée du Noirrupt en est l'épine dorsale, un pont de pierre marque la limite orientale avec Orbey, dans le secteur de Bethléem.

Dès 1175, Pairis obtient les biens voisins de Vieux Pairis (Vers Pairis) et de Rumimunt (Remeymont, près du Lait et du Creux d'Argent).

Tout ce fond de vallée est sauvage en ce XII° siècle. Les frères convers le mettent en valeur dans sa partie basse et exploitable. Plus tard, ce domaine est cultivé par l'intermédiaire de six fermes louées à des particuliers : les fermes du Noirmont, du Moulin, de la Porte, du Noirrupt, du Pré Bracon et du Geishof. Les canons ou loyers versés par les fermiers montrent la prospérité de ces exploitations.

LES BIENS DE PAIRIS EN MOYENNE ALSACE

Eloignée de tout dans sa vallée du Noirrupt, l'abbaye a peu de possibilité d'expansion et a vite à coeur d'obtenir des terres dans la plaine ou le vignoble (3 et 4). Elle bénéficie de nombreuses donations mais effectue aussi de nombreux achats ou des échanges de terrains. En 1179, Pairis est possessionnée dans 14 localités et en 1500 dans 80.

Au XII° siècle, Pairis cherche à défricher et à mettre en valeur des terres incultes, suivant la politique cistercienne. M. JENN mentionne ainsi le domaine de Leheim (près de Niederhergheim), un bien près de Niedermorschwihr, un autre près de Ingersheim, le " *Schfervelt* " (Schaeferhof) et " *Rinvelden* " (Rheinfelderhof) dans le secteur d'Ensisheim et de Rustenhart.

A partir du XIII° siècle, les types de possessions se diversifient. A côté des défrichements, Pairis se dote de vignes, de dîmes, constitue des rentes. Pairis acquiert la propriété foncière du village de Wickerschwihr, puis la cour domaniale de Widensolen avec le patronage de l'église.

On peut remarquer que les biens de Pairis s'ordonnent dans les grandes régions naturelles de l'Alsace :

- la montagne vosgienne avec le domaine de Pairis proprement dit, voué à l'élevage et à quelques cultures céréalières,

- les collines du vignoble avec surtout les granges du Buchs (près de Mittelwihr) et de Forst (près de Katzenthal),

- la plaine avec beaucoup de terres près de Colmar (cours de Widen et de Deinheim), la cour d'Eguisheim, le secteur de Marckolsheim et d'Artzenheim dans le Ried. Ces régions étaient consacrées aux céréales.

- le secteur de la Hardt, plus sec et voué à l'élevage des moutons, est progressivement abandonné avec Leheim (détruit en 1254), Rheinfelderhof et Schaefferhof.

A partir du XIV° siècle, l'abbaye décline au niveau religieux et matériel. Les frères convers deviennent très rares et donc l'exploitation directe des terres impossible. La plupart des possessions sont accensées : des particuliers cultivent les terres en échange d'un cens versé à Pairis. Ce type d'exploitation subsistera jusqu'à la Révolution. Comme la plupart des monastères, Pairis s'est donc éloignée de sa vocation initiale et est devenue une institution de perception de cens, fermages, dîmes et autres rentes. Elle va s'attirer l'incompréhension populaire et les vagues d'hostilité paysanne, si caractéristiques de la fin du Moyen Age.

PUISSANCE POLITIQUE ET PRIVILEGES

Malgré des abbés illustres et influents comme Martin Litz et Philippe de Ratsamhausen, Pairis ne représente pas une réelle puissance politique en Alsace. En effet, fondée au XII° siècle, bien après les grandes abbayes bénédictines de Munster ou Murbach, elle ne peut constituer une seigneurie territoriale quasi indépendante, comme Munster par exemple, dans le Val St Grégoire.

Cependant Pairis accumule les privilèges. En 1179, le pape Alexandre III par le Privilège " *Audivimus et audientes* " accorde l'exemption de la dîme sur tous les biens de Pairis. En 1214, l'empereur Frédéric II donne l'exemption de douane sur le Rhin pour un bateau de vin par an. Pairis est aussi exemptée de péage à Kaysersberg, Colmar, Sélestat et Strasbourg. Le monastère a le droit de bourgeoisie à Kaysersberg, Munster, Colmar, Brisach et Sélestat et les moines peuvent trouver asile aux châteaux du Hohnack, de Bilstein et de Zellenberg. Placé sous la protection impériale, Pairis est libre de toute autre autorité spirituelle et temporelle, sauf bien sûr celle du pape et du chapître général de l'ordre cistercien.

Au point de vue ecclésiastique, l'abbaye exerce le droit de patronage ou collature dans plusieurs paroisses : elle a le droit de présenter à l'évêque de Bâle le candidat aux cures dans les paroisses de Turckheim (jusqu'en 1653), de Widensolen, de Lapoutroie et d'Orbey après la guerre de Trente ans. Elle perçoit aussi des dîmes à Widensolen, Ammerschwihr, Niedermorschwihr, Turckheim (jusqu'en 1653), Lapoutroie, le Bonhomme, Orbey (jusqu'en 1686). (5)

SCEAU D'UN ABBE DE PAIRIS

L'INFLUENCE INTELLECTUELLE : L'ATELIER D'ENLUMINURES

Au XIII° siècle, l'abbaye de Pairis est célèbre par la qualité de ses écrivains et théologiens. Le plus connu est maître GUNTHER. Originaire de Rhénanie, il étudie à Paris, puis à Bologne. Il semble avoir été le précepteur de Conrad, fils de Frédéric Ier Barberousse, avant d'entrer à l'abbaye de Pairis. Il écrivit plusieurs oeuvres épiques et historiques, en l'honneur de la dynastie des Hohenstaufen. En 1203, son abbé Martin Litz est chargé par le pape de prêcher la Quatrième Croisade en Allemagne. Mais la Croisade dévie de son objectif et s'empare de la ville de Constantinople. L'abbé Martin refuse le siège épiscopal de Thessalonique, en Grèce, offert par Boniface de Montferrat, pour rentrer en Alsace les bagages chargés de reliques récupérées dans les églises byzantines. Il charge alors Gunther de rédiger le récit des évènements dont il a été l'auteur et le spectateur : c'est " *l'Histoire de la prise de Constantinople* ". Gunther écrivit aussi un " *De oratione, jejunio et eleemosyna* ", (sur la prière, le jeûne et l'aumône) témoignant d'une ferveur chrétienne certaine et exigeante.

A côté de Maître Gunther, les Tables des Morts de Pairis mentionnent aussi des scribes. Ainsi en 1288, le décès de " *frater Renboldus, scriba monachus noster* ", de frère Jacques et la mémoire de frère Henri, qui écrivit et enlumina les livres des Epîtres et des Evangiles.

Pairis possédait donc dès le XIII° siècle une magnifique bibliothèque. Celle-ci souffrit beaucoup des incendies et pillages. Enrichie de nouveau aux XVII° et XVIII° siècles, elle fut déposée à la Révolution à la Bibliothèque de Colmar, où sont toujours visibles de très beaux manuscrits. (6)

LE PSAUTIER DE FRIBOURG-EN-BRISGAU

Ces manuscrits de Pairis, enluminés de miniatures et d'initiales, sont étudiés de manière approfondie par M. Gérard CAMES, à qui nous empruntons ces quelques informations. M. Cames rappelle aussi l'existence d'un Psautier à la Bibliothèque de l'Université de Fribourg-en-Brisgau et considéré par Ellen J. BEER comme originaire de Pairis. (7)

Ce Psautier de Fribourg est un manuscrit du début du XIII° siècle, décoré de 18 miniatures à sujet biblique et de 10 initiales à " *feuilles tentaculaires* ". Il s'ouvre par une suite de miniatures, sans texte explicatif, avant que ne commence le psautier proprement dit. C'est une décoration originale car elle développe d'abord le cycle d'Anne et de Joachim (les parents de la Vierge Marie), puis celui de la Vie du Christ.

Le cycle d'Anne et de Joachim nous est seulement connu par les évangiles apocryphes, c'est-à-dire non reconnus comme authentiques et rejetés par l'Eglise. L'union d'Anne et de Joachim était resté stérile, mais Dieu leur accorda une fille Marie, dans des circonstances extraordinaires. Cela rappelle à la fois l'histoire d'Abraham et de Sara, mais aussi la conception virginale de Marie. Ainsi dès avant sa naissance, le Vierge, Mère de Dieu, apparaît comme un être exceptionnel, que ses parents conçoivent, non pas selon la chair, mais selon l'esprit.

Le moine enlumineur de Pairis témoigne donc dans son oeuvre, non pas seulement de ses qualités artistiques, mais aussi de sa science des Ecritures et de la théologie.

Parmi les nombreuses reliques rapportées de Constantinople par l'abbé Martin figuraient quatre plaques de reliquaire en argent renfermant entre autres un doigt de saint Jean-Baptiste et un bras de sainte Anne. L'abbé Martin offrit ces plaques de reliquaire à l'abbaye de Lucelle et l'on peut donc penser que le Psautier conservé à Fribourg-en-Brisgau était destiné à Lucelle.

Nous présentons ici quelques miniatures de ce fameux Psautier.

Psautier de Pairis à Fribourg - folio 10 verso

NATIVITE

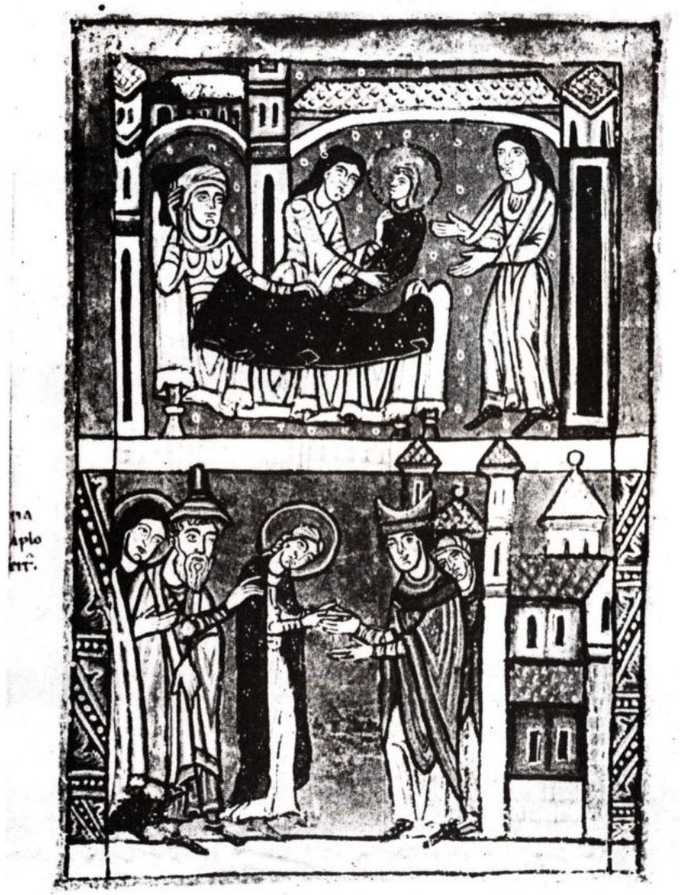
Psautier de Pairie à Fribourg, folio 8 verso

En haut : LE REFUS DES OFFRANDES

Anne et son époux Joachim, coiffé du chapeau pointu des Juifs du Moyen Age, présentent une offrande, une sorte de fruit rond marqué d'une croix. Mais cette offrande est refusée par le "pontifex", le grand-prêtre hébreu. Ce pontife n'est pas revêtu des habits israélites mais représenté en évêque avec la mitre et le pallium, devant un autel chargé du calice et de la croix. Le moine enlumineur veut ainsi montrer la transition du judaïsme au christianisme.

En bas : LA SOUFFRANCE D'ANNE ET DE JOACHIM

Les deux époux pleurent de honte après le refus des offrandes. Anne tournée vers la foule des Juifs, Joachim appuyé sur un bâton, va ensuite se cacher au désert.



Psautier de Pairis à Fribourg, folio 9 verso

En haut : NAISSANCE DE MARIE

Après qu'un ange ait annoncé la conception miraculeuse d'Anne, le moine représente la nativité de Marie. Devant le lit de l'accouchée, une sage-femme aux mains tendues, comme pour une cérémonie liturgique de présentation, vient de confier la petite Marie, lavée et enveloppée dans un drap de bain, à une servante qui la prend avec délicatesse pour la remettre à sa mère Anne.

En bas : LA PRESENTATION DE MARIE AU TEMPLE

Les parents de Marie la présentent à un évêque (substitué au pontife juif) devant le Temple du Seigneur. Peinte comme une adolescente, auréolée par sa sainteté précoce, Marie est le trait d'union entre le judaïsme, représenté par ses parents, et le christianisme, symbolisé par l'évêque, la nonne et l'église à clochetons.

LA CROIX PROCESSIONNELLE D'ORBEY

Cette croix qui fait la fierté de la paroisse St Urbain d'Orbey, provient probablement de l'abbaye de Pairis. Elle porte un Christ en argent et des émaux champlevés et mesure 41,5 cm de haut et 32,5 cm de large.

L'ensemble est aujourd'hui altéré et restauré. Le décor à filigrane a disparu au recto sur les branches de la croix et au verso sur les fleurons trilobés. Le médaillon central du revers et l'émail de la face représentant la Vierge ont été remplacés au XVIII ° siècle par des plaques de laiton peint. Enfin, le corps du Christ au ventre saillant a été fortement remanié, sinon remplacé lors d'une restauration postérieure à 1896.

Sur la face, le décor ancien est contourné aux extrémités : pointes des fleurons et traverses recouvertes en argent filigrané avec cabochons et agates entourant un émail champlevé circulaire, placé sur fond carré perlé.

Les sujets se rapportent au Crucifié : à gauche la Vierge et à droite St Jean, au pied de la croix Adam sortant de la tombe et au sommet un ange tenant une banderole avec l'inscription : Micael Angelus Domini.

Au revers, les bras de la croix sont couverts de quatre tablettes au dessin ajouré de rinceaux aux lourdes branches chargées de fleurs et de bourgeons dorés et ciselés.

L'attitude des personnages sur émaux, leurs plis ombrés ainsi que le tracé et l'ornementation des rinceaux du revers, présentent une certaine parenté avec ceux de la châsse de saint Héribert de Deutz en Rhénanie.

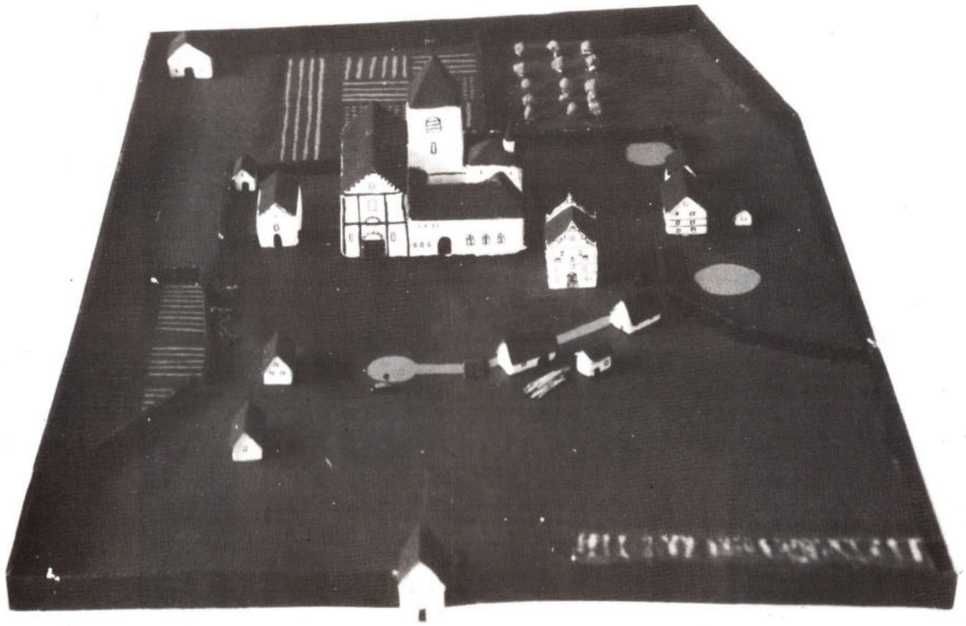
On pourrait en conclure à un travail de l'école mosane, dont l'exécution se situerait entre 1155 et 1175.

Commentaire extrait de : Robert WILL, L'Alsace Romane, page 319
Editions Zodiaque, 1970

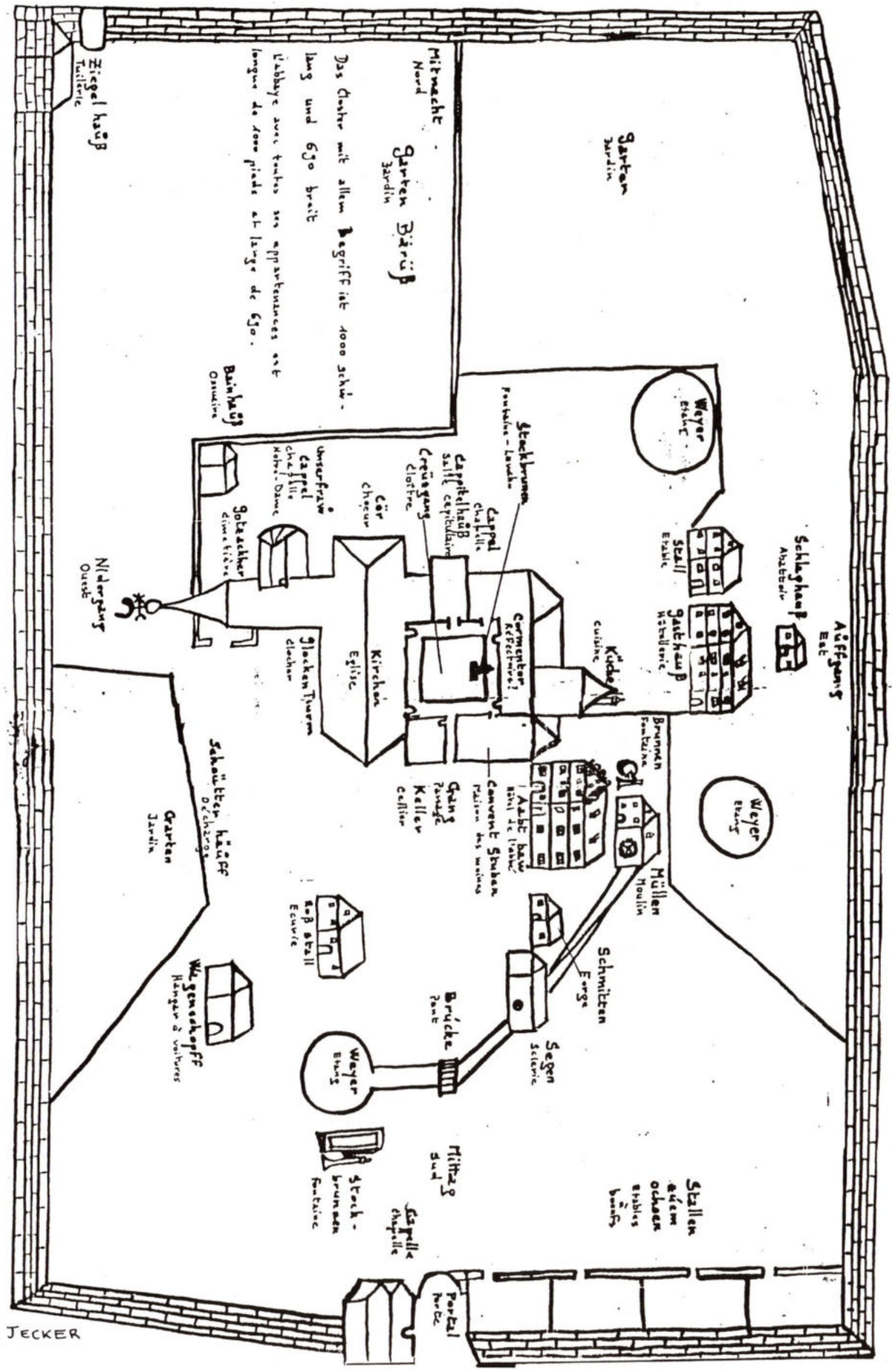
PLAN DE L'ABBAYE DE PAIRIS VERS 1610

Transcrit et traduit par M. Lucien JECKER

Source : Archives Départementales du Haut-Rhin, H Pairis 3/5 bis (Gd 20)



Maquette de l'abbaye réalisée d'après le plan de 1610 par des élèves du Collège d'Orbey : *Cédric BRUN, Pascal CONREAUX, Manuel FRITSCH, Vincent GSELL, Sylvain MICLO, Thierry MINOUX, Yan SCHIELE, Romaric BOUSQUET, avec leur professeur Armand SIMON.*



L. JECKER

PLAN DE L'ENCLOS DE L'ABBAYE VERS 1610

DATE DU DOCUMENT

Le document porte la date de 1610. Mais est-ce la date de réalisation du plan ? En tout cas, l'hôtel de l'abbé avec son pignon à volutes est caractéristique de la Renaissance allemande du XVI° siècle ou du début du XVII° siècle (cf la Maison des Têtes à Colmar, de 1609). C. WINKLER intitule sa reconstitution de l'abbaye faite en 1887 d'après le plan de 1610 : " *L'abbaye de Pairis avant sa destruction totale par les Paysans en 1525* ". Il suppose donc que ce plan montre l'abbaye au début du XVI° siècle, un siècle avant la date de 1610, mais nous ne pouvons vérifier son affirmation.

ORIENTATION

Le plan indique clairement l'entrée de l'enclos abbatial au sud et le chevet de l'église au nord. Cela ne correspond pas vraiment aux documents du XVIII° siècle et au bâtiment actuel, qui donneraient l'entrée au sud-ouest et l'église orientée sud-ouest nord-est.

SUPERFICIE

Le plan mentionne que l'abbaye avec toutes ses dépendances est longue de 1000 pieds et large de 690. Cela ferait en mesures métriques 300 m de long et 200 m de large environ, soit une superficie de 6 hectares pour l'enclos abbatial.

RESEAU HYDROGRAPHIQUE

Le plan indique trois étangs ; celui qui est le plus au sud alimente un ruisseau faisant tourner les roues à aubes d'une scierie et d'un moulin. Cette représentation est illogique : il faut une eau courante à alimentation régulière pour faire fonctionner les roues à aubes. D'autres documents, comme le plan du XVIII° siècle présenté plus loin, indiquent un ruisseau pénétrant dans l'abbaye à gauche de la Porte et qui pouvait donc alimenter le premier étang, le canal du moulin, le deuxième étang ainsi que les fontaines, longer l'abattoir et sortir ensuite de l'enclos dans le coin nord-est. Le ruisseau qui traverse les jardins et pelouses de l'hôpital actuel emprunte d'ailleurs un trajet similaire.

BATIMENTS

Si l'on compare ce plan avec la fameuse lithographie de ROTHMULLER, nous ne retrouvons sur cette dernière que l'église, et certainement le cloître. Toutes les autres constructions ont disparu entre le début du XVII° siècle et les reconstructions du XVIII°. A l'heure actuelle, il ne reste strictement rien de l'abbaye de 1610.

Mais ce plan est un document exceptionnel, nous montrant l'organisation classique d'un monastère cistercien avec le bâtiment conventuel réservé aux moines et à la prière, et autour, des bâtiments profanes formant une véritable unité économique.

Une haute et solide *ENCEINTE* délimite l'enclos abbatial et remplit une double fonction : protéger l'abbaye contre le brigandage et protéger l'âme des moines contre les dangers du monde extérieur, source de tentations.

Les lieux de prière et de vie communautaire

Le bâtiment conventuel occupe le centre de l'enclos. Il a la forme d'un quadrilatère ordonné autour du *cloître* avec sa grande *fontaine-lavabo* pour les ablutions des moines. Le cloître, lieu de promenade, de méditation et de prière, est le centre névralgique du couvent. Il donne accès à plusieurs pièces :

- *la salle capitulaire* où se réunit la communauté monastique autour de l'abbé
- *une chapelle*
- *le réfectoire* et la *cuisine* avec son énorme tour
- *la maison des moines :* on y trouvait vraisemblablement le dortoir, le chauffoir, le scriptorium où travaillaient les moines, car cette partie est orientée vers le midi
- *le cellier* où l'on entreposait tout le matériel nécessaire aux moines.

L'église ferme ce quadrilatère, du côté occidental. Ce vaste bâtiment, avec son *choeur* plat ne semble pas avoir changé de proportion et d'aspect extérieur jusqu'à la Révolution. Un *clocher* élevé, surmonté d'une girouette, domine le couvent. Mais le plan le représente couché ! ce qui ne permet guère de situer son implantation exacte. M. JENN pense qu'il était érigé à la croisée du transept. Mais les peintures et gravures du XVIII ° siècle le placent toujours à droite de l'église et non sur la nef ou le choeur.

A gauche de l'église, nous voyons cachée par le clocher, la *chapelle* Notre-Dame, patronne du monastère, à proximité du *cimetière* et de *l'ossuaire*.

Les lieux d'accueil

L'hôtel de l'abbé permettait de loger l'abbé du monastère et ses hôtes illustres. Issu de bonne noblesse bien souvent, l'abbé voulait tenir son rang mais s'éloignait des prescriptions de la Règle cistercienne.

Les visiteurs disposaient à proximité de *l'hôtellerie*. La *Chapelle* de la Porte permettait aux passants de se recueillir sans entrer dans l'enclos.

De tous temps Pairis fut réputé pour son hospitalité et pour ses aumônes.

Les lieux de travail

L'enclos abrite un véritable ensemble agro-**industriel.** De vastes *jardins* occupent la partie occidentale et septentrionale. Les étangs fournissaient le poisson. Pour l'agriculture, sont implantés une grande *étable* pour les boeufs de labour, une *écurie* à chevaux, un *hangar* à voitures, une *étable* près de l'hôtellerie.

L'abbaye réalise elle-même certains travaux artisanaux : la *scierie*, le *moulin* fonctionnent grâce au cours d'eau. Une *forge*, un *abattoir*, une *tuilerie* complètent cet équipement.

Le monastère pouvait ainsi produire lui-même une grande partie de ce qui lui était nécessaire, ainsi qu'aux granges et fermes environnantes. C'est un bel exemple d'économie domaniale.

PLAN DE L'ABBAYE ET DU BOIS DU NOIRMONT (VERS 1700 ?)

Conservé aux Archives Départementales du Haut-Rhin, ce plan manuscrit mais non daté apporte de nombreux renseignements sur les dépendances de l'abbaye de Pairis, le bornage de la forêt du Noirmont, le réseau des rivières et des chemins.

LES DEPENDANCES DE L'ABBAYE

L'enceinte de l'abbaye est nettement représentée. Sur la rive droite du Ruisseau du Lac Noir (Noirrupt), nous repérons la " *fontaine de Pairis*", la " *scierie* ", le " *moulin* ". Plus haut dans le Noirmont, se trouve la " *ferme de la Montagne Noire* ". En bas de la carte, un " *ancien pont de pierre* ", sur le chemin des Basses-Huttes, voisine avec un pont plus grand tracé sur le chemin de Pairis. Rappelons que dans le quartier du Faing, au début de la rue de l'Abbaye, se trouve une belle croix avec cette inscription : "... *I. FRANOUX.A.F. POSER. CETTE. CROIX.AVEC.LA.PERMISS.DE.MR.TRIBOUL.ABBE.DE.PAIRIS.L'AN.1740* ".

LE BORNAGE DU BOIS DE NOIRMONT est indiqué par des carrés et le signe ₽, c'est-à-dire les armoiries de l'abbaye. La distance entre chaque borne est mentionnée, mais avec quelle unité de mesure ? Jusqu'à ce jour, il n'a pas été retrouvé de pierres bornes marquées du blason de Pairis.

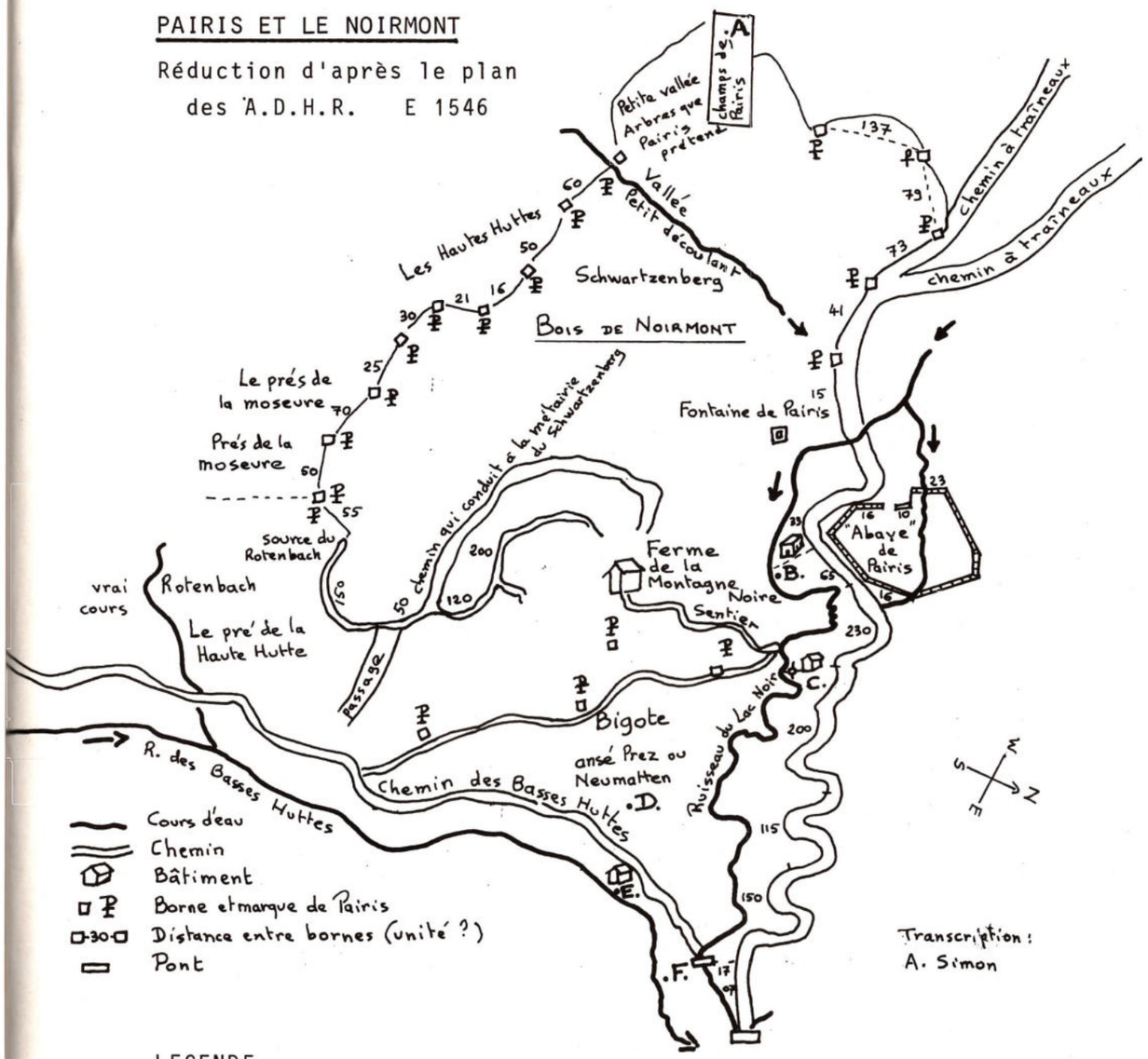
LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE indique le Ruisseau du Lac Noir, le " *petit découlant* ", un ruisseau descendant de Weihermatt, le Ruisseau des Basses-Huttes et le Rotenbach. Pour ces deux cours d'eau, le plan témoigne d'hésitations et d'erreurs corrigées par le cartographe. Notre plan, confectionné sur un morceau de feuille de papier avec une grande découpe à droite, est-il le brouillon pour un plan plus élaboré ?

LES CHEMINS sont portés avec précision, en particulier dans la forêt du Noirmont. Le chemin de Pairis monte avec force virages sur la rive gauche du Noirrupt. Au nord-ouest de l'abbaye, il se transforme en chemin à traîneaux, probablement pour le débardage du bois. Ces chemins ont donné lieu à plusieurs procès entre l'abbaye et les habitants d'Orbey, accusés de défoncer les chemins en transportant du bois. Remarquons également qu'aucun chemin carrossable n'est indiqué vers la région des Lacs Blanc et Noir. Véritable bout du monde à l'époque, ce secteur n'attirait que les bûcherons et les chasseurs. Les rares voyageurs qualifiaient de désert affreux les chaos granitiques des lacs, au XVIII° siècle.

LA TOPONYMIE marque l'influence germanique de l'abbaye médiévale. La carte mentionne en effet le Noirmont ou Schwarzenberg, " *l'ansé prez ou Neumatten* ", le Rotenbach. Elle indique un lieu-dit inconnu par ailleurs : " *Bigote* ", au-dessus du Neumatten. Enfin, vers le sud-ouest, la carte situe la " *Moseure* "alors que la Mossure se trouve sur la rive droite du ruisseau des Basses-Huttes. De même les "*Hautes-Huttes* " sont indiquées tout à côté du Noirmont. S'agit-il d'erreurs de situation ou de toponymes différents de ceux que nous connaissons ?

PAIRIS ET LE NOIRMONT

Réduction d'après le plan des A.D.H.R. E 1546



LEGENDE

A. " *Environ 4 arpens de terres que l'abbaye de Pairis laboure depuis plus de 16 ans, est au haut de la montagne* ".

B. " *Scierie de l'Abbaye de Pairis* ".

C. " *Moulin du Couvent* ".

D. " *Ce canton de nouzvaux prez est possédé par l'abbaye de Pairis qui les a acquis tous des particuliers d'Orbey qui les possédaient. Il y a encore 3 d'Orbey nommés Urbain Antoine, Urbain Vanrich et les hr de Joseph Louis qui y possèdent quelques fauchées* ".

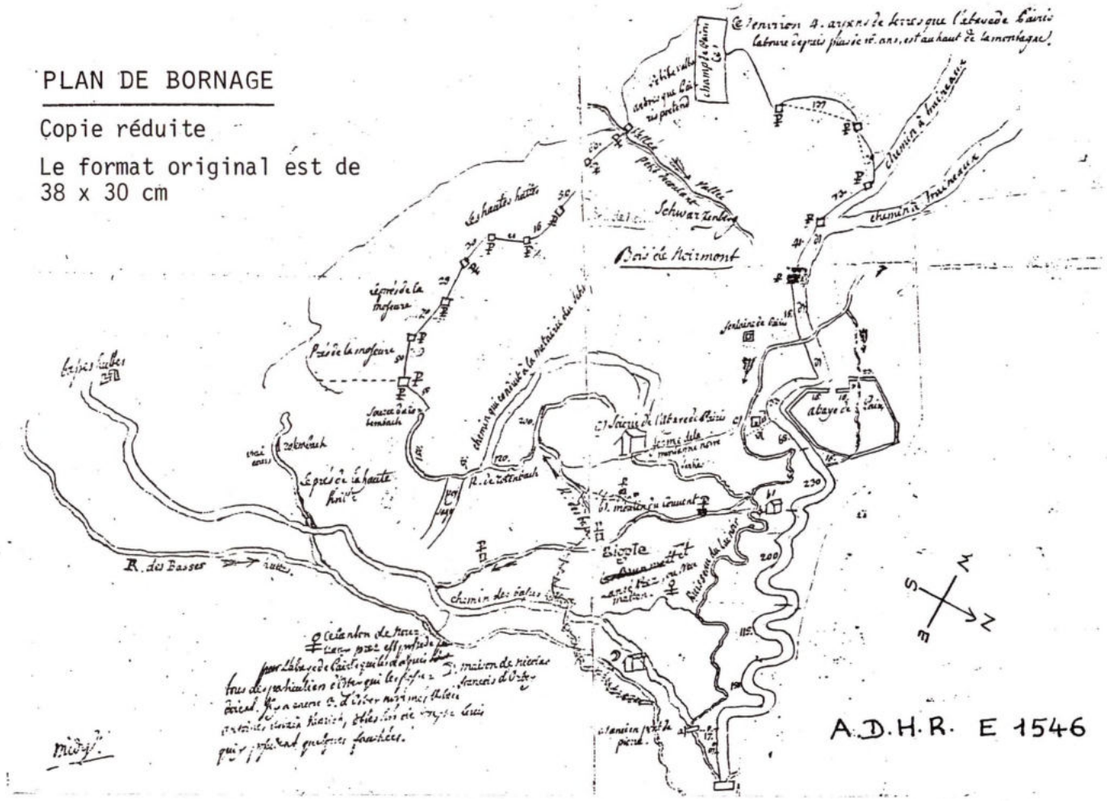
E. " *Maison de Nicolas François d'Orbey* ".

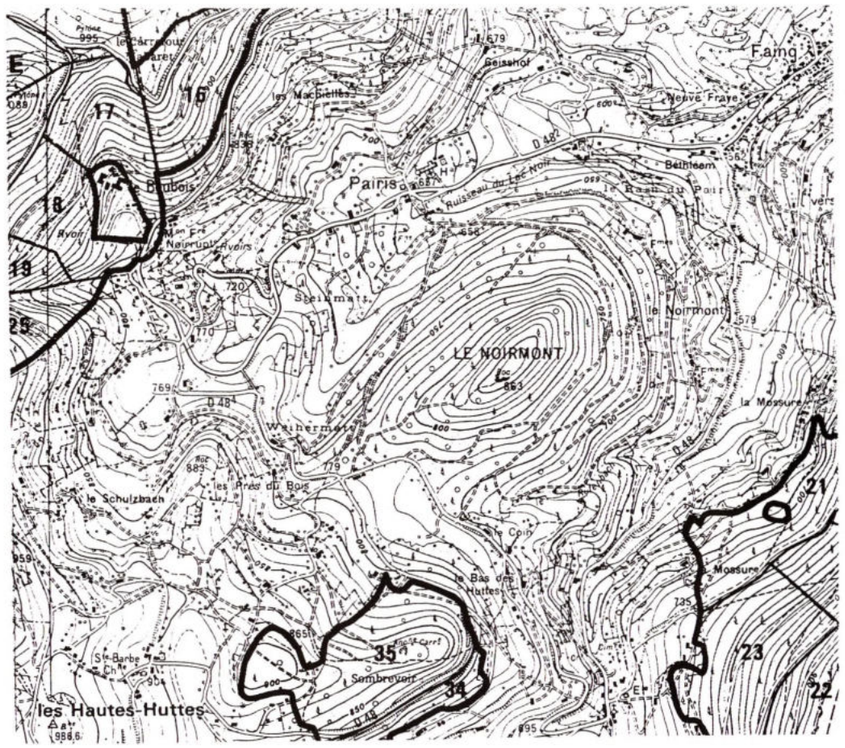
F. " *Ancien pont de pierre* ".

PLAN DE BORNAGE

Copie réduite

Le format original est de 38 x 30 cm





CARTE I.G.N. 1980

1/25 000

NOTES DE L'ARTICLE

1) HIRSCH H. : *Die Urkundenfälschungen des Abtes Bernardin Buchinger für die Zisterzienserklöster Lützel und Pairis.* Mitteilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung, tome 32, 1911.

2) LUX Luc. : *Une abbaye-fille de Lucelle, Pairis, ouvrage cité plus bas.*

3) JENN Jean-Marie : *L'abbaye de Pairis des origines à 1452, ouvrage cité plus bas.*

4) JENN Jean-Marie : *Défrichements cisterciens dans la région de Colmar au douzième siècle.* Annuaire de Colmar, 1969-70, pages 42-48.

5) SCHAER André : *La vie paroissiale dans un doyenné d'Ancien Régime.* 1971.

6) Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. *Tome LVI : Colmar.* Paris 1969.

7) BEER Ellen J. : *Ein Zisterzienserpsalter in der freiburger Universitätsbibliothek.* Berlin 1957, pages 22-28.

CAMES Gérard : *L'arbre de Jessé et l'enfance de la Vierge... ouvrage cité plus bas.*

Nous adressons nos chaleureux remerciements à M. Lucien JECKER, fin connaisseur de l'histoire de Pairis, pour ses nombreux conseils, informations et documents.

POUR EN SAVOIR PLUS ... QUELQUES OUVRAGES ET ARTICLES

GENERALITES

JENN Jean-Marie : *L'abbaye cistercienne de Pairis en Alsace des origines à 1452.* Ecole Nationale des Chartes, Position des thèses, 1969, p.111-118.

LUX Luc. : *Une abbaye-fille de Lucelle : Pairis.* in Annuaire de la Société d'Histoire Sundgovienne, 1972, p.72-85.

Sr BEATRIX FRANCOIS : *Abbaye de Pairis ; aperçu historique.* Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie-Val d'Orbey. 4 pages.

DICTIONNAIRES

CLAUSS Joseph : *Hist. topogr. Wörterbuch des Elsass.* Saverne 1985.

REICHSLAND ELSASS-LOTHRINGEN : *3° Teil : Ortsbeschreibung.* Strasbourg 1901-1903.

DICTIONNAIRE DES COMMUNES DU HAUT-RHIN : tome II, 1980. *Article PAIRIS par Lucien SITTLER.*

ENCYCLOPEDIE DE L'ALSACE : *article PAIRIS par Gérard CAMES.* Volume 10, Strasbourg, 1985.

MANUSCRITS ET ENLUMINURES : ARTICLES DE GERARD CAMES

- *Les grands ateliers d'enluminure religieuse en Alsace à l'époque romane.* Cahiers de l'Art médiéval, volume V, fascicule I, 1967.

- *L'arbre de Jessé et l'enfance de la Vierge dans le psautier cistercien de Fribourg en Brisgau (Pairis).* Cahier de l'Art médiéval, volume V, fascicule 3, 1969.

- *Les enluminures religieuses en Alsace du IX° au XIII° siècle.* Saisons d'Alsace n° 99, mars 1988. Pages 114-132.

- *Encyclopédie de l'Alsace : articles ENLUMINURE* (tome V), *EVANGELIAIRE. LECTIONNAIRE* (tome V), *MANUSCRITS* (tome VIII), *PSAUTIERS* (tome X), *PAIRIS* (tome X).

- *"Les manuscrits alsaciens"* dans le catalogue de l'Exposition : *"Deux mille ans d'écrits en Alsace"*. Cette exposition, visible à l'Eglise réformée Saint Paul de Strasbourg jusqu'au 16 octobre 1988, présente, parmi nombre de merveilles, quatre manuscrits de l'abbaye de Pairis.

LA LEGENDE DU BON HOMME

D'APRES VICTOR LALEVEE

Pourquoi les vignerons de Wilra - localité disparue près d'Ammerschwihr - avaient-ils ignominieusement chassé, à coups de bâton, le doux ermite Déodat venu leur apporter la parole de Dieu ?

A vrai dire, ils n'en avaient reçu que des bienfaits !... Mais ceux de Wilra, héritiers d'un paganisme millénaire, ne connaissaient d'autres divinités que celles de la nature : les nymphes des sources ..., les fées de la forêt qui dansent dans les clairières au clair de lune ..., le chaud soleil, dispensateur de lumière et de vie ... La croyance en un Dieu dépassait leur entendrement.

Aussi, dans leur crainte d'irriter les dieux qu'ils révéraient, avaient-ils méchamment rasé l'oratoire bâti de ses mains par le pieux cénobite et banni celui-ci du pays, après lui avoir fait subir d'odieux outrages.

La vengeance divine ne devait pas tarder à les atteindre. Si l'on en croit les chroniqueurs, les gens de Wilra furent, presque aussitôt, affligés de goîtres énormes, et leurs descendants héritèrent de cette disgracieuse et gênante infirmité. On a dit que, pour y soustraire leurs enfants, les femmes du lieu, sur le point d'être mères, allaient faire leurs couches à bonne distance, en un autre village.

Tournant le dos à la plaine d'Alsace, où il n'avait recueilli qu'ingratitude, le saint homme prit la direction des monts de Vosge où il pensait trouver asile, car le pays d'outre-Vosge ne lui était pas inconnu.

*
* *

Celui que nous appelons saint Dié était né d'une illustre famille du pays de Nevers, environ l'an 600. Baptisé du nom de Déodat ou Dieudonné, il avait grandi dans l'amour de Dieu, en " *sapience* " et en vertu et reçu plus tard la prêtrise. Telle était sa renommée qu'il se vit désigner par le clergé et les fidèles comme évêque de Nevers (1).

(1) Selon la plupart des auteurs, Déodat avait été évêque de Nevers. D'autres en ont fait un moine irlandais.

Cette charge lui pesant, il résolut de se retirer dans la solitude où il pensait servir Dieu plus utilement. Sourd aux supplications de ses ouailles, il quitta Nevers avec deux compagnons. La Vosge, presque déserte à l'époque, l'attirait.

Les historiens le suivent à Romont, près de Rambervillers, où un miracle lui vaut la faveur du seigneur du lieu. Nous le trouvons ensuite à Arentelle où il veut bâtir un monastère. Persécuté par les habitants, dont le village fut détruit par punition céleste (2), il doit fuir une première fois.

C'est alors qu'il se dirige vers l'Alsace où il a cru trouver le terme de ses pérégrinations. Nous avons vu comment le serviteur de Dieu, chassé de Wilra, avait dû, une fois de plus, reprendre le bâton de pèlerin.

*
* *

La vallée de la Weiss, que remontait le bon père, avait été, dans les temps anciens, un lieu de passage fréquenté. Une voie romaine, dont on a retrouvé le tracé, se dirigeait de Colmar vers le " *forum* " de Saint-Dié, puis vers Toul en franchissant la montagne au col du Bonhomme.

A l'époque où nous nous plaçons, vers 660, l'empire romain, depuis deux siècles déjà, avait succombé sous les coups des barbares. Le pays, redevenu désert à la suite des invasions, était, peu à peu, retourné à son état primitif. Des belles routes pavées de pierres debout, il ne subsistait plus que de vagues tronçons ; l'herbe croissait dans les interstices de la pierre. Partout, au creux des vallées comme au flanc des monts, la forêt reprenant ses droits séculaires, étendait un couvert presque impénétrable.

C'est à travers un chaos végétal, où le lit de la rivière pouvait seul guider ses pas, que s'acheminait à grand peine le voyageur parmi des enchevêtrements de troncs et de racines, entre des rochers rongés de mousse. Ses pieds nus se déchiraient aux ronces qui, se glissant sournoisement entre les pierres, lançaient de tous côtés leurs tentacules. Ses mains se piquaient aux buissons de houx dardant autour de lui leurs pointes acérées. Les branches basses des arbres lui cinglaient douloureusement le visage.

Trois jours durant, il alla vers l'occident dans la forêt si épaisse qu'à peine un rais de lumière furtif filtrait parfois à travers les ramures entrecroisées.

Au fur et à mesure qu'il avançait vers la montagne, la vallée se faisait plus étroite et plus sauvage le paysage.

(2) Son nom a été conservé par le ruisseau l'Arentelle, affluent de la Mortagne.

La nuit tombait quand le bon vieillard, épuisé de fatigue et de faim, se trouva au fond d'une gorge resserrée que dominait un rocher escarpé.

Se plaçant sous la garde de Dieu, il allait s'endormir sur le lit de feuilles mortes qui jonchaient le sol quand un mince filet de fumée montant vers le ciel à travers les branches attira son attention. Le lieu était-il donc habité ?...

Pour s'en assurer, Déodat s'approche ... Une méchante cabane faite de troncs d'arbres, avec un toit d'écorces que maintiennent de grosses pierres plates, se découvre à ses yeux, une de ces huttes perdues au fond des bois dont les hôtes vivent des truites de la rivière, du gibier et des baies de la forêt.

Au même instant, voici que sort de la hutte une femme en pleurs portant dans ses bras un tout jeune enfant. Les yeux clos, le visage blanc comme neige, l'enfantelet n'a plus qu'un souffle de vie : il va mourir.

A la vue de l'étranger, la femme, mue par une inspiration subite, lui tend le petit corps : " *Pitié pour mon fils ! Sauvez-le !...* " et elle le dépose dans ses bras.

" *Allez me chercher de l'eau !* " a commandé l'apôtre.

... Comme elle ne revient pas assez vite du rupt où elle est allée puiser, il enfonce son bâton en terre dans le sol de la cabane.

Une source jaillit aussitôt, abondante et pure : " *Je te baptise au nom du Père ..., du Fils ..., et du Saint-Esprit...* " a dit le saint ermite en ondoyant le front de l'enfant.

Et voilà que le petit être voué à la mort ouvre les yeux .., sourit et se reprend à vivre. Vertu du sacrement ou miracle accompli par le serviteur de Dieu ? ... Il est sauvé !

L'heureuse mère se jette aux pieds du guérisseur et le père arrivé sur les entrefaites, se confond en remerciements.

L'hiver approchait. Fatigué de tant de pérégrinations, le vieillard avait grand besoin de se refaire. Aussi accepta-t-il l'hospitalité que lui offraient ses amis de la cabane et passa-t-il avec eux toute la mauvaise saison. On le vit prodiguant remèdes aux corps et consolations spirituelles aux pauvres gens de l'endroit qui ne l'appelaient pas autrement que le " *Bon Homme* ".

Aux jours du renouveau, Déodat reprit sa route. Elle le mena sur les hauteurs du Rossberg, dans la vallée de la Meurthe, au lieu de jonction de plusieurs rivières, en une large cuvette, où était jadis l'ancien forum romain (3).

(3) On a retrouvé à Saint-Dié, à l'emplacement des fondations du Grand-Pont, sur la rive gauche de la Meurthe, les vestiges d'un forum ou marché public.

S'étant arrêté en ce lieu solitaire, qu'il appela Galilée, il y trouva enfin la quiétude. On sait qu'il y a fondé un monastère célèbre et jeté les fondements de la ville de Saint-Dié qui porte son nom.

*
* *

Les siècles se sont succédé. Ils n'ont effacé ni le souvenir, ni les traces du passage de l'ermite sur l'autre versant de la montagne.

A la place des huttes primitives, un village s'était, petit à petit, constitué au fond de l'étroite vallée. Chasseurs et pêcheurs au début, les gens du lieu avaient appris à cultiver quelques coins de terre conquis sur la moraine. Devenus des *" marcaires "*, ils nourrissaient leur bétail dans les clairières herbeuses de la forêt.

En souvenance du bon Déodat, qui l'avait marqué de ses bienfaits, l'endroit se nomma *" le village du Bon homme "*, puis simplement le Bonhomme.

EXTRAIT d'A L'OMBRE DES HAUTES CHAUMES de Victor LALEVEE, pages 13 à 18 - Edité à Saint-Dié

Les Maîtres et Maisons d'Ecoles aux XVII° et XVIII° siècles

DEUXIEME PARTIE

CATHERINE ET ARMAND SIMON

Dans le Bulletin N° 6 - 1987, nous avons présenté le statut du maître d'école : nomination, obligations, revenus et contrôle.

Nous allons maintenant analyser la vie scolaire et les bâtiments d'école.

LA VIE SCOLAIRE

LE PROGRAMME D'ETUDE

D'après les conventions de nomination du maître d'école, l'enseignement semble avoir une finalité essentiellement religieuse. Le maître enseigne le catéchisme, apprend à prier Dieu (Orbey, 1691) (1), le plain chant (Orbey, 1705) (1), à lire en français et en latin (Orbey, 1709) (2). Il apprend aussi à écrire et à calculer.

LE TEMPS SCOLAIRE

Nous avons peu de renseignements sur le sujet. Cependant, en 1709 à Orbey, l'enseignement est obligatoire pour les enfants pendant le carême pour se préparer à la communion (2). On sait également que l'hiver, de la St Martin (11 novembre) à Pâques, les enfants allaient à l'école (3). Mais la fréquentation ne devait pas être très régulière, surtout l'été, à cause du travail aux champs.

LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Le maître enseigne dans un *" poêle d'école "*, meublé par des tables et des bancs de madrier de sapin. Il dispose de craie rouge et de papier (Orbey, 1690) (4).

Le chauffage est assuré par un poêle, en fonte rouge à Lapoutroie en 1784 (5), alimenté par les bûches apportées par les écoliers.

Au Bonhomme en 1779, la nouvelle salle, de 29 pieds sur 21 (9,4 x 6,8 m) soit 64 m², est prévue pour 150 élèves (6). A Orbey en 1776, une querelle oppose certains notables qui estiment qu'un poêle de 15 pieds en carré (soit 24 m²) devait suffire pour 200 écoliers, à CHASSAIN, inspecteur principal des Ponts et Chaussées, " *qui pour 30 pieds de long sur 26 de largeur, ne trouve place effective que pour environ 260 à 270 écoliers* " (9,75 m x 8,45 = 82,4 m²) (6).

Ces données nous semblent ahurissantes. Ces salles accueillaient-elles réellement un tel nombre d'élèves ? S'agit-il d'un effectif théorique ou d'élèves ne fréquentant pas l'école tous en même temps ?

UN CONFLIT EN 1679 à ORBEY (7)

Le 3 août 1679, Françoise PUGET, veuve de feu Jean de Frédel, écuyer, commandant sous le marquis de Rennel, retirée à Orbey, rentre de Colmar et trouve son fils tout mouillé et maltraité par Jean ANTHOINE, maître d'école. Elle va voir le maître qui, emporté par la colère, répond qu'il recommencerait s'il le fallait et se jette sur la veuve, lui donne plusieurs soufflets, la terrasse et la met entièrement en sang.

La veuve Puget porte plainte le 4 août à la Chancellerie de Ribeauvillé qui ordonne au Prévôt d'Orbey de procéder à l'instruction de l'affaire. Mais le Prévôt est le cousin germain du maître d'école et il n'entend que les parties opposées à la veuve, dont le beau-frère du maître qui accuse la veuve Puget d'avoir volé des truites chez le curé FREDELLE (oncle de la plaignante).

Françoise Puget porte alors plainte au Conseil Provincial d'Alsace pour qu'une nouvelle information soit ouverte et instruite par une personne neutre. Le dossier se trouve à Brisach le 11 août 1679, siège provisoire de ce Conseil Provincial, sorte de Cour d'Appel royale.

Nous ne savons pas le dénouement de cette affaire où se mêlent un problème scolaire et des querelles de personnes et qui met en branle tout le système judiciaire !

LA REFORME DE 1773 (8)

Le décret du Bailli LICHTENBERGER du 20 avril 1773 organise la vie scolaire dans la Seigneurie de Ribeaupierre. Il rend l'école obligatoire à partir de 7 ans, jusqu'à ce que les élèves sachent lire et écrire, à peine de 4 sols par semaine d'amende. Le produit des amendes devait être distribué en récompense aux élèves studieux.

Les communautés et les fabriques étaient autorisées à payer le droit d'écolage pour les enfants pauvres. Le décret punit les parents ou les maîtres dont les enfants (ou les serviteurs) n'assistent pas régulièrement à l'enseignement religieux (jusqu'à 14 ans en général), d'une amende de 2 sols chaque fois.

Ce décret fit quelque bien mais de manière transitoire.

LES BÂTIMENTS SCOLAIRES

LES DOCUMENTS concernent des reconstructions d'écoles

- à Orbey, entre 1773 et 1778
- à La Poutroye, entre 1780 et 1789
- au Bonhomme, entre 1778 et 1780.

Les dossiers d'Orbey et du Bonhomme sont tirés des archives de l'Intendance d'Alsace aux Archives Départementales de Colmar (6). Le dossier de Lapoutroie peut être consulté à la Mairie de Lapoutroie (5).

POURQUOI DES RECONSTRUCTIONS ?

Les communautés semblent disposer d'écoles dès la fin du XVII° siècle : il s'agissait certainement de maisons ordinaires plus ou moins aménagées pour un usage scolaire. A la fin du XVIII° siècle, ces maisons tombent en ruines. Ainsi à Orbey vers 1773, où la nécessité de la reconstruction est forte car la communauté n'a aucun logement pour les enfants. Il en est de même à Lapoutroie. Au Bonhomme, c'est le maître d'école Jean-Baptiste WILLAUME qui envoie une requête à l'intendant de la Galaizière. Il sollicite depuis quatre ans " *les prévôts et préposés du Bonhomme pour faire réparer la maison d'école à travers les planchers de laquelle son épouse enceinte ainsi que le suppliant sont tombés avec risque de se tuer. Il n'y a point d'emplacement pour les 130 écoliers et même plus qui doivent fréquenter l'école de paroisse et leur maison est prête à s'écrouler par vétusté et défaut d'entretien. Le suppliant, par amour de son devoir, vue l'inaction des préposés et la difficulté d'accorder entre eux les paroissiens sur cet objet, a l'honneur de recourir à Votre autorité pour la vérification de cet exposé et pour la reconstruction de la maison d'école* ". Il termine par une pompeuse formule de politesse : " *Et avec les mêmes paroissiens et sa famille ne cesseront d'offrir des voeux au Tout Puissant pour la conservation des précieux jours de Votre Grandeur* ". (6)

LA PROCEDURE ADMINISTRATIVE

La procédure transparaît à travers la lettre de Willaumé. Ce sont le prévôt et les préposés ou jurés du village qui ont la charge de ce bâtiment communautaire. Le prévôt, nommé par le seigneur, Comte de Ribeaupierre, représente les intérêts seigneuriaux dans le village et est plus ou moins le chef de la communauté.

Mais au XVIII° siècle, il est soumis à une administration royale de plus en plus efficace et tatillonne. L'Intendant d'Alsace, en poste à Strasbourg, est une sorte de préfet de région, aux pouvoirs très étendus. Il est secondé par des Subdélégués, ainsi à Colmar. Il reçoit les demandes de reconstruction, prend les décisions, accorde des exemptions de corvées ou d'impôts. Par ordonnance du 29 décembre 1783, l'Intendant de la GALAIZIERE ordonne que le 2° étage (niveau) de l'école de Lapoutroie soit supprimé, car les plans et devis du bâtiment " *Sont très considérables pour une maison d'école et trop dispendieux à la communauté* ". (5)

L'intendant dispose aussi de l'efficace administration des Ponts et Chaussées, une des réussites de la France du XVIII° siècle. Dans

nos cas, M. de CLINCHAMP (9), chef des Ponts et Chaussées d'Alsace, donne un avis favorable à la requête d'Orbey. L'inspecteur Principal des Ponts et Chaussées de Haute Alsace CHASSAIN suit les dossiers de près. Il établit les plans de l'école, le devis, effectue la réception des travaux.

Le prévôt et les préposés se font souvent tirer l'oreille pour engager ces travaux. Nous avons vu plus haut l'intervention du maître d'école WILLAUME. A Orbey, en 1776, le Subdélégué de MULLER doit venir constater la grande nécessité de la reconstruction de l'école. L'inspecteur CHASSAIN doit faire comparaître " *ceux d'entre eux qui avaient marqué de la récalcitrance sous prétexte qu'un poêle de 15 pieds au carré devait suffir pour 200 écoliers ... Enfin ces récalcitrants qui voulaient peut être se rendre par des vues de concussion entrepreneurs de ladite bâtisse, revenus de leur erreur ont signé* " (la demande de l'Intendant) (6). En d'autres termes, Chassain soupçonne le prévôt ou les préposés d'Orbey de vouloir se remplir les poches dans cette affaire ...

Les tiraillements existent aussi au sein du village. A Lapoutroie, le 20 juin 1784, le maître-bourgeois et les élus de la communauté font savoir aux prévôt et jurés qu'ils sont opposés à la reconstruction totale de la maison d'école et envoient cette requête à l'Intendant (5). Cette démarche semble ralentir les travaux mais ne modifie pas le projet. Elle témoigne de la vieille rivalité entre le prévôt, agent du seigneur, et le maître-bourgeois aux faibles pouvoirs mais représentant de la communauté villageoise.

LE FINANCEMENT

La communauté villageoise peut posséder un patrimoine et avoir des revenus propres ; mais ce n'est guère le cas dans le Val d'Orbey. Les ressources provenant des impôts servent à payer les redevances royales et seigneuriales et à couvrir les frais de fonctionnement.

Pour un investissement aussi conséquent qu'un bâtiment, le village doit lever une imposition spéciale, après accord de l'Intendant. Pour Orbey, une Ordonnance de l'Intendant du 17 janvier 1777 prévoit la levée de 2 000 livres imposées en deux années sur tous les contribuables, " *au marc la livre de la subvention* ", c'est-à-dire au prorata de l'impôt royal le plus important (6).

Les communautés demandent aussi une exemption des corvées royales pour la durée des travaux. Orbey l'obtient dans la même ordonnance, sauf les corvées " *d'entretien des grandes routes et principales communications* ". En effet, les villageois étaient responsables de l'entretien des routes et ponts dans leur secteur et étaient convoqués pour travailler sur ces chemins. Or les communautés apportaient à pied d'oeuvre bois et matériaux de construction pour l'école, par le même système de corvées. On voulait donc éviter une surcharge de travail pour les bourgeois des villages, en les exemptant provisoirement des corvées royales les moins importantes.

A Lapoutroie, le rôle d'imposition est effectif le 21 octobre 1785 : on lève 3641 livres d'impôt. Le rôle est mis à jour le 21 octobre 1787. Le 15 février 1788, Ignace ZIMMER, collecteur et chargé de la levée de ces deniers, rend ses comptes : il a levé 3650 livres 6 sols et 6 deniers alors que la dépense totale est de 3830 livres 16 sols et 6 deniers (5).

LE DEVIS ET L'ADJUDICATION

Nous allons suivre le cas de Lapoutroie (5). L'adjudication des ouvrages et matériaux a lieu le 14 mai 1784, à neuf heures du matin, au cabaret au Lyon d'Or, après publication et affichage faits les 5 et 9 mai. Le commissaire est Georges Joseph LICHTENBERGER, bailli du département de Ribeauvillé, en présence de Gabriel Ignace RITTER, inspecteur des bâtiments communaux, du prévôt de Lapoutroie MANIERE et des préposés J.J. DUBY et N.J. MARCILIAC. Le devis très explicite distingue les ouvrages de maçonnerie, les ouvrages en pierre de taille, en charpente, en menuiserie et serrurerie et l'ouvrage du vitrier. Le premier document est modifié suite aux ordres de l'intendant réduisant le bâtiment à un niveau. Il précise aussi les tâches respectives de la communauté et de l'entrepreneur.

La communauté de Lapoutroie livrera à pied d'oeuvre la chaux, le sable, les moellons, les briques, les bois de charpente, des planchers, les madriers, les lattes, les pierres de taille, la terre grasse. Elle fera les déblais des fondations par les pionniers (hommes requis pour les corvées) ainsi que les remblais. Elle fournira les hommes pour poser la toiture, fera creuser la cave. Elle se réserve tout le ferrage, vitres et bois de démolition de l'ancien bâtiment pour s'en servir pour les échafaudages et ne fournira que les madriers et planches.

L'entrepreneur achètera à ses frais la chaux dans la "thuilerie" la plus à portée du lieu, il la fera éteindre avec de l'eau dans la fosse qui lui sera assignée. Il achètera à ses frais les briques. Il tirera dans la carrière à ses frais les pierres de taille et pour la voûte, mais la communauté les mènera à pied d'oeuvre. Il paiera le sciage des planches, madriers et lattes ; la communauté fournira le bois et amènera le tout à pied d'oeuvre. L'entrepreneur fournira la paille pour le toit, amenée à pied d'oeuvre par la communauté. Il devra enfin rendre les échafaudages après la construction.

L'entrepreneur recevra des acomptes : un quart quand il aura fait les murs de fondation, un quart lors de la pose de la charpente, un quart lorsque la couverture sera mise et les murs crépis, un quart lorsque le tout sera parachevé, avec le procès verbal de réception par le sieur RITTER et rapport à l'Intendant.

L'entrepreneur sera tenu de donner caution solidaire pour répondre pendant un an à compter du jour de la réception de la bonne façon et solidité.

Les travaux seront achevés pour la Saint Jean de 1785, à peine de dommages et intérêts de la part de la Communauté si les voitures de transport manquent, de la part de l'entrepreneur s'il ne fournit pas assez d'ouvriers. En cas de difficultés, on se pourvoira devant l'Intendant.

Les enchérisseurs sont : Georges HUBER, maître charpentier de Kaysersberg, Nicolas-François MARCILIAC de Lapoutroie, Mathias FLINCK maçon de Kaysersberg, Louis Félix MARCO de Lapoutroie, François SPECHT maître-maçon et tailleur de pierres de Kaysersberg, Charles BOURSAI maçon italien de Lapoutroie, Antoine BACHMANN maître-maçon et tailleur de pierres de Kientzheim, Wolfgang MONARTH maçon de Kaysersberg, François SONTAG maître-charpentier à Kaysersberg, Charles PETER maître-maçon de Kaysersberg, Nicolas DUBY et Dominique BLAISE de Lapoutroie. Notons la domination écrasante des artisans de Kaysersberg.

Les enchères démarrent à 6 000 livres. SPECHT l'emporte sur BLAISE à 2 595 livres. Il est cautionné par Jacques HAEMMERLIN maçon et Georges HUBER charpentier, tous deux de Kaysersberg. Les prévôt et jurés exigent encore dans les vingt-quatre heures la caution solidaire de François KUECHLER, bourgeois faiseur de draps de Kaysersberg, qui signe le lendemain.

LE DEROULEMENT DES TRAVAUX

Les travaux ne vont pas sans difficulté. Le prévôt porte plainte au nom de la communauté de Lapoutroie contre la lenteur du Sieur DUBY, entrepreneur de la maison d'école, qui devait finir les travaux pour la St Martin 1785 (11 novembre), date de l'expiration du loyer du maître d'école qu'il avait fallu reloger provisoirement chez Jean Nicolas GRENEZ, sergent seigneurial (5). DUBY, cabaretier et juré (préposé) de Lapoutroie, a-t-il repris l'entreprise de l'école à SPECHT ou supervise-t-il les travaux ou les paiements ? Les documents ne donnent pas d'explication.

Le procès-verbal d'expertise et de réception des travaux est finalement établi le 13 novembre 1787, avec un an et demi de retard sur les conditions de l'adjudication (5). D'après les comptes d'Ignace ZIMMER, la reconstruction a coûté 3 830 livres 16 sols et 6 deniers, dont 2 850 livres à DUBY entrepreneur, 806 livres de fourniture de bois et 40 livres pour les peines du collecteur des impositions.

Orbey n'échappe pas aux tracas. Les travaux de maçonnerie avaient été adjugés à Antoine TONNELLE, maître-maçon d'Orbey, pour 440 livres, à condition de ne pas fournir de matériaux et de ne faire aucune excavation. Les travaux de charpente et menuiserie étaient revenus à Jean FRANTZ charpentier pour 300 livres avec la fourniture de 25 journées de pionniers (corvéables) seulement pour monter la charpente. L'adjudication est signée le 3 juillet 1776 sous condition que la maison soit sous toit au 1er octobre. Mais le 16 août, le Subdélégué de MULLER ordonne aux prévôt et préposés d'Orbey de commander les voitures pour les transports, car Antoine TONNELLE s'est plaint du défaut de fourniture des matériaux et la perte de temps occasionnée, et aussi des changements intervenus dans la bâtisse qui l'ont obligé à des voyages. La réception des travaux est faite le 13 mars 1779 (6).

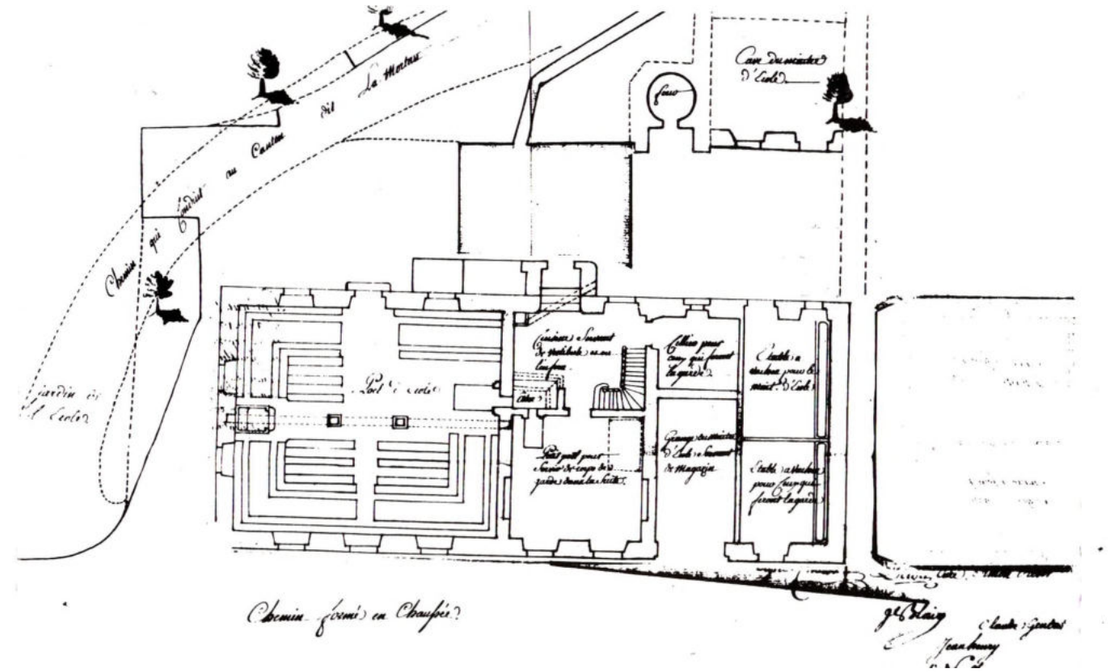
Il nous faut connaître maintenant l'aspect de ces écoles.

L'ÉCOLE D'ORBEY

Les documents ci-joints présentent le plan de la nouvelle maison d'école d'Orbey (6):

- en haut le plan du rez-de-chaussée
- en bas, le plan de l'étage, figuré sur un volet que l'on rabat sur le plan du rez-de-chaussée.

Ce plan a été dressé le 30 août 1773 et présenté le 13 juillet 1776 au curé, prévôt et préposés d'Orbey. Tout le monde signe, plus les entrepreneurs : CHASSAIN (inspecteur des Ponts et Chaussée), DELORT curé, SIMON prévôt; J. BLAISE, Claude GUIDAT, Jean HENRY, J.N. JACQUES, Georges HUSON, Antoine TONNELLE, BRUER, Jean FRANTZ, Jacob VIELL.

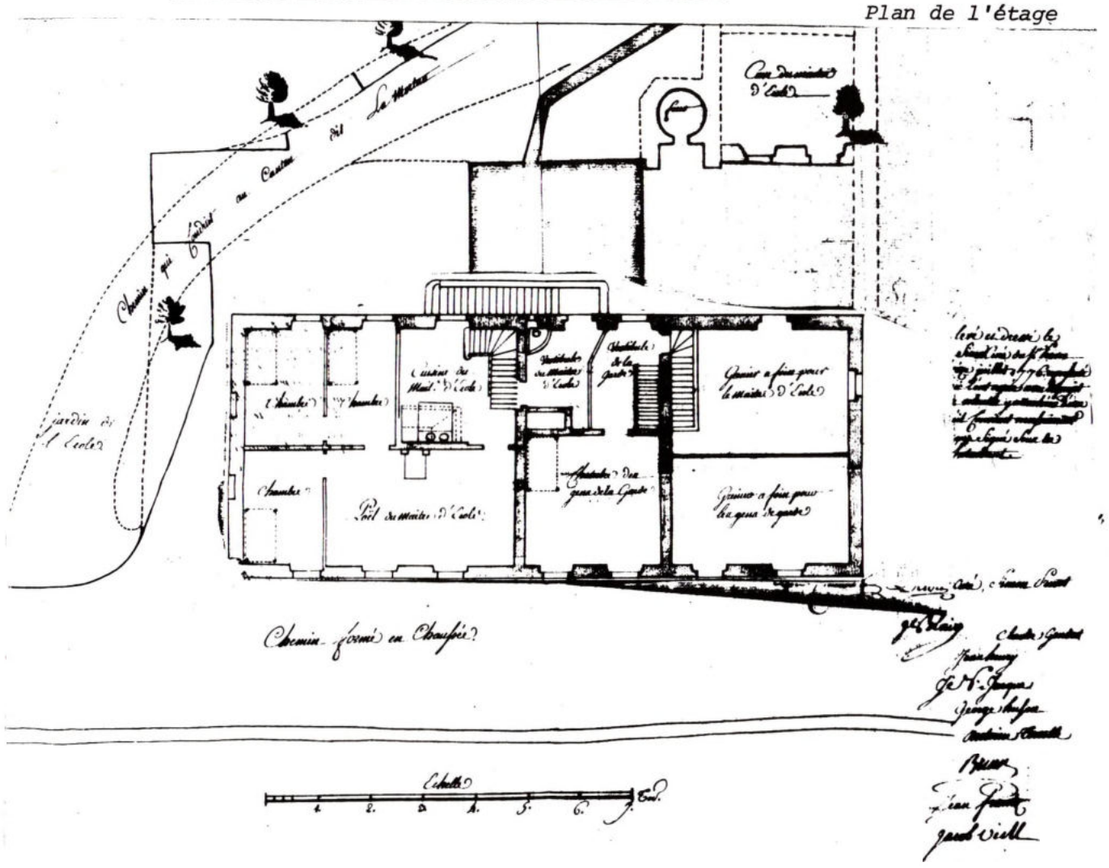


Plan du rez-de-chaussée

A.H.R, C I484

MAISON D'ECOLE D'ORBEY - PLAN de 1773-1776

Plan de l'étage



. Le bâtiment se trouve à l'intersection du chemin principal du village et du chemin de la Mortau (Morte Eau) qu'il faudra modifier pour la construction. Cette école devait donc se dresser aux environs de l'actuelle place de l'église.

La maison mesure 12 toises sur 5, soit environ 24 m sur 10. Elle comprend deux parties :

- à gauche : le poêle d'école et le logement du maître
- à droite : le logis du corps de garde. Nous ne savons pas ce qu'est exactement cette garde.

Le poêle d'école, c'est-à-dire la salle de classe, mesure 30 x 26 pieds, soit 9,75 x 8,45 m et a 9 pieds de haut, environ 3 mètres. Le plancher est cloué brut, d'après les indications du devis. Le plafond en planches rabotées et renforcé par une poutre transversale soutenue par deux poteaux carrés. La pièce est chauffée par un poêle alimenté par le vestibule, comme celui du corps de garde.

En face du poêle se dresse la chaire du régent d'école, tout à gauche du plan. De grandes tables de 2 pieds 2 pouces de large (environ 70 cm) ceinturent presqu'entièrement la pièce. Solidement fixées au plancher, elles sont entourés de bancs. Les élèves peuvent donc travailler assis à la table. En plus neuf bancs plus petits garnissent le reste du poêle : étaient-ils réservés aux élèves les plus jeunes ?

L'autre moitié du rez-de-chaussée comprend une cuisine *" pour les lessives du maître d'école et de celui qui entreprendra la garde "*, un petit poêle pour la garde, un cellier, la *grange du maître d'école servant de magazin "*, l'étable du maître d'école et celle de la garde.

A l'étage, la partie gauche est le logement du maître d'école. On y accède par un escalier extérieur, peut-être protégé par un toit de paille. La première pièce est un vestibule avec un évier équipé d'un chéneau de sapin. En fin de compte, cet évier de pierre de taille ne sera pas exécuté : *" Comme le maître d'école peut faire laver la vaisselle dans un baquet et jetter l'eau dans la cour, le prévôt pense que l'évier n'est pas nécessaire, de ce dont le maître d'école est pareillement convenu "* (6). Notre maître semble donc peu exigeant en matière de confort ! Le logement comporte encore une cuisine : le plan mentionne la cuisinière avec ses deux trous à pot sous la hotte et l'escalier conduisant au grenier. Enfin le poêle de l'appartement donne accès à trois chambres.

La partie droite comprend le vestibule de la garde accessible par un escalier venant du rez-de-chaussée, une chambre et deux greniers à foin.

Le toit est de paille et le pignon de la maison en bardeaux.

A l'arrière de l'école, une petite cour entourée de murs de soutènement. Une cave voûtée et un four à pain sont prévus dans le talus de la montagne. Le four sera finalement construit dans le vestibule de la maison .

L'ÉCOLE DE LAPOUTROIE

Le devis initial prévoyait une belle maison de 52 pieds de

long et 38 pieds de large (environ 17 m x 12,4, soit 210 m²). Le rez-de-chaussée a 8 pieds 1/2 de haut (2,76 m). Un étage de 8 pieds de haut était prévu mais n'est pas construit sur ordre de l'Intendant (5). Le toit repose donc directement au-dessus du rez-de-chaussée. Il était prévu *" en double de thuilles de la meilleure qualité "* mais semble finalement être fait en paille.

Sous le toit se trouvent 3 chambres et le grenier à foin avec quatre lucarnes, dont une au-dessus de la porte du battoir, pour décharger le foin. Le vestibule et la cuisine sont pavés de pierres plates. Les autres pièces sont pourvues de planchers de sapin. Les plafonds dans les appartements sont faits en bousillage, c'est-à-dire comblés par un mélange de chaume hachée et de terre détrempée. La hotte de cheminée, soigneusement construite, est équipée de deux barreaux de fer pour fumer le lard. Les fenêtres sont vitrées *" en verre demi-blanc et épais posé dans du plomb fort et bien étainé."*. Les murs intérieurs sont enduits à la règle et blanchis. Les murs extérieurs sont enduits et crépis solidement *" au ballet "*.

Le rez-de-chaussée comprend le poêle d'école, un vestibule, une cuisine et certainement le poêle privé du maître d'école. En prolongement de ces pièces se trouvent, toujours au rez-de-chaussée, le battoir (lo bètoeye = la grange en patois) et une étable à vaches.

A côté de la maison est construit un bâtiment annexe : le *" hangard "*. Il comprend au rez-de-chaussée un bûcher, des *" lattrines "* et une étable à porcs.

Mis à part le poêle d'école, cette maison est donc agencée exactement comme une ferme vosgienne traditionnelle. Le maître d'école se démarque très peu des autres habitants par son style de vie.

L'ÉCOLE DU BONHOMME

Le projet de la maison d'école de 1779 nous est connu par un plan très intéressant mais difficilement reproductible (6). Le plan comporte huit volets montrant le bâtiment sous tous les angles et se superposant au gré du lecteur.

Le devis prévoit l'agrandissement et la surélévation de la maison initiale, très basse et petite. Cette ancienne maison servira d'accès à la nouvelle salle de classe, avec la buanderie et le four dans l'ancien vestibule, et l'étable à vaches. Le vieux poêle d'école servira de cave où l'on entrera par la rue.

Le nouveau poêle d'école est donc surélevé. Il a 29 pieds de long, 21 de large et 8 pieds de haut, soit 9,4 x 6,8 x 2,6 m. Au-dessus, le logement du maître d'école et de son aide comprend un poêle, trois chambres, un vestibule servant de cuisine.

Dans la ruelle à l'arrière seront évacuées les eaux par les cheneaux, et on construira les latrines.

L'école se trouve au bord du chemin venant du Luschbach et de la Verse ; sur trois côtés, elle est entourée par les jardins et champs de Sébastien SIMON.

EN CONCLUSION : CET ENSEIGNEMENT ETAIT-IL EFFICACE ?

Il est bien difficile de répondre à cette question car nous ne disposons pas de rapports d'inspection, ou de résultats d'examens. Un sondage dans les Registres Paroissiaux du Val d'Orbey peut cependant nous donner des indications sur le degré d'alphabétisation des habitants.

CONJOINTS SIGNANT LEUR ACTE DE MARIAGE		PERIODE 1775 - 1778
Village	Pourcentage d'hommes	Pourcentage de femmes
Le Bonhomme	76 %	45 %
Fréland	90 %	73 %
Labaroche	48 %	15 %
Lapoutroie	71 %	28 %
Orbey	63 %	23 %
Ensemble du Val d'Orbey	67 %	31 %

On remarquera de fortes disparités entre localités. Ainsi le taux de Fréland est particulièrement élevé alors que celui de Labaroche est bien faible.

L'alphabétisation des femmes est nettement en retrait ; l'intérêt pour l'instruction des filles ne semble guère élevé.

Nous ne pouvons pas fournir d'explications solides à ces chiffres. N'oublions pas qu'il s'agit seulement de signatures et qu'il faudrait encore distinguer les signatures bien déliées, témoins d'une pratique courante de l'écriture, et les signatures malhabiles montrant que l'acte d'écrire était exceptionnel.

Dans le contexte français, le Val d'Orbey tient une place tout à fait honorable. A la veille de la Révolution en effet, 47 % des hommes et 27 % des femmes savent signer en France : des taux bien inférieurs à ceux de notre Val pour les hommes, mais comparables pour les femmes.

Il faudra attendre le XIX° siècle pour voir le plein épanouissement de l'enseignement primaire avec l'application des lois GUIZOT de 1833 puis de DURUY sous le Second Empire.

Mais c'est un autre champ d'étude, très vaste et tout aussi passionnant ...

NOTES ET DOCUMENTATION

1. - *ARCHIVES DEPARTEMENTALES DU HAUT-RHIN (A.H.R.) I E 83,88*
2. - *ARCHIVES COMMUNALES DE LAPOUTROIE (A.C.) GG 7*
3. - *A.H.R. 1 E 83, 78*

4. - *A.H.R. 1 E 83,86*
5. - *A.C. LAPOUTROIE, DD 4*
6. - *A.H.R. C 1484*
7. - *A.H.R. E 1583*
8. - *HOFFMANN Charles : " L'Alsace au XVIII° siècle." Colmar 1906-1907, 4 tomes.*
9. - *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne : Biographie de l'Intendant CHAUMONT de la GALAIZIERE (Fascicule 6, page 501), du Directeur des Ponts et Chaussées FROT de CLINCHAMP (Fascicule 12, page 1069).*

DOCUMENT : LES RÉGENTS D'ÉCOLE DU VAL D'ORBEY DES XVII° ET XVIII° SIÈCLES

d'après l'article de Gérard BOUTRY dans le Bulletin du Cercle Généalogique d'Alsace, 1977 - 2, n° 38, pages 51 à 54.

LE BONHOMME

Nicolas JEAN	*(cité de 1689 à 1699)*
Antoine VINCENT	*(cité jusqu'en 1703)*
Joseph CHAIXEL	*(cité de 1704 à 1711)*
Jean ANTOINE	*(cité de 1713 à 1714)*
Joseph MELOT	*(cité de 1715 à 1716)*
Laurent DURAIN	*(cité de 1718 à 1759)*
Jean-Baptiste COLLIN	*(cité en 1773)*
Joseph VALENTIN	*(cité en 1770)*
Nicolas WILLAUME	*(cité de 1777 à 1780)*

FRELAND

Claude MOUGEOLLE	*(cité vers 1650)*
Pierre XINT	*(cité de 1694 à 1696)*
Joseph VALET	*(cité de 1703 à 1705)*
Claude GEORGE	*(cité de 1707 à 1720)*
Jean-Georges PRUDHOMME	*(cité de 1722 à 1758)*
Joseph DIELAINE	*(cité de 1758 à 1768)*

LABAROCHE

Nicolas ANTOINE	*(cité de 1688 à 1706)*
Nicolas MUNIER	*(cité vers 1712)*
Pierre THOMAS	*(cité vers 1726)*
Dominique BLAISE	*(cité de 1736 à 1759)*
Jean-Nicolas BLAISE	*(cité de 1762 à 1788)*
Nicolas DUBY	*(cité vers 1773)*
François MARLIER	*(cité de 1785 à 1789)*
Sébastien HUSSON	*(cité de 1787 à 1788)*

LAPOUTROIE

Dominique MENETREZ	*(cité de 1672 à 1702)*
Georges AUGER	*(cité de 1702 à 1706)*
Jean VALENTIN	*(cité de 1708 à 1722)*
Claude VINCENT	*(cité de 1721 à 1740)*
Jean-Jacques VINCENT	*(cité de 1740 à 1748)*
Léopold MOREL	*(cité vers 1743)*
Charles MOREL	*(cité de 1743 à 1754)*
Claude MOREL	*(cité de 1748 à 1754)*
Jean-Joseph CLAUDEL	*(cité de 1743 à 1789)*
Joseph MARTIN	*(cité en 1787) à Hachimette*
Jean-Baptiste PIERRE	*(cité vers 1772)*

ORBEY

Jean ANTOINE	*(cité de 1689 à 1705)*
Jean NOEL	*(cité vers 1706)*
Nicolas BLAISE	*(cité de 1708 à 1747)*
Jean-Nicolas BLAISE	*(cité de 1742 à 1770)*
Nicolas-Dominique BLAISE	*(cité vers 1751)*
Jean-Baptiste BLAISE	*(cité en 1765)*
Joseph ANTOINE	*(cité de 1758 à 1771) aux Huttes*
Joseph BLAISE	*(cité vers 1768) à Tannet (Tannach)*
Mathieu MEYER	*(cité en 1778)*
Jean MICLO	*(cité en 1781) aux Basses-Huttes*
François BERTRAND	*(cité de 1781 à 1782) à Tannet*

REMARQUES

Les dates indiquées ne correspondent pas au début et à la fin de la fonction du maître d'école, mais seulement aux dates où M. BOUTRY a rencontré ces noms dans des documents d'archives.

La mention de deux ou plusieurs maîtres d'école à la même date à Lapoutroie ou à Orbey nous rappelle qu'il y avait des maîtres non seulement au village lui-même mais aussi dans les annexes : Huttes, Tannach, Hachimette, et très certainement aussi au Grand Trait et à Ribeaugoutte.

LES ANTOINE, MAITRES D'ECOLE

Notes Généalogiques

H. PATRY

1665 : Catherine ANTOINE, épouse de Renault PATRY, est marraine de Marie, fille de Charles ANTOINE, régent d'école et marguillier d'Orbey.

1674 : Anne PATRY, fille de Renault, est marraine de Jean Claude, fils de Charles ANTOINE.

1674 : Jean PATRY, fils de Renault, est parrain à la Croix aux Mines en Lorraine de Anne, fille de Claude MAGRON et d'Elisabeth HARY. La marraine est Anne, fille de Jean ANTOINE d'Orbey.

1677 : Anne PATRY, fille de Renault est marraine de Anne-Marie, fille de Jean ANTOINE.

LE DRAGON DE L'ETANG DU DEVIN

GABRIEL GRAVIER

On le sait, certains lacs et étangs du massif vosgien passent pour renfermer dans leurs eaux des êtres fantastiques. Ainsi, par exemple, le lac du Grand Ballon possède une truite géante portant un petit sapin sur son dos ; le lac de Sewen, dans la Vallée de Masevaux, abrite une énorme carpe arborant, elle, un cerisier nain ; l'étang du Lachtelweiher, au-dessus de Kirchberg, cache une grosse grenouille aux yeux horribles ; le lac Vert a dans ses profondeurs le palais d'une ravissante ondine, et dans le lac de Retournemer évolue un maître brochet qui fait tinter dans les roseaux une clochette d'or fixée à un collier que l'empereur Charlemagne attacha lui-même sous les branchies du poisson.

L'ancien étang du Devin, ou Hexenweiher, situé au-dessus de Lapoutroie, et dont on voit encore les traces entre de hautes falaises, était jadis le domaine d'un dragon qui " *infestoit toute la campagne, esgorgeant les hommes et le bestial* ". Autrefois, dit la légende, un géant voulut débarrasser le pays de ce fléau. Pour ce faire, il guetta le monstre aux abords de son antre, une hache à la main. Mais, plus généreux qu'habile, notre hercule rata son coup. Au lieu d'estourbir le dragon, sa cognée ouvrit une brèche dans la chaussée de l'étang. Et, par cette ouverture, le monstre s'échappa, suivi d'une trombe d'eau, " *entraînant roches et arbres déracinés, inondant la vallée* ". Pareil désastre se renouvela en juillet 1936," *inondant et dévastant jardins et habitations du bourg de Lapoutroie* ". On ignore si, cette fois, géant et dragon y furent pour quelque chose !

La légende de l'étang du Devin a son pendant, plus détaillé, sur le versant ouest des Vosges, dans un lieu sauvage dont l'abbé Flayeux a écrit : " *on dirait l'entrée des enfers* ". Là se trouvait un ancien lac, le lac de Prempotieux, dont la disparition a donné lieu à une tradition recueillie sur place par de Golbéry, et publiée en 1879.

" *Il y a bien une centaine d'années,* écrit notre archéologue, *deux hommes de la vallée de Fraize nommés Lhôte et Haxaire, l'un charron et l'autre menuisier, étaient allés marquer des sapins dans un canton de forêt (...) Ils emportèrent avec eux leur dîner, composé de pain et de viande, qu'ils accrochèrent aux branches d'un arbre, et de vin qu'ils mirent au frais sous la mousse (...). Quand vint l'heure du repas, à leur grand désappointement, ils ne trouvèrent plus que le vin ; pain et viande avaient disparu. Ils durent descendre dans la vallée pour manger. Aussi, le lendemain, prirent-ils plus de soin de leur provende qui, malgré ces précautions, disparut également. Le troisième jour, décidés à prendre le voleur, ils s'armèrent d'un fusil, et, pendant que Haxaire travaillait, Lhôte faisait le guet près de l'arbre qui leur servait de garde-manger. Au bout de quelque temps, il vit un énorme serpent ramper vers l'arbre, s'enrouler autour du tronc et*

ouvrir une large gueule pour engloutir les provisions. Lhôte, glacé de terreur, tira néanmoins et atteignit le monstre qui plongea dans le lac en poussant un sifflement terrible. Mais il avait pris un tel élan qu'il perça la montagne, y creusant une large tranchée par où les eaux se précipitèrent et se répandirent dans la vallée, en détruisant tout sur leur passage. Jusqu'au village des Aulnes, en aval de Fraize, arbres, maisons, cultures, tout fut ravagé. Lhôte avait dit vrai, car le cadavre du monstre, charrié par les eaux, fut retrouvé près du moulin des Aulnes, dans un pré où le flot l'avait abandonné en se retirant ".

En 1740, la fonte des neiges fit affluer dans le lac du Grand Ballon une telle masse d'eau, que la digue se rompit, provoquant l'inondation subite et catastrophique de toute la vallée de la Lauch, jusqu'en aval de Guebwiller. Pareil accident s'était produit en 1304. Mais, à cette époque, la tradition populaire n'imputa pas le désastre à la fonte des neiges ou à quelque pluie diluvienne, mais elle en attribua la responsabilité à un énorme et méchant dragon, que de courageux paysans réussirent à exterminer du côté d'Issenheim et de Merxheim.

Pour trouver, encore vivace, la croyance du dragon, point n'est besoin de remonter au XIVe siècle. Nous venons de la voir à propos du fameux serpent de Prempotieux, dont l'histoire peut se situer au XVIIe siècle, mais nous la rencontrons, dans nos régions, à une époque encore plus proche. Le 5 juin 1826, alors qu'il passait dans la vallée de l'Areuse, à bord de la diligence de Pontarlier à Neuchâtel, le folkloriste Désiré Monnier entendit le conducteur de la voiture déclarer que l'endroit avait été naguère hanté par un terrible dragon, si gigantesque qu'il aurait pu avaler, sans les mâcher, les deux chevaux de la patache !

Toutes ces histoires de dragons des eaux ne manquent pas de nous faire évoquer la célèbre Tarasque de Provence, monstre qui symbolise les redoutables crues du Rhône, qui a donné son nom à la ville de Tarascon, que sainte Marthe, la douce, réussit à dompter et que le grand Frédéric Mistral, dans *Mireille*, nous écrit par ces vers, traduits du provençal :

" *La bête a la queue d'un dragon,*
Les yeux plus rouges que cinabre ;
Sur le dos des écailles et des dards qui font peur !
D'un grand lion elle porte le mufle,
Elle a six pieds humains, pour mieux courir ".

Nous n'allons pas, ici, évoquer le dragon sous tous ses aspects. Pour cela, il faudrait quelques volumes. Rappelons simplement que le dragon appartient à quatre éléments : l'eau, l'air, le feu, la terre. C'est lui qui garde les lacs, les étangs, les rivières, les fontaines ; lui qui veille jalousement sur les trésors enfouis dans la terre ; lui qui les défend en crachant des flammes. Il est jusque dans le ciel, transformé en constellation. Tantôt il y vomit un fleuve : la Voie lactée, tantôt il cherche à absorber d'autres constellations, celle de la Vierge, par exemple, comme on peut le lire dans le texte de l'Apocalypse de saint Jean.

Symbole du Mal, le dragon, croyait-on jadis, avalait chaque soir le soleil et provoquait la nuit et ses frayeurs. En Extrême-Orient, il était l'emblème de l'empereur. Dans les temps le plus reculés, il a été un dieu suprême. Mais il a dû céder le pas à de nouveaux dieux. Et comme toute divinité déchue finit par être transformée en démon, et combattue, le dragon

fut de multiples fois terrassé par les saints : Michel et Georges, surtout, guerriers chrétiens ayant eu pour prédécesseurs, entre autres, le dieu sumérien Enki, lequel, selon un récit du IIIe millénaire avant J.-C., délivra la déesse Ereshkigal, prisonnière d'un dragon. Pour oser retenir prisonnière une déesse, il fallut que ce dragon fût bien puissant, peut-être lui-même un dieu.

Dans son " *Traité d'histoire des religions* ", ouvrage dont la première édition date seulement de 1964, Mircéa Eliade parle du dieu mélanésien Ndengei, représenté sous la forme " *d'un grand serpent qui vit caché dans une caverne* ". Plus loin, il nous montre Indra, le plus grand des dieux védiques, buvant d'un seul coup l'eau de trois lacs. Exploit tout à fait normal, si l'on peut dire, puisque Indra, maître de l'orage, donc de la pluie, doit faire des provisions pour arroser et fertiliser la terre.

Le dragon et Indra, tour à tour avaleurs puis *vomisseurs* d'eau, nous font penser à un personnage bien de chez nous, le plus important de la mythologie française : le " *grand* "Gargantua, très connu depuis Rabelais, mais dont les origines remontent aux premiers âges de l'humanité ; d'autant que Gargantua, tantôt asséchant goulûment lacs et rivières, tantôt en en restituant l'eau par ses pisseries, aurait été, dans sa forme première, un dragon. D'éminents mythologues sont d'accord là-dessus.

Dragon primitif datant d'une époque bien antérieure à celle des premiers mégalithes, Gargantua a pour pendants le dieu irlandais Dagda, l'Heracklès grec, l'Hercule latin, et d'autres dieux ou demi-dieux géants.

Gargantua, dont on relève le nom en plus de trois cents lieux de France, a été remplacé par le *grand* saint Christophe, par son presque homonyme saint Gorgon, et par l'archange saint Michel, triomphateur du démon et, ce qui revient au même, du dragon ; saint Michel est spécialement honoré en deux hauts lieux de la mythologie gargantuine : le Mont Saint-Michel, en France, et le Monte-Gargano, en Italie.

Qui sait si le dragon de l'étang du Devin n'était pas Gargantua ayant revêtu sa forme première ? Car notre géant a laissé des traces de son passage en un endroit des Vosges peu éloigné de la Vallée de Lapoutroie : à Rochesson, près de Gérardmer. Un soir, dit en effet la tradition, que Gargantua revenait de Sappois avec ses amis, où il avait fait ripaille et dévoré un troupeau de moutons, il fut pris d'un pressant besoin. S'accroupissant aussitôt, un pied sur Roche-Urbain, l'autre sur Cuttin, il laissa choir dans la vallée ces roches à moitié pelées que nous y voyons encore et qui valurent aux gens de Rochesson le surnom de *Roche-chenas merdeux*.

Finissons-en disant qu'on ne relève pas d'*exploits* de Gargantua de l'autre côté de la *ligne bleue des Vosges*. C'est sans doute que, en Alsace, les géants du pays avaient dû interdire leur territoire à ce voisin glouton, vorace et si malappris !

ILLUSTRATION :"Saint Georges tenant le dragon." Dessin de Laurent SIGRIST dans le Tome II des Légendes d'Alsace par Gabriel GRAVIER.

Les Eglises de Lapoutroie

Pierre BALLY

Monsieur BALLY, directeur d'école à Hachimette, a légué de nombreux documents historiques à son petit-fils, Monsieur Pierre BRUNEL. Celui-ci a bien voulu les confier à la Société d'Histoire afin d'en prendre connaissance.

Pour ce qui concerne les églises de Lapoutroie, la relation des faits rapportés par Monsieur BALLY, est tellement précise, qu'il m'a paru intéressant de la publier, avec l'autorisation de Monsieur BRUNEL.

Qu'il en soit remercié.

UN PEU D'HISTOIRE DE LA VALLÉE

Lors de ma dernière visite à Lapoutroie, où j'ai vu que l'église de la paroisse avait été dotée d'une parure intérieure neuve, j'ai pensé aux anciennes, humbles maisons du Seigneur qui se sont succédées à cette place. Il n'y en eut pas moins de quatre. La première date du 11e siècle. Ce fut la soeur du pape Léon IX, Odile, première abbesse du couvent de Woffenheim (Ste Croix-en-Plaine) qui la fit construire probablement pour répondre aux besoins religieux des habitants de la cour colongère (Dinkhoff). Lorsque en 1536, lors de la construction de Woffenheim, Colmar acheta les biens de l'abbaye, la ville impériale devint possesseur de la cour colongère, qui comprenait environ 16 fermes et 40 ha de forêts. Plus tard, Colmar échangea cette propriété avec l'abbaye de Pairis et ainsi cette métropole spirituelle et intellectuelle du val d'Orbey, devint maîtresse temporelle de Lapoutroie, de sa cour colongère et de son église, ceci jusqu'à la disparition de Pairis, dans la tourmente révolutionnaire. En 1502, on remplaça cette première église de dimensions trop réduites par une construction nouvelle. Le chef de la maison des Ribeaupierre, Guillaume 1er et sa dame, la noble Jeanne de Neuerburg, se montrèrent très généreux envers la population en lui construisant entièrement la nouvelle église consacrée à Ste Odile. Quant à l'aménagement intérieur, ce seigneur ordonna, en 1502, au curé ("Leutpriester") Jean Kreutzer de faire des quêtes pour réunir les sommes nécessaires à cet aménagement de l'église de "Suerlach". Cette deuxième église exista jusqu'en 1750. Elle fut endommagée en 1728 et détruite ensuite en 1750 par un incendie terrible. Le curé de la paroisse, J.B. Coudre, en parle dans les termes suivants :

" Le 2 septembre 1750, vers les 3 h 1/2 de l'après-midi, a tombé un terrible coup de tonnère en feu et en flammes sur la maison de Claude Joannes, bourgeois du village de la Poutraye de l'autre costé (côté) de l'église, laquelle maison à l'instant en l'espace d'une heure avec 23 autres et deux granches (granges) furent brûlées et réduites en cendres, de même l'église, le choeur, la sacristie, la tour avec sa flèche et les 3 cloches en métale desquelles on a ramassé pour en faire deux autres qui furent faites à Ammerschwihr le 8 octobre de la même année, dont la grosse nomme "Odile" contient environs 2700 livres et la seconde nommée "Marie-Anne" environs 1900 livres pesantes et pour parvenir au rétablissement de cette église, la communauté par une requête présentée à Monseigneur l'Evêque (de Bâle) a obtenu d'en distraire environs 3000 livres des fonds de la fabrique pour reconstruire la nef, laquelle fut faite en 1751 et n'ayant point trouvé de titres qui indiquent à qui il appartenait de rebâtir le choeur, la sacristie et la tour, le procès fut intenté au Conseil Souverain de Colmar ".

Ouvrons une parenthèse pour examiner la raison d'agir du curé et de la fabrique de l'église. L'église dépendant d'une cour colongère, il était naturel qu'elle fût entretenue par le collateur de la dîme : la ville de Colmar et l'abbaye de Pairis, successeur légal dans tous les droits et devoirs de la cour colongère. La grande dîme, dîme du ban entier, fut divisée en plusieurs parts. Pairis posséda 1/3, le Prince de "Birgenfelt" ayant fait une transaction avec les curés du Val, perçut une redevance annuelle sur cette dîme, les messieurs d'Oberkirch, gentilshommes luthériens avaient cédé par transaction une partie de la dîme qu'ils possédaient aux curés de la Poutroye, Orbey, Fréland. Ces mêmes curés, en raison de leurs fonctions écclésiastiques perçurent le restant de la dîme à titre de portion congrue et en plus la plus grande partie de la dîme qui consistait en "novalles" (redevance de terres défrichées nouvellement) qui revenaient d'ailleurs de droit aux curés. Ainsi y avait-il deux familles nobles : l'une débitrice, l'autre anciennement intéressée. La dette contractée, consacrée par transaction étant indéniable, ces nobles n'entrèrent pas en ligne de compte pour un règlement éventuel. Il n'y avait plus que l'abbé de Pairis et les curés du Val, qui de droit commun touchèrent la dîme. Les curés du Val vivant chacun de leur dîme respective, d'ailleurs pas trop importante, il ne restait plus que le grand collateur de Pairis touchant un tiers de la grande dîme de toutes les paroisses, donc une portion importante des redevances du val.

Redonnons la parole au curé Coudre ; il poursuit en ces termes :

" Le procès plaidé en premier lieu en l'année 1752, la seconde fois le 15 May et le Conseil a décidé la cause à rendre arrest (arrêt) et condamne l'abbaye de Pairis aux dépens et à rebâtir le choeur, la sacristie, la tour de l'église de la Poutraye ayant trouvé que par les titres du "Dinkhoff" (cour colongère) cédée par la ville de Colmar en premier lieu et par conséquence la dite abbaye estait chargé à l'entretien des maisons de cure d'Orbey et de la Poutroye et par conséquent de celluy des choeurs ou des Eglises des dites paroisses ". Il fut ordonné en outre que le choeur, la sacristie, la tour etc.. soient visités par quatre experts nommés par le Conseil Souverain et par M. Bacquotier, commissaire, lesquels experts effectuèrent la dite visite le 16 juillet 1753. Telle est l'histoire de la deuxième église de la Poutroye. Elle ne s'occupe que de l'église et ne mentionne que le nombre de maisons incendiées, cependant elle s'étend longuement sur la discussion entre les collectivités et les individus profitant de cette fameuse "dîme" de l'Ancien Régime.

A cette même époque, l'envoyé de Ribeaupierre, comte palatin des Deux-Ponts, "L'Amtmann" Wittmann fit une enquête officielle. Cette pièce est bien plus explicite et fournit de nombreux détails. On constate immédiatement une divergence entre cet écrit et la relation du curé en ce qui concerne le sinistre. Ce fut la maison de Jean Antoine qui flamba la première. Le vent s'étant mis à souffler, le feu se propagea à quatre autres maisons, dont les toitures étaient couvertes de paille. Puis les flammes gagnèrent la maison Joannes, ancien prévôt, qui était construite plus solidement et recouverte de tuiles. C'est le brasier de cette maison qui communiqua le feu à l'église distante de 10 m. Le sinistre réduisit en cendres surtout le bas du village (vers la gare actuelle). Les maisons des deux côtés de la route furent détruites sans qu'il fût possible de sauver le bétail. Les habitants furent obligés de séjourner dans les prés, beaucoup d'entre eux avaient encore en main l'outil dont il se servait au moment où éclata le sinistre. Les populations d'Orbey, du Bonhomme, de Kaysersberg, Kientzheim et d'Ammerschwihr accourues avec le matériel nécessaire à l'extinction du feu purent sauver les maisons de Claude Mangin, attaquées à trois reprises par le feu, l'auberge Marcot et une construction toute récente. "L'Amtmann" Wittmann constata "que des personnes de Fréland, au lieu d'aider, allèrent à la maraude et volèrent au premier étage de l'auberge Marcot 400 livres". Il donna aussi l'énumération des sinistrés :

" Trois grandes fermes de l'ancien prévôt Jean Claude Joannes, du garde-chasse Hanzo, le moulin de Joseph Maire et une huilière. "

Dans les vingt-trois maisons réduites en cendres logèrent autrefois trente-quatre familles, à savoir :

1) Gaudel Jean ; 2) Jean Finance ; 3) Vve Claudel ; 4 et 5) les deux enfants Claude ;6) Joseph Caureau ; 7) Nicolas Evrard ; 8)Vve Jacob Meyer ; 9) Vve Nic. Remy ; 10) Mich. Masson ; 11) Vve Joseph Collez ; 12) Claude Joannes ; 13) Joseph Maire au moulin ; 14) Jos. Rothe ; 15) Marg. Finance ; 16) Ad. Riette ; 17) Franc. Houtier ; 18) Jacques Schnell ; 19) Franc. Simon ; 20) Vve Jean Vise (Wiss) ; 21) Christ. Koch; 22) Jacques Petitdemange ; 23) Antoine Hanzo ; 24) Jean Renard ; 25) Madeleine de la Coste (les Delacôte aujourd'hui) ; 26) J. Batot ; 27) Jos. Marcot ; 28) Nicol. Jacques ; 29) Jos. Georges ; 30) Jos. Grandidier ; 31) Marg. Grandidier ; 32) Dom. Grandidier ; 33) Jos. Mougeot le vieux ; 34) Jos. Pierrot.

Sur cinquante maisons du village, seules trente furent préservées de ce terrible sinistre.

La nouvelle église fut bénite en 1760.

TEMOIGNAGES DE SATISFACTION...

Témoins de la Lignée des BAJO

MARIA JULLIARD

ÉCOLE PRIMAIRE DE LAPOUTROIE

Année scolaire de 1849 à 1850

Témoignage de Satisfaction.

décerné à l'élève

Bajo Joseph

pour cent trente Deux bonnes notes

le 7 février 1850

par l'instituteur,

Willerth

Litho de J. Wiss à Colmar.

Ces " Témoignages ", joliment décorés, retrouvés par hasard au fond d'un tiroir, délivrés en 1850 aux élèves dont la conduite et l'application étaient exemplaires, évoquent tout un passé ..., des noms toujours actuels et des visages depuis longtemps disparus. N'ayant plus cours en Alsace, ils se rencontraient encore à Paris vers les années 1930. Le petit Joseph BAJO en avait été l'heureux bénéficiaire.

La famille BAJO existait à la Goutte dès avant la révolution de 1789. Quirin BAJO père et fils étaient nés respectivement en 1738 et en 1770. Leur descendant est un troisième Quirin BAJO, né le 17 Prairial de l'an XI.

Le patronyme BAJO serait d'origine espagnole : il se prononcerait Baro et signifierait bas, par analogie petit. C'est probablement au cours du XVIIème siècle après la guerre de Trente Ans (1618-1648), à l'époque du traité de Westphalie que des soldats espagnols seraient restés dans la région et y auraient fait souche. Bien des noms de chez nous à terminaison en EZ - NEZ - AZ, pourraient avoir la même origine. Bon nombre de gens pensent que BAJO est un sobriquet conservé par les anciens ; il n'en est rien. Ce nom a été donné à un groupe de fermes nichées sur le versant Faudé du hameau de la Goutte, connues sous l'appellation *"chez Bajo"*.

Le canton de Lapoutroie-Val d'Orbey est riche en dénominations de lieux-dits, en français, en patois, et plus rarement en allemand. Autrefois, presque chaque parcelle de terrain avait un nom précis, souvent imagé, qu'il s'agisse de prairie sèche (fourvière), de prés irriguables (prés d'eau), de champs, de forêts (hagis), de chemins, de sentiers, de maisons, de granges, et avant tout de personnes. Chacun tirait son origine soit du propriétaire, de ses bons mots, de ses travers, de sa filiation, soit du passage d'une personnalité, d'un accident, d'un témoignage de reconnaissance (en souvenir), soit de la topographie, du caractère physique du sol (présence de sources, de rochers), soit encore en référence aux outils ou à certaines variétés d'arbres ou de plantes.

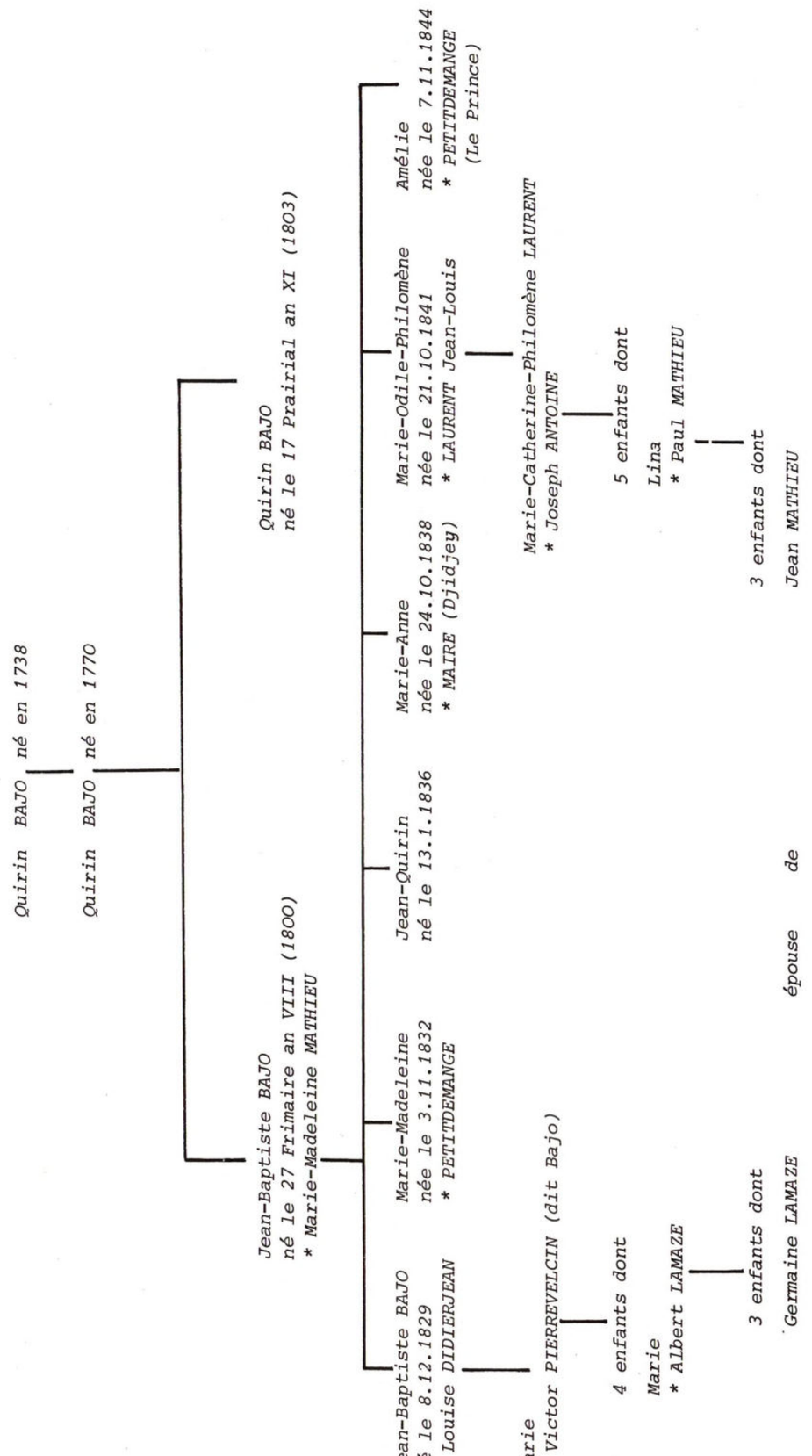
Le *"petit Joseph"* fréquentait l'école de Lapoutroie récemment construite. Ce n'est que trente ans plus tard, à la requête des habitants de la Goutte, qu'une école fut construite sur le versant des Mérelles, permettant aux enfants d'être scolarisés sur place. La famille BAJO ainsi que d'autres fermiers des alentours, ont avec leurs attelages, conduit les matériaux nécessaires à sa construction. Après la dernière guerre, l'école fut fermée, faute d'un nombre suffisant d'écoliers. La maison fut vendue par la Municipalité à Monsieur Hubert HAENEL, l'actuel sénateur-maire de Lapoutroie.

Ces *"Témoignages de satisfaction"* nous conduisent à l'évocation d'une lignée se séparant en deux branches : celle des descendants de ces Quirin BAJO. Ce prénom assez original se perdra avec les générations.

On peut remarquer que les enfants de l'aïeul Jean-Baptiste BAJO nés à 2-3-4 ans d'intervalle, pendant les mois d'hiver, morte saison pour les cultivateurs, paraissent avoir été *"programmés"*.... mais peut-être est-ce tout simplement l'effet du hasard ?

Nous retrouvons aujourd'hui dans ce couple MATHIEU-LAMAZE, certains des nombreux descendants de ces Quirin BAJO. Ce sont eux qui ont donné les documents et les informations concernant cet article. Par le jeu des alliances plusieurs familles actuellement encore bien connues telles les MICLO - LAURENT - ANTOINE - MAIRE - PETITDEMANGE - PIERREVELCIN - MATHIEU - LAMAZE, sont concernées.

Les générations passent, les noms et, plus sûrement encore, les lieux demeurent.



DIOCÈSE
de Strasbourg.

PAROISSE
DE
Lapoutroye

Extractus ex libro actuum baptismalium ecclesiæ catholicæ ad Sanctam Odiliam

✝

Hodiè secundo Augusti anni 1873 à me infrà scripto baptizata est Maria Catharina Philomena filia legitima Joannis Ludovici Laurent et Mariæ ~~Odiliæ~~ Philomenæ Bayo, nata die trigesimo Julii.

Susceptores fuerunt Joannes Laurent et Catharina Laurent

qui viso prius extractu civili, mecum signarunt. Schermesser vic.

Præsentem extractum fideliter transcriptum esse die decimo quarto Februarii 1885 testor

C. Perriot
vic. dec.

EXTRAIT D'ACTE DE BAPTEME DE MARIE-CATHERINE-PHILOMENE LAURENT

LES GLACIERES DU 19e SIECLE

La Glacière Lefébure d'ORBEY

SOEUR BEATRIX
Dessin : FLORENT OSTHEIMER

La plupart des personnes qui traversent le parc municipal Lefébure se demandent ce que peut signifier cette tour, tronquée par fait de guerre, qui s'élève à l'entrée de la propriété, sur la gauche.

C'était une de ces nombreuses glacières qui existaient dans le Haut-Rhin.

Mme CLAERR-STAMM, de la Société d'Histoire Sundgauvienne nous a autorisé à publier la description qu'elle en a fait.

DESCRIPTION

" Les glacières construites vers 1870, se présentent sous l'aspect d'une tour ronde d'une douzaine de mètres, aux trois quarts enterrée et à double paroi. L'entrée, de la largeur d'une porte ordinaire, se trouvait au niveau du sol. L'intérieur revêtait la forme d'un puits de 3,50 m de diamètre et de 8 m de profondeur depuis le sol. Tout au fond, une canalisation permettait l'écoulement des eaux dans la rivière qui coulait en contrebas. Entre les deux parois constituées de murs de 25 cm d'épaisseur, presque exclusivement en blocs de grès des Vosges, on accédait, par la porte, à un chemin de ronde qui comportait une ouverture d'un mètre de largeur, donnant directement sur le haut de la fosse. Cet édifice avait une double fonction : d'abord le déversement de la glace et sa récupération au fur et à mesure des besoins et, ensuite, le refroidissement du chemin de ronde.

Le haut de la tour, en somme une sorte de chapeau de paille, était aussi à double paroi, le tout recouvert de terre et entouré d'arbres dont l'ombre en accentuait encore la fraîcheur. "

UTILISATION

En hiver, par les grands froids, les paysans se rendaient avec leurs chariots à chevaux, à la rivière ou aux lacs gelés. L'on brisait la glace de la surface, et les morceaux en étaient chargés sur les voitures, transportés puis déversés au coeur de la glacière, jusqu'à son

remplissage. L'opération n'était pas simple, car il était indispensable que la glace fût d'une épaisseur conséquente. Ainsi, la provision était assurée pour l'été, car la conservation de cette masse gelée se maintenait sans problème pendant de nombreux mois.

Dès que les journées chaudes apparaissaient, on allait retirer la glace au moyen de crochets spéciaux, après avoir fractionné la masse qui s'était agglomérée.

GLACIÈRES EXISTANT DANS LE HAUT-RHIN EN 1988

- Dans le Sundgau, la glacière de la famille DE REINACH à HIRTZBACH.

La Société d'Histoire Sundgauvienne a protesté contre la destruction de celle de Montreux-Vieux.

- Dans le Canton de Lapoutroie, celle de la famille LEFEBURE à ORBEY.

LA GLACIÈRE LEFÉBURE : UN PUITS DANS UNE TOUR

La structure correspond point par point à la description que Madame CLAERR-STAMM a faite des glacières du Sundgau.

Le puits a été nettoyé en 1972 par les soins de la commune, les portes, de style néo-gothique, ont été fermées par des ferronneries et une échauguette a été alors construite, (elle n'existait pas lors de l'utilisation de la glacière) ce qui donne à l'ensemble une allure de tour de guet. Cette tour a dû être surélevée sur des rochers de granit, afin que la conduite d'évacuations des eaux provenant de la glace fondue soit au niveau de la Weiss qui coule en contrebas.

La glacière Lefébure a eu son heure de gloire au 19e siècle, avant l'apparition des usines à glace, des réfrigérateurs. Ces derniers ayant fait leur apparition à l'exposition universelle de Paris en 1925.

Il est difficile de nos jours, d'imaginer l'activité qui devait régner autour de cette glacière en hiver, quand on y enfournait la glace, et en été, quand il fallait sortir les blocs après les avoir cassés.

D'après la tradition, la glace était destinée, non seulement à la Famille Lefébure, mais à toute personne qui en faisait la demande.

CONCLUSION

La glacière, le manoir, la sépulture de la Famille LEFEBURE sont les témoins historiques d'une époque prospère où chacun trouvait du travail à l'usine Herzog.

Ils constituent un patrimoine à conserver quel qu'en soit le prix.

L'ancienne Chapelle St Thiebault de Fréland

Chistophe BARLIER

L'ancienne chapelle St Thiébault, transformée pendant longtemps en dépôt d'incendie, vient de retrouver une fonction digne de son passé bisécularire. Elle abrite un musée d'art religieux des plus intéressant. C'est l'occasion de retracer son histoire.

CONSTRUCTION ET BÉNÉDICTION

Cet édifice qui se trouve face à la scierie Haxaire fut construit en 1771, comme cela est inscrit sur le fronton. Un acte de fondation daté du 17 octobre 1771, passé devant Maître Marco, notaire royal du Val d'Orbey, nous dit que Nicolas Herqué, Barbe Herqué, François Garadois et son épouse Odille Zallé ont proposé avec l'agrément du Sieur Fourcault, curé de la paroisse de construire sur leurs propres fonds une petite chapelle sise au haut du village, déjà bien avancée à cette époque. En plus ils donnent une somme de 350 livres à prélever sur leur succession. Tout cela dans l'espoir d'obtenir de Monseigneur l'Evêque de Bâle, l'autorisation de la bénir. Suivent tous leurs engagements quant à l'entretien et à l'ornement de la bâtisse.

Ce n'est qu'en novembre 1773 que Nicolas Herqué demande à Monseigneur l'Evêque de Lidda, suffragant du diocèse de Bâle, la permission de faire bénir la chapelle. Dans cette lettre il invoque tous les avantages qui en résulteront :

1°) Les paroissiens les plus éloignés de l'église seront avertis par la cloche.

2°) Elle procure un lieu de dévotion, lors de la mauvaise saison, proche du domicile des paroissiens.

3°) Ce sera un endroit décent de repos et de prières.

4°) L'édifice excitera à la prière.

Sans oublier que par l'Edit d'Août 1749 ces établissements sont exempts de lettres de patentes. Il demande qu'elle soit bénite sous l'invocation de St Thiébault, avec l'autorisation d'y célébrer la Sainte Messe. Avant d'en donner l'autorisation, l'évêché fit procéder à une visite de la chapelle, comme l'indique une annotation à la suite de la lettre de Nicolas Herqué datée du 8 novembre 1773. Visite qui eut lieu le 26 du même mois comme l'indique un procès-verbal dressé par le Frère Nicolas Rouffman, curé de

Katzenthal en vertu d'une commission du Sieur Jean Adam Schultz doyen du Chapitre Ultra-colles. Le 1er décembre 1773, c'est le curé Fourcault qui demande l'autorisation de bénir la cloche. Le 4 février 1774, le même demande à l'abbé Broque d'intervenir auprès de l'Evêque de Lidda pour que la chapelle soit bénite au plus tôt.

Malgré ces nombreuses demandes et l'avis favorable du commissaire épiscopal, l'autorisation de bénir la chapelle ne fut accordée que le 18 juillet 1774. Avec les conditions expresses que la chapelle et les ornements en dépendant soient décemment entretenus et qu'il n'en résulte aucun inconvénient pour les offices de la paroisse. Nous ne connaissons pas la date précise de la bénédiction. Elle dut avoir lieu dans le courant de l'année 1774. Le détail des impositions royales dressé par le Sieur Nicolas Laurent nous dit qu'il a été dépensé pour six livres de poudre lors de la bénédiction de la chapelle St Thiébault, et d'autre part, une lettre du curé Fourcault, datée du 20 septembre 1774 où il se plaint que la bénédiction de la chapelle ne lui ait pas été annoncée et qu'il n'ait pas eu le décret d'autorisation ou une copie, montre un désaccord entre lui et le prévôt. Le prévôt Chauffour se défend contre ces insultes du curé Fourcault, *" qui est un esprit aigri "*, dans une lettre du 2 octobre 1774.

En 1780, le 30 septembre, à la demande du curé Pierre Antoine Labarde, une ordonnance épiscopale nomme le curé et ses successeurs administrateurs du temporel de la chapelle et ordonne que les offrandes soient utilisées à la décoration et aux ornements de la dite chapelle.

Pendant la Révolution, la chapelle connut, comme le clergé, bien des vicissitudes. Alors que les Sieurs Thannberger, curé de la paroisse, Barth, vicaire, Evrard, maître d'école étaient désignés comme réfractaires, elle fut fermée au culte (1). Ce n'est que le 25 Germinal An IV (15 avril 1796), la liberté de culte étant reconnue et nos réfractaires reprenant leurs places dans la société, que le Sieur Nicolas Herqué se présente à la municipalité et déclare qu'il est propriétaire d'une chapelle et qu'il veut y faire l'exercice de son culte ainsi que toutes les personnes qui veulent exercer le même culte que lui.

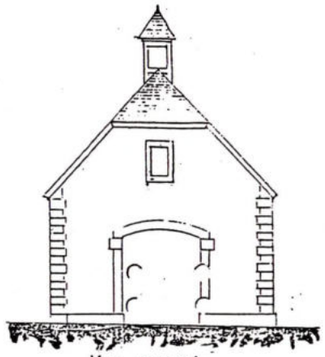
LA CHAPELLE AU XIX° SIÈCLE

A la demande du curé Thannberger et des élus, le 18 Prairial An XI (8 juin 1803), Monseigneur l'Evêque de Strasbourg donne l'autorisation d'y célébrer la Sainte Messe à l'exception des quatre solennités principales conservées dans l'indulte apostolique et des Dimanches de Pâques et de Pentecôte. Les conditions étant toujours, la tenue décente de la chapelle. Les raisons de cette demande sont nombreuses :

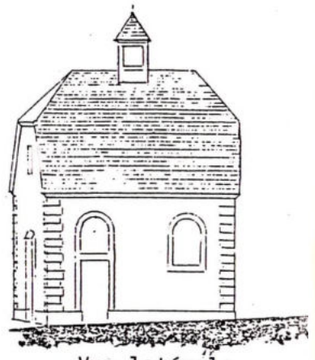
1°) Il faut aller à Thann pour pratiquer ses dévotions à St Thiénault.

2°) Les dévotions qui s'y pratiquent retirent quantité de pauvres gens des mauvaises occasions.

3°) Le domicile du curé se trouve à un quart de lieue (environ 1 km) de l'église paroissiale, la maison curiale ayant été vendue en 1801 et le nouveau presbytère n'étant pas terminé.

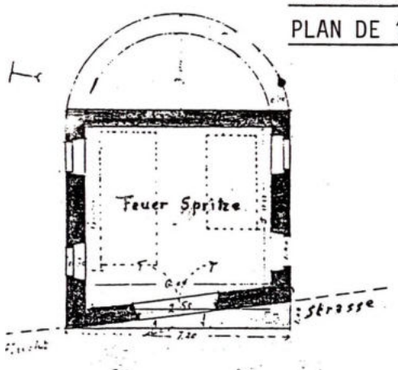


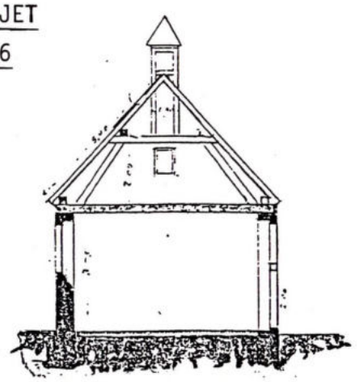
Vue avant



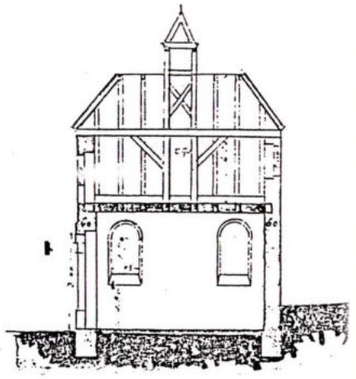
Vue latérale

PREMIER PROJET
PLAN DE 1896





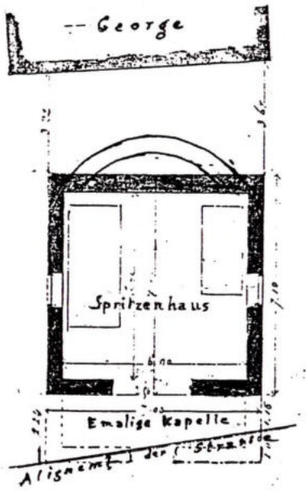
Coupe

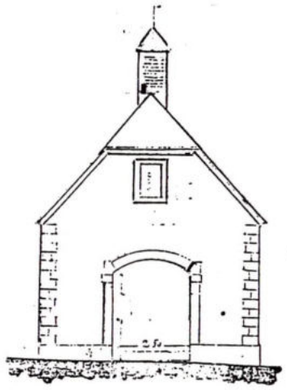


Coupe longitudinale

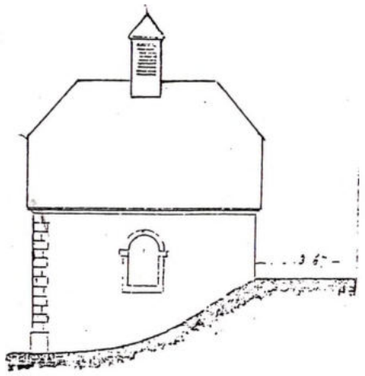
TRANSFORMATION
EN DÉPOT D'INCENDIE

PROJET DEFINITIF
PLAN DE 1897

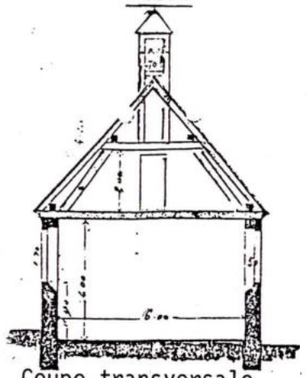




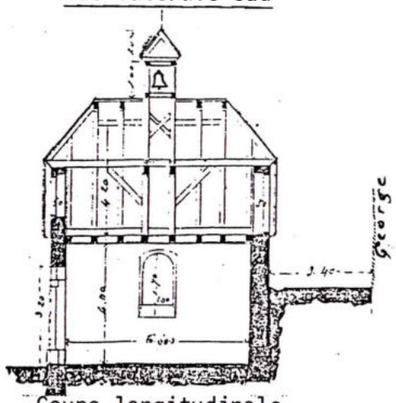
Vue avant
ouest



Vue latérale sud



Coupe transversale



Coupe longitudinale

Lors du décès de Nicolas Herqué, le curé de la paroisse qui est l'administrateur de la chapelle, confie à Antoine Herqué, neveu du fondateur, l'administration de cette dernière. Il en fut chargé jusqu' en 1810, date à laquelle le conseil de fabrique de l'église principale réunit la chapelle à son administration.

Le 22 mars 1810, la cloche trop petite (130 livres), don de feu Jean Herqué, fut remplacée par une plus grande. Cette dernière était aussi un don, mais le généreux bienfaiteur ne voulut pas être connu.

LA TRANSFORMATION EN DÉPÔT D'INCENDIE

Lors de la construction de la route d'Aubure, le chemin est élargi et la chapelle empiétait d'environ un mètre sur ce dernier. En novembre 1895, un projet de modification du bâtiment est soumis au conseil municipal afin de l'adapter à sa nouvelle fonction de *"Spritzenhaus"* ou local d'incendie. Le choeur, arrondi, sera coupé et la façade avant de la chapelle sera alignée sur la route. Mais lors des travaux, l'on s'aperçoit que les murs sont en très mauvais état. En juillet 1897, la décision est prise, de démonter entièrement la chapelle et de rebâtir le bâtiment à neuf, plus en recul, et plus adapté à sa fonction. Décision est prise de remettre le clocher, la cloche servant d'alarme en cas d'incendie.

Lors de la séance extraordinaire du conseil de fabrique du 9 février 1896, la décision de reconstruire la chapelle est prise. La première exigeant de grande réparation, notamment la toiture, pour être appropriée convenablement au culte divin, la Sainte Messe y étant célébrée tous les vendredis. Considérant que son emplacement sur le bord du chemin et même empiétant sur ce chemin, la décision est prise de la reconstruire à une faible distance de là, sur une roche terminée en plate-forme, s'élevant à 60 mètres au-dessus de la route. Quant à la dépense, le conseil de fabrique s'en remet à la générosité du conseil municipal, qui rappelons-le a déjà un projet de reconversion pour l'ancien bâtiment. Cette nouvelle chapelle fut inaugurée le 3 mai 1898.

Grâce à un inventaire dressé par le Sieur Thannberger, curé de la paroisse, en 1812, l'on peut se faire une idée de la richesse des décorations et des meubles :

- *un tabernacle doré, à l'intérieur un ciboire en étain, dessus une croix en cuivre,*
- *quatre statues décoraient l'autel, la Vierge douloureuse, St Thiébault, St Maximin et St Nicolas, évêques,*
- *sur les côtés des images en peinture de St Pierre et St Paul,*
- *six chandeliers en bois dont quatre colorés,*
- *seize tableaux représentant la Passion.*

Il y avait aussi : *cinq vieilles statues de St Antoine, St Michel, St Quirin, Ste Barbe et St Gerin, une lampe, une croix pour procession, un confessionnal, deux bénitiers en cuivre, un tronc avec deux clés* et d'autres choses encore.....

1) Information recueillie dans un article de journal de 1964 et non confirmé par des documents officiels

A Fréland du Temps de Badinguet

Qui est-ce Badinguet ? C'est l'empereur Napoléon III. Pourquoi Badinguet ? Quand il était prisonnier au fort de Ham, il s'enfuit en se déguisant avec les habits d'un maçon qui s'appelait Badinguet. C'est pour cela qu'il garda le surnom de Badinguet.

Cela se passe avant 1870. A cette époque, à l'Assomption, c'était la fête de l'empereur. Les pompiers assistaient en grande tenue à la grand-messe. Ensuite, un bon dîner les attendait chez Girardin ou chez Malbrouk. Après le dîner, la Compagnie allait aux vêpres. A cette époque, le Batisse Poutich était domestique chez mon arrière grand-mère, Madeleine Diélaine. Il était aussi sapeur.

Le samedi, veille de la fête, la Fifine, sa femme lui dit : *"Demain, tu vas avoir un bon dîner chez Girardin. Tu me rapporteras un beau morceau de kougelhopf, chez Girardin ils en ont toujours du bon !" "Oui oui !.*

Le dimanche matin, la Fifine explique à son mari comment procéder : *"Quand vous êtes au dessert, tu prends un gros morceau de kougelhopf, tu fais semblant d'aller aux toilettes, tu gardes ton morceau à la main. Arrivé dans les toilettes, tu introduis le morceau dans la poche de ta vareuse et tu reviens au cabaret". "C'est bon ! c'est bon ! la Fifine, tu l'auras ton kokloehof !" "Ne reviens surtout pas en état d'ivresse ! La Madelon n'aime pas les ivrognes!"*

La matinée se passa fort bien. En allant aux vêpres notre Batisse avait un beau morceau de kougelhopf dans sa vareuse ... Le morceau était tellement gros que Batisse n'avait pas pu fermer la boutonnière. Aux vêpres Batisse était garde d'honneur à côté de l'autel. Quant vint le moment de la consécration, le capitaine, Charles Thomas commanda : *"Présentez hache !"* Et notre Batisse de présenter la hache mais ... mais ... du temps que Batisse faisait du maniement d'arme, le kougelhopf sortit de la poche ! Pour les voisins quel spectacle ! Le capitaine sortit son sabre, le pointa dans le kougelhopf, et vlan ! le morceau vola dans la sacristie où il éclata en mille morceaux.

"On mange du kougelhopf à l'auberge et non à l'église," susurra le Chef de Corps à Batisse quand ils sortirent de l'église. Le soir là, la Fifine traita son mari de GRAND IMBECILE.

E Fralan do ta de Badinguet

HENRI PETITDEMANGE

Ki ksa Badinguet ? Sa l'empereur Napoléon lo trasîme. Po ké Badinguet ? Kat é l'ire prijnî au fort de Ham é fouyoe è botan lè voechture d'in maçon qu'oe namè Badinguet. Sa po sla qué voidoe lo fau na la. Sa se pèss dèvang septante. E Fralan, do ta la, è la féyte de l'Assomption sir lè féyte de l'Empereur. Lo mèti, lé pompiers nalâne è lè gran-masse è grande tenue. Eprè lè mass é zavoune in bon doedju tchie Girardin o bé tchie Malbrouk. Eprè lo doedju é nalâne é véype.

Do ta la, lo Batisse Poutich ire vaulà tchie mo arrière-grand-mère, lè Madelon Mikael. E lir sapeur-pompier. Lo sâmdi dan lè féyte, lè Fifine, sè fam li doejoe : *" d'min tèré in bon doedju tchie Girardin. Te m'èpoutré in bon mochéye de kokloehof. E no toucou do bon tchie Girardin." " Ay ! ay !"*

Lo dimondje mèti, lè Fifine li ekspliquoe kma faire : *" Kat vo so au dessert, te pra in gwo mochéye de kokloehof, te fais lè tchir de nallè è lè tchiatte, te wade to mochéye è lè main, kat ta dan lè tchiatte te botte to mochéye dan lè patche de tè vareuse, è te rvé è l'onte." " Sa bon, sa bon, lè Fifine t'èré in gwo mochéye !" " Ne rvé mi morsif ! te sè lè Madelon n'èym mi lé soulon !"*

Lo mèti se pessoe bé, è n'allan é véype lo Batisse avou in biè mochéye de kokloehof da lè patch de sè vareuse. Lo mochéye ir si gwo que lo Batisse ne pu mi èkoertchi lo boto dlè patch. E véype lo sapeur Batisse ire garde d'honneur èkat de l'autel. Kat vnoe lo moma dlè konsé-krasyo lo capitaine, lo Charles Thomas kmandoe : *" Présentez hache ! "* è mo Batisse de présentè lè hètche, mais ... mais ... do ta klo Batisse fèyyè do maniema lo mochéye de kokloehof roechoe fû dlè patche ! Po lé voizi èque de djo ! Lo capitaine echi fû so sabre, lo piantoe da lo kokloehof, è vlan lo mochéye dlè Fifine valsoe en mille moeya da lè sacristie.

" On mindje lo kokloehof è l'onte è mi au motéye !" r'kmandoe lo Charles Thomas è Poutich kat é roechoenne do motéye. Lo sâ là, lè Fifine traitoe lo Batisse de GWO TATI !

SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE

Témoignages de Lapoutroyens

Maria JULLIARD

En novembre 1988, nous fêterons le 70ème anniversaire de l'Armistice. A cette occasion ont été rassemblés les témoignages d'habitants (tes) de Lapoutroie ayant alors de 12 à 35 ans, aujourd'hui décédés, sauf le plus jeune. Tous ont été témoins des mêmes évènements mais leurs souvenirs à peu près identiques sur les faits, diffèrent quant au vécu. La subjectivité, l'âge, le caractère, le milieu, expliquent ces différences.

ALBERT

Albert avait douze ans en 1914. Il vivait avec ses parents dans une ferme en amont du village. D'esprit ouvert, toute son attention était concentrée sur le présent, dans tout ce qu'il avait de tragique et d'exceptionnel. Rien ne lui échappait. A la façon dont bien plus tard il évoquait les faits avec une précision surprenante, on comprenait à quel point ils l'avaient marqué.

Le 30 juillet 1914 première alerte : le train est réservé à l'Armée, les civils doivent prendre la route à pied, les chevaux sont réquisitionnés, les gens font des réserves de farine, de sucre, de savon.

Le 1er août l'ordre de mobilisation est affiché, la foule envahit l'église pour prier et se confesser. Le 5, les troupes allemandes défilent en musique. Le 9, le canon gronde vers les Hautschires. Le 15, tir français au Bonhomme, toute la journée sans interruption. L'église et une vingtaine de maisons sont brûlées.

Le samedi 22 août, les soldats français descendent en masse vers Kaysersberg, la ville a pavoisé. Devant la mairie des drapeaux allemands et des tableaux à l'effigie du "*Kayser*" sont brûlés.

Le 25, arrivée des chasseurs alpins. On était content ... Ce fut hélas de courte durée. Les batteries allemandes bombardaient depuis le Kalblin. Chez nous des Français étaient cachés au grenier à deux pas des Allemands qui restèrent maîtres du terrain jusqu'à la fin de la guerre. Les chasseurs se replièrent à la Tête des Faux. Cette bataille faillit nous coûter cher, les Allemands nous menacèrent de leurs baïonnettes, nous accusant de complicité avec l'ennemi, il s'en est fallu de peu pour que nous y passions.

A Noël, début du rationnement : cartes de pain, de savon etc.,. Le nouveau pain fait à partir de farine de pomme de terre à laquelle se mêlaient des épluchures, n'était pas bien bon.

Ah ce 25 décembre 1914, on s'en souvenait ... Des sapins et de l'alcool avaient été distribués aux soldats qui s'apprêtaient à fêter Noël. Vers 1 heure du matin, attaque dans le secteur de la Tête des Faux. Des centaines de soldats furent tués.

Pendant les périodes d'accalmie, les Bavarois fabriquaient des bagues avec des balles de récupération et les vendaient. Au repos ils étaient le plus souvent occupés à construire des abris souterrains ou "*Unterstand*" en béton armé ; c'était du solide, aujourd'hui encore on les voit au village comme aux alentours. Ils construisirent même une chapelle près de l'Etang du Devin. Bientôt vint l'interdiction d'écrire en français, ce qui posait des problèmes à bien des gens.

Au printemps 1915, construction du téléphérique. Parti de la place de l'église, il passait près des fermes Haxaire et Mathieu pour s'arrêter à la ferme Masson de la Barischires. Il devait transporter le ravitaillement. J'étais présent à l'inauguration, j'ai vu partir le premier wagonnet habillé de feuillages et agrémenté de deux jambons. A plus d'une reprise les obus français coupèrent la corde, projetant victuailles sur les prés, des tonneaux de bière furent ainsi déversés.

En 1915 encore quatre à cinq cents étudiants, par groupes de vingt cinq, au son de l'harmonica, montèrent pour travailler à la construction d'une route reliant l'église à l'Etang du Devin. Ils auraient tous été tués. Par cette route les canons montaient tirés par huit chevaux.

En juin 1915 eut lieu la bataille du Linge, un véritable carnage. On l'entendait de partout aux alentours. Des canons étaient installés au Bache-le-Loup et au Coq-Hardi, des avions survolaient la région. L'artillerie française harcelait la tour du Faudé qui s'écroula un soir vers 19 heures. Elle menaçait aussi le train qui reliait Lapoutroie à Colmar. Le 22 juillet, ce dernier chargé de munitions brûla en gare de Fréland, la locomotive put être détachée, le feu atteignit même la forêt. Le "*Tacot*" réputé pour son essouflement bruyant dans les côtes, avait une grande importance pour l'armée : hommes, munitions, matériel, vivres, étaient transportés par cette voie, sous la menace permanente des obus. Des hommes d'Orbey furent tués à la gare d'Hachimette en déchargeant un wagon. Au même endroit, des rails furent arrachés. A partir de l'hiver 1916, il dut s'arrêter à l'abri du tournant au-dessus d'Alspach et cela jusqu'à l'Armistice.

En août 1917 alerte d'un nouveau genre : la nuit du gaz. Trois cents bombes de gaz sont tombées, creusant plein de petits trous, les regains en étaient roussis, des vaches et des poules périrent à Kermodé. Des gens du village montèrent chez Michel du "*Tchessir*" pour échapper à la sensation d'étouffement. Les jeunes furent mobilisés pour boucher les trous. Le 14 juillet 1916 fut aussi une triste journée ... : à l'emplacement actuel des écoles et des maisons BUREL et TORANELLI, des baraquements abritaient bon nombre de chevaux. Des obus tombèrent tout au long de l'après-midi anéantissant bêtes et bâtiments. Sur la porte arrière du vieux moulin, Armand GEORGES et sa fille regardaient le massacre quand un obus tomba devant eux dans la rivière, tuant la jeune fille.

En 1917, triste nouvelle : mon frère Joseph est porté disparu, probablement sur le front belge.

En 1918, j'ai risqué d'être fusillé pour avoir dit au vétérinaire venu soigner une vache : *"Il paraît qu'ils vont attaquer"*. Il me demanda qui me l'avait dit ? J'ai répondu : *"Un soldat"*. Quelques jours plus tard, je reçois l'ordre de me rendre au Tribunal pour être jugé sur cette affaire. Une seconde lettre me prévient que le jugement sera rendu à la maison. Le juge vint accompagné de deux soldats armés de fusils. Il me questionna pour connaître le nom du soldat qui m'avait donné cette information. Je répondis que je l'ignorais, qu'il passait tant de soldats chez nous ... J'en fus quitte pour la peur, plus une gif le avec ces mots : *"Si tu avais eu 17 ans révolus on t'attachait à un arbre et tu étais fusillé."* Mon frère aîné, Joseph, étant disparu à la guerre, mes parents avaient déjà leur bonne part de chagrin.

Le 9 novembre 1918, on entendait les enfants tirer des fusées et pousser des cris de joie. Les troupes françaises commençaient à descendre, toutes couvertes de boue ... En les voyant, des gens pleuraient, d'autres juraient qu'ils ne se plaindraient jamais plus.

Albert n'a rien dit des fêtes de l'Armistice : le deuil qui avait frappé sa famille peut l'expliquer. D'autres l'ont fait à sa place, ils ont aussi évoqué la plupart des évènements importants, nous n'y reviendrons pas. Mais personne n'a su y apporter autant de précision.

HENRIETTE

Pour Henriette, fille de petit fonctionnaire-paysan, le premier mouvement de crainte et d'émotion passé, la guerre c'était la privation de ses longues promenades en forêt à la recherche de fruits sauvages, de champignons et de pommes de pin. Bien sûr disait-elle, on y allait encore, mais moins loin, il fallait éviter certains endroits trop dangereux, de toute façon on n'était jamais tranquille, la menace d'obus étant permanente.

Dès le début, les Bavarois nous ont envahis, à la maison et ailleurs. Maman et moi on les ignorait. Ils parlaient un dialecte, un vrai *"charabia"* que je comprenais mal et maman pas du tout. On attendait qu'ils partent et que les Français reviennent. Toutes deux, sans proches parents mobilisés, semblions ne pas avoir pris conscience du drame qui se déroulait. La mort d'une jeune maman, leur proche voisine, tuée en rentrant des champs, celle d'une enfant au retour de l'école, furent une sorte de déclic : c'est affreux la guerre. La piété des soldats avait frappé Henriette. Ils l'exprimaient publiquement lors des offices et des processions. Le jour de la Fête-Dieu, ils aidaient les religieuses de l'hôpital à construire et garnir leur reposoir. Il fallait les voir s'agenouiller sur le passage du Saint Sacrement... Cela ne les a pas empêchés de prendre nos cloches pour en faire des canons. Ils en ont quand même laissé une : Odile, pour sonner leurs victoires, et pour finir c'est la Victoire de la France qu'elle a sonnée.

Curieusement, les gens parlaient peu de maladie à ce moment là, ils étaient plus résistants. On en faisait des kilomètres à pied pour aller à Kaysersberg les bras chargés de cabas ; c'était calme là-bas. Par

LA PROCESSION DE LA FETE-DIEU

Le cortège arrive devant un reposoir. La foule s'agenouille devant le Saint Sacrement. Les nombreux soldats allemands - à droite - font preuve d'une grande piété.

moments un *"Ausweis"* (laissez-passer) était exigé. Sans ce bout de papier on était refoulé.

Henriette ne tarissait pas sur les fêtes qui suivirent l'Armistice. Il y en avait des soldats, du monde, des drapeaux, des lampions, de la musique !... Au village, tous avaient des invités. La parenté des fermes avait apporté des oeufs, du beurre, de la viande, beaucoup avait tué un veau ou un cochon. Chez nous, on avait fait des gâteaux, des pâtés, on avait sorti des bonnes bouteilles de leur cachette, c'était la Fête ...

Le Maire, accompagné du conseil municipal, précédé de jeunes filles en costume alsacien, les bras chargés de fleurs, sont allés accueillir les autorités militaires à l'entrée du village, une foule de gens les suivaient. Soldats et civils allaient, venaient, s'embrassaient ... Un homme assis sur le pas d'une porte, son chapeau à la main, se retrouva après le défilé, avec des lambeaux de feutre ... L'émotion et l'énervement conjugués le lui avait fait inconsciemment déchirer.

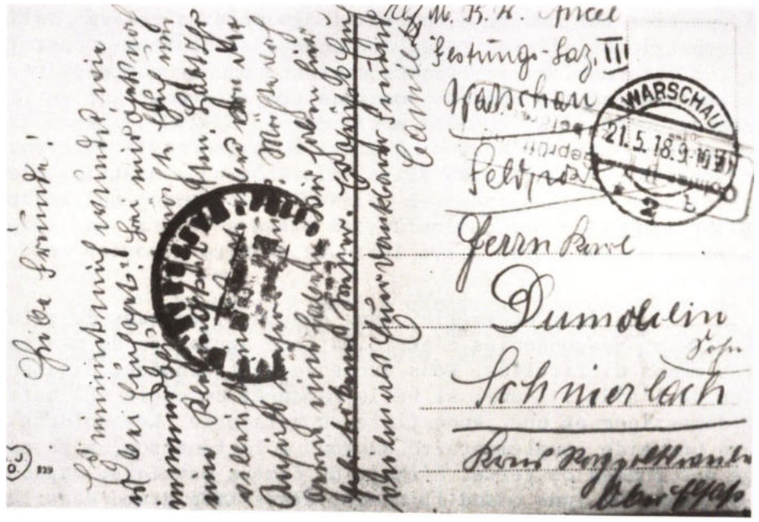
Le soir, à la lueur des flambeaux, on a promené sur une charrette à travers le village des mannequins représentant Guillaume II et son épouse. On les a brûlés devant l'hôtel du Faudé. Des bals ont suivi, des amours sont nés dont plusieurs se sont terminés par des mariages.

CHARLES

Charles, réformé pour cause de maladie, parlant et écrivant assez bien l'allemand, servit souvent d'intermédiaire, de traducteur-écrivain et de facteur suppléant bénévole. Il avait organisé un réseau de correspondance pour les familles sans nouvelles de leurs fils engagés volontaires dans l'armée française. Grâce à la bonne volonté d'une cousine religieuse réfugiée à Fribourg en Suisse, qui avait accepté de servir de relais, le courrier passait les frontières, reliant parents et enfants. Les correspondants avaient un code pour parler de la France, ils l'appélaient *"grand-mère"*. Celle-ci se portait plus ou moins bien selon les circonstances. Quand les Anglais entrèrent en guerre, elle bénéficiait d'une béquille, et de deux en 1917 quand ce fut le tour de l'Amérique.

Il se chargeait aussi du courrier entre des mobilisés et leurs familles quand il fut interdit d'écrire en français. Les nouvelles arrivaient de partout : de Belgique, de Pologne, de Russie, de Berlin et d'ailleurs ... Des rapports personnels s'étaient établis, il avait conservé de nombreuses cartes qui lui étaient adressées.

La distribution du courrier dans les fermes et jusqu'à Faurupt pour les quelques rares familles habitant encore le Bonhomme, n'allait pas sans risques. Plus d'une fois, sa femme et lui s'en sont chargés. Les lettres étaient accueillies comme un viatique, une interruption provoquait l'angoisse, parfois hélas, trop justifiée. Une de ses belles-soeurs apprit la disparition de son fils. Jamais elle ne s'en est remise, toute sa vie elle l'a attendu, en vain, non sans avoir, par l'intermédiaire de Charles, fait de multiples démarches auprès des autorités et contacté bon nombre de ses camarades.



LA LETTRE.
Ce lien ténu est toujours attendu avec impatience, entre famille et soldat.

LE COURRIER POSTAL ETAIT TRANSPORTE DANS UNE CHARRETTE ATTELEE D'UN ANE.

Ses relations avec les Bavarois étaient bonnes. Quand Pierre le postier fut mobilisé, un Berlinois prit la relève. Mal accepté par ses compatriotes, il se réfugiait auprès de Charles ; ce rejet l'avait surpris. Les informations des fronts étaient souvent contradictoires ; Charles s'en préoccupait beaucoup quoique toujours confiant en la Victoire de la France.

EUGÉNIE ET AMÉLIE

Eugénie et Amélie, deux cousines, épouses de soldats, mères de deux enfants, responsables d'exploitations agricoles de montagne, connaissaient les mêmes difficultés. Nous avons eu de la chance, disaient-elles, d'avoir eu de l'aide : l'une, sa belle maman et un oncle célibataire, l'autre un vieux domestique et une jeune fille du voisinage. Les soldats apportaient volontiers une aide complémentaire surtout à la fenaison, à la moisson et au ramassage des pommes de terre. C'était de fameux ouvriers, capables de faucher la nuit au clair de lune quand le danger était trop grand dans la journée. Avec les produits de la ferme : beurre, fromage, lard, oeufs, elles avaient des possibilités d'échange et des facilités d'achat dans les magasins, tant à Kaysersberg qu'à Colmar. Le photographe recevait aussi leur visite : photos de famille au moment des permissions du papa, photos qu'il allait emporter précieusement. Pour les questions de santé, maladies des enfants, elles s'adressaient au "*médecin de troupe*", un homme sérieux et compétent ; la consultation était gratuite.

LA PHOTO DE FAMILLE.

Souvenirs précieux pour l'homme au front et la famille restée au pays.

Le frère d'Eugénie ayant été blessé et hospitalisé à Berlin, elles s'y rendirent après avoir obtenu, non sans difficultés, un *"laissez-passer"* de la Kommandantur.

Que de colis furent envoyés par leurs soins aux mobilisés de la famille. Cela s'ajoutait aux travaux de la ferme et de la maison. Toutes deux s'étonnaient d'avoir pu assumer pendant quatre ans des tâches aussi épuisantes. La nécessité avait développé chez elles comme chez tant d'autres, un potentiel d'énergie, de courage et de savoir-faire jusque-là ignoré. Leur santé en avait été affectée, toute leur vie elles en subirent les conséquences, mais l'essentiel avait été de tenir jusqu'au bout.

Eugénie et Amélie parlaient peu des fêtes de novembre 1918. Les retrouvailles avec leurs maris, rentrés de Russie par leurs propres moyens dans une Allemagne en déroute, était resté l'évènement choc associé à la Paix et à la Victoire.

Soixante-dix ans ont passé. Les témoins se font rares. Il y a eu la guerre et chacun, chacune, a vécu "sa" guerre. A des degrés divers, ils ont éprouvé dans leur esprit, dans leur coeur et dans leur chair, les retombées de ce cataclysme qui a bouleversé, modifié, transformé le monde, ses structures, ses modes de vie, de penser et ses moeurs; plus rien n'a été comme avant.

FETE DE L'ARMISTICE : sous un arc de triomphe en l'honneur des Poilus de la Grande Guerre, les soldats français se mêlent aux jeunes filles en costume alsacien et lorrain et aux autorités.

LE TRAVAIL DU CHANVRE AUTREFOIS

Henri PETITDEMANGE

La culture du chanvre et son industrie ont tenu une place importante dans la vie de nos campagnes. Le trousseau de la jeune mariée était fabriqué avec le chanvre récolté sur place et filé au foyer durant les veillées d'hiver.

LA CULTURE DU CHANVRE

Le chanvre est une plante dioïque c'est-à-dire qu'elle a deux fleurs, des fleurs mâles et des fleurs femelles sur des pieds séparés. Cette plante nous est venue d'Asie centrale. A ce qu'il paraît, les Gaulois la connaissaient déjà. Au moyen âge elle était cultivée dans toute la France. Chaque ferme avait dans notre région sa "*chènevière*", en principe 5 ou 10 ares non loin de l'exploitation. Le chanvre est une plante qui n'épuise pas le sol, c'est pourquoi on pouvait le cultiver longtemps au même endroit sans perte de rendement.

Le chènevière était bêchée avant l'hiver. Au printemps, elle était piochée pour recevoir les graines de chenevis. La chènevière était régulièrement fumée. Les semailles se faisaient à la mi-mai après les saints de glace (Pancrace, Boniface...). On utilisait les graines de l'année précédente. A l'époque des semailles les volailles étaient gardées à la ferme ; quelquefois la chènevière était couverte de branches à cause des oiseaux. Dès que le chanvre dépassait 5 cm, il était sarclé, éclairci, on aménageait même de petits sentiers pour la récolte.

LA RÉCOLTE

Elle avait lieu vers la mi-août. Les femmes arrachaient le chanvre mâle (celui qui ne portait pas de semence). Le chanvre mâle pouvait atteindre 2 m de haut. La fleur du chanvre est semblable à celle du houblon sauvage. Le chanvre était mûr lorsque son pied était blanc et sa cime jaune doré. Arracher la tige mâle était un travail délicat car il fallait préserver les pieds femelles. Ceux-ci étaient récoltés vers la mi-octobre quand la graine était mûre. L'ouvrière saisissait la tige près du sommet, la soulevait de terre, enlevait les branches inutiles et le liseron, et lorsqu'elle avait une bonne poignée elle liait cette

poignée à la tête et au pied avec une brindille de saule. Elle posait la petite botte à terre et recommençait une nouvelle poignée.

Avec une serpette, l'ouvrière coupait les pieds des bottes. Elle dressait tête à tête une trentaine de bottes et couvrait ce tas avec de la mauvaise herbe à cause des oiseaux. Au bout de deux, trois jours, la récolte était ramenée à la ferme et exposée aux rayons du soleil contre la façade de la ferme.

LE BATTAGE

Pour faire tomber la graine et les feuilles on frappait la tête de chaque poignée contre la paroi intérieure d'un vieux fût défoncé à l'une de ses extrémités. L'opération se renouvelait plusieurs fois. Quand feuilles et graines avaient disparu de la tige, celle-ci était lisse.

LE VANNAGE

Le vanneur, en imprimant au van des secousses de bas en haut, amenait à la surface les impuretés plus légères que la graine et les faisait tomber à terre.

Le chanvre mâle ne renfermait pas de graine, on ne le battait pas, comme il était moins long que le chanvre femelle, on liait la botte en son milieu. L'huile servait aux offices religieux, l'huile non comestible servait à éclairer les batteurs au fléau en hiver.

LE ROUISSAGE DU CHANVRE

Le rouissage consiste à faire baigner le chanvre dans une eau peu courante pour détruire la matière gommeuse de la filasse. On se servait le plus souvent d'une fosse d'un mètre de profondeur sur deux ou trois mètres de large, cette fosse était alimentée par une source. Cette fosse était appelée rutoir ou nasoue. C'était la plupart du temps un bien indivis entre les membres d'une famille. Il était impossible de faire rouir le chanvre dans l'eau du ruisseau, le courant trop rapide risquait en cas d'orage de tout emporter. Sur un lit de paille au fond de la fosse on empilait les bottes en plaçant le chanvre femelle au fond et le mâle au dessus car le chanvre femelle doit séjourner plus longtemps dans l'eau. Des blocs de pierre maintenaient le chanvre sous l'eau. La durée de l'immersion était de 20 jours, un séjour plus long risque de faire pourrir le chanvre et de diminuer la force de la filasse. Moins de 20 jours la filasse était dure.

En principe on faisait rouir le mâle en automne et le femelle au printemps car l'eau agissait mieux et l'on avait besoin du soleil pour sécher le chanvre au sortir du rutoir.

Le rouissage en rivière était interdit dans beaucoup de localités car l'eau était alors polluée favorisant les maladies épidémiques comme le choléra.

LE TILLAGE

Le tillage devait séparer la filasse de la tige. Cela se faisait le plus souvent en hiver. On plaçait les bottes de chanvre dans un four légèrement chaud, où elles restaient huit ou neuf heures. Cela rendait le bois cassant et le broyage devenait plus facile.

Pour décortiquer le chanvre on se servait d'une machine simple appelée "*braque*". Les mâchoires de bois brisaient la poignée de chanvre, en agitant cette poignée l'aigrette tombait et il ne restait que la partie textile dans la main. Celui qui n'avait pas de braque cassait chaque brin de chanvre à la main. Une bonne poignée de filasse donnait une queue de chanvre ou riète. Les tiges sans la filasse servaient à allumer le feu. Les plus belles tiges étaient coupées en morceaux de 20 cm de long, enduites de soufre de contrebande et utilisées comme allumettes.

LE CARDAGE ET LE PEIGNAGE

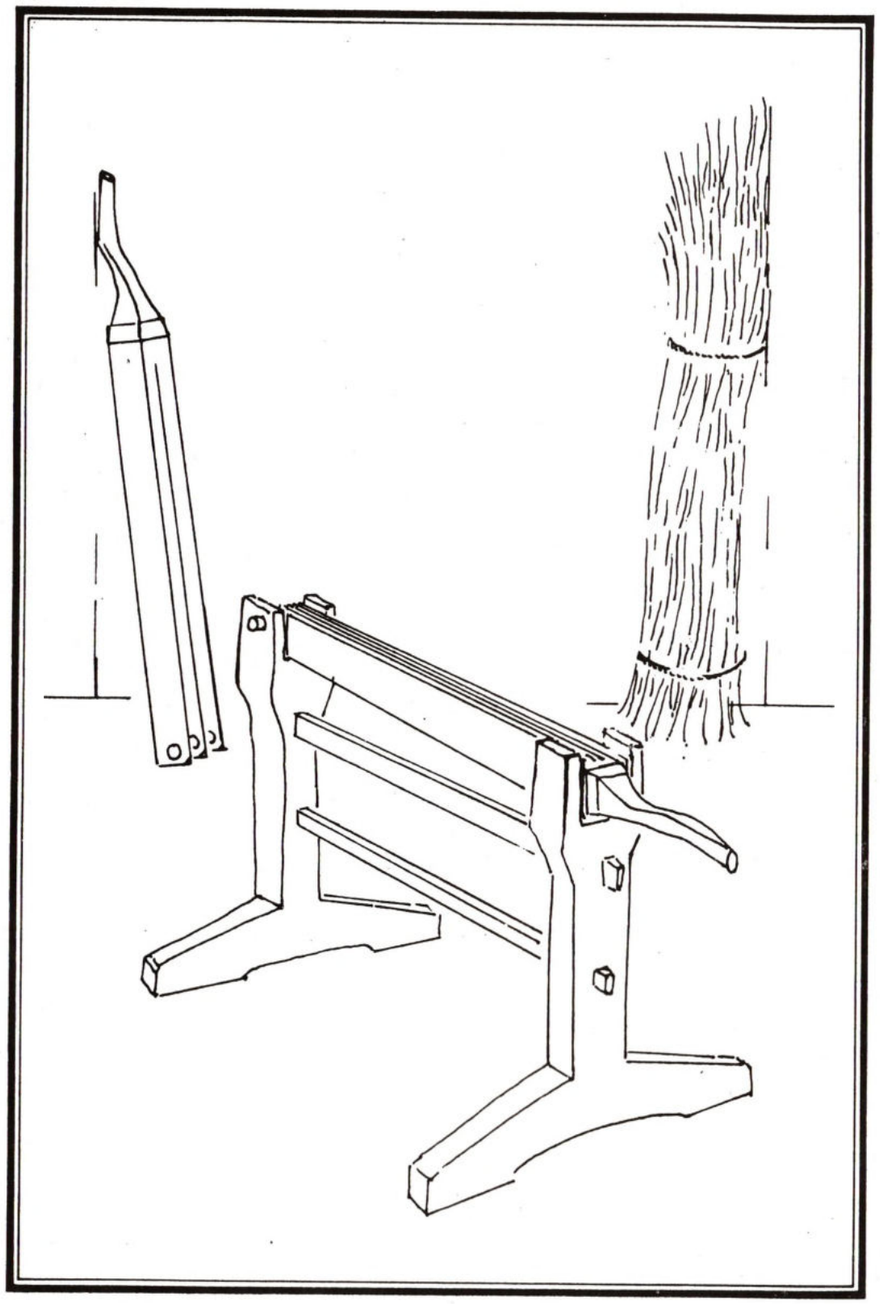
Les riètes liées en paquets passaient entre les mains du "*fretan*" qui devait les carder et les peigner. Le fer à carder était une lame plate dont les extrémités courbées à angle droit étaient enfoncées dans une position verticale, à hauteur des mains dans un piquet planté en terre, son bord intérieur était taillé en tranchant mousse. L'ouvrier passait la poignée de filasse dans le fer, la saisissait aux deux bouts et, par un mouvement de va-et-vient la frottait énergiquement contre la lame mousse (d'où son nom de fretan). Sans lâcher sa poignée, l'ouvrier se tournait vers un des trois peignes : peigne à dégrossir, peigne à affiner, peigne fin.

Les dents d'acier, rondes ou taillées en losange, étaient disposées en quinquonce. Longueur, grosseur et écartement décroissaient avec chaque peigne. Le fretan saisissait sa poignée de la main droite vers le milieu de la longueur, faisait faire au petit bout de la queue un tour ou deux autour de sa main pour la tenir solidement. Il imprimait aux pattes un mouvement circulaire, les faisait tomber avec force sur les dents du peigne et tirait à lui. Il recommençait son geste, pendant que les dents vibraient. L'ouvrier engageait de plus en plus le chanvre dans les dents du peigne.

C'est ainsi que le chanvre se nettoyait de sa poussière et s'affinait. Après le peignage, il restait dans les mains du fretan une crinière de beau chanvre lisse bien souple composée de fils très ténus.

Par le peignage on obtenait trois sortes de chanvre :

a) le pied de freu : les débris et déchets = étoupe de peu de valeur

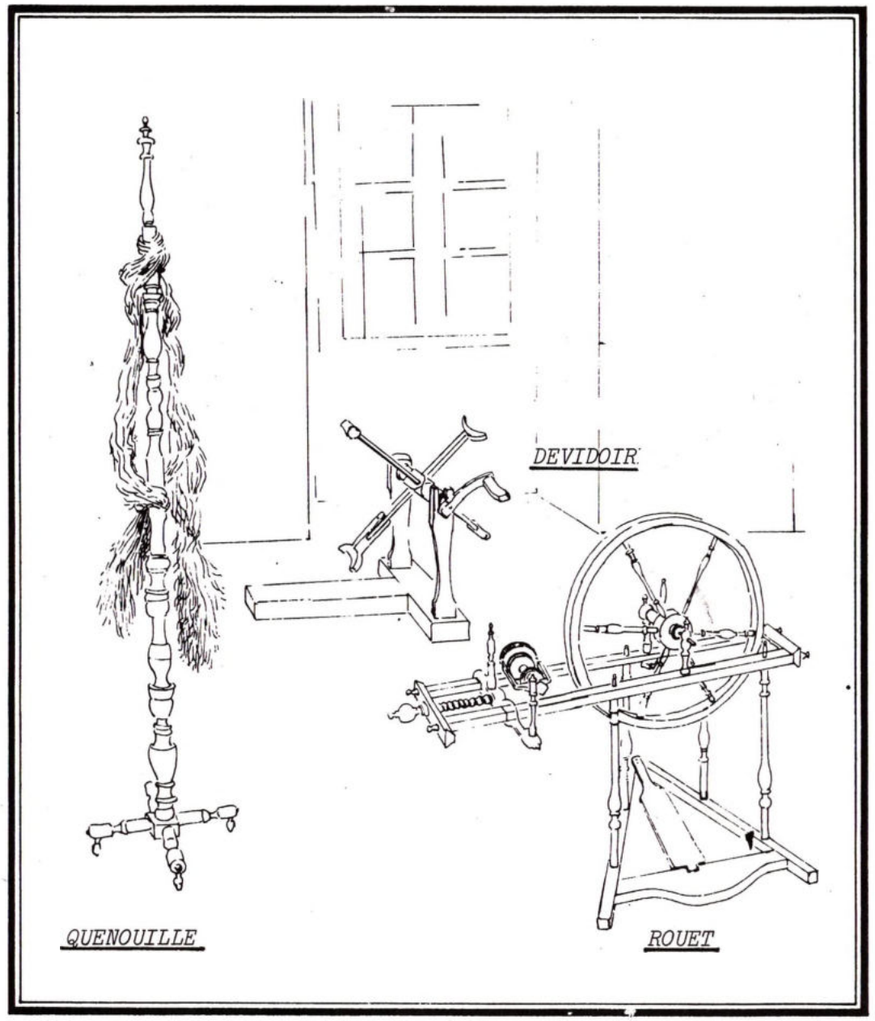


LES BRAQUES A CHANVRE

b) le voset ou chanvre grossier : apte au filage, donnant de la toile de sacs

c) l'oeuvre : le chanvre de qualité supérieure environ un quart de la production.

Le freteau (celui qui travaillait au fretan) avait une vie très dure, il travaillait dans une chambre poussiéreuse, pleine de crasse difficile à enlever.



LE FILAGE

Jusque vers 1900, la plupart des femmes avaient un rouet et savaient filer, mais dans chaque village, il y avait des fileuses de métier. Au début de l'hiver, elles commençaient par "*l'oeuvre*" blonde et soyeuse. Le fil fin et régulier donnait une toile légère qui servait à fabriquer des mouchoirs et serviettes de table, draps etc... Les étoupes étaient données aux apprenties fileuses qui confectionnaient le fil pour les sacs, les torchons, etc... Pour filer, la fileuse roulait l'oeuvre autour de la quenouille, ensuite elle tordait plusieurs brins de filasse pour en former le fil qui s'enroulait lentement sur la bobine de la filette actionnée par le pied. Pour les fileuses qui ne travaillaient qu'en veillée, il fallait six à dix soirées pour filer la quenouille. Quand l'oeuvre était filée, elle était divisée en écheveaux de 70 à 90 cm de diamètre sur un nouvel instrument appelé le dévidoir. Le fil était prêt pour être porté au tisserand.

LE TISSAGE

Il y avait des tisserands professionnels et des amateurs. Il fallait d'abord "*monter*" la chaîne et mettre la trame en canettes. Pour rendre les fils de la chaîne plus raides et plus glissants, on les enduisait d'une colle faite de farine de sarrazin et de savon gras. Ceci se faisait avec deux brosses de racines.

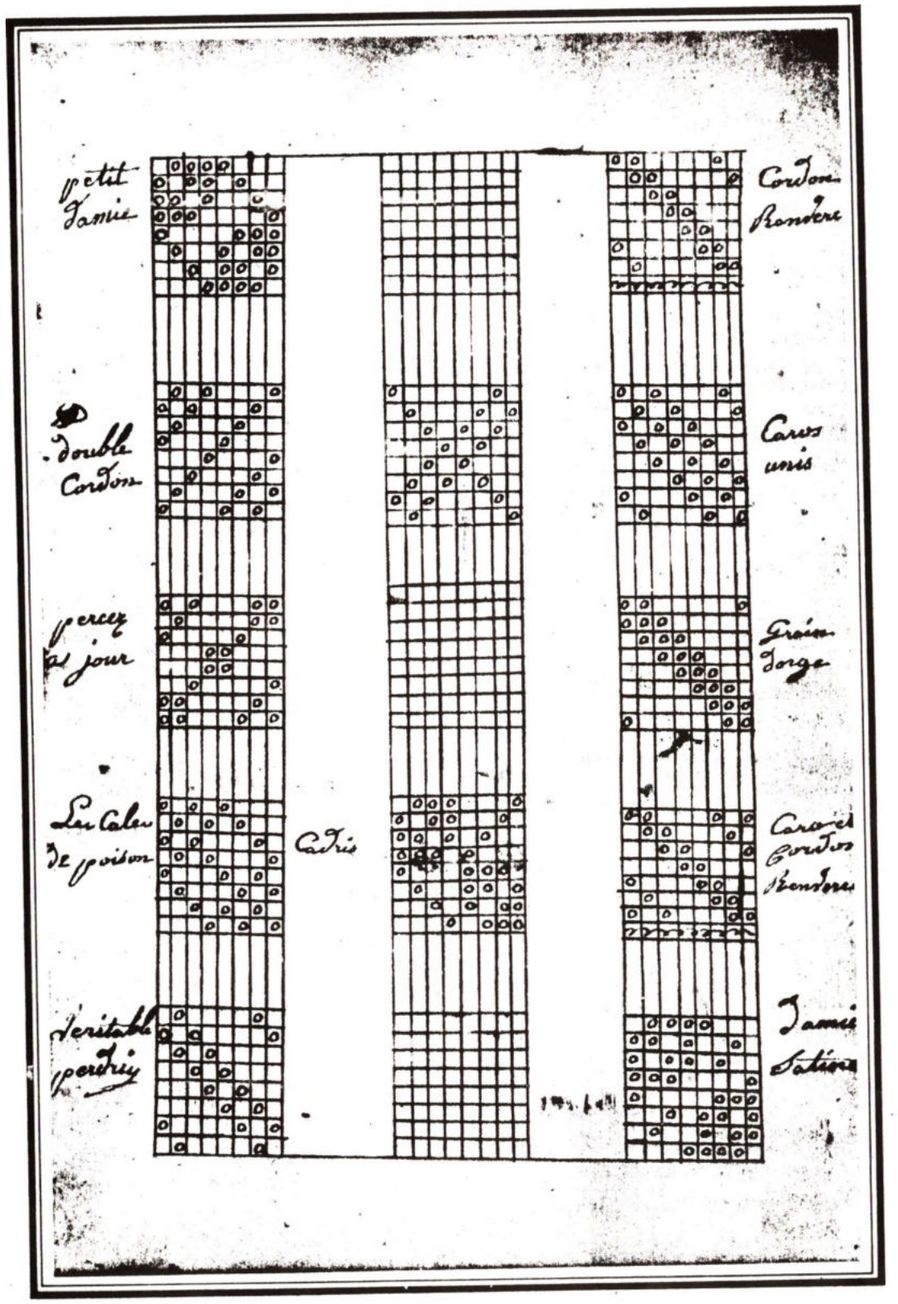
Ensuite venait le "*Talquage*" qui se faisait avec les deux mains et les deux pieds. Une main lançait la navette, l'autre la recevait, la main libre saisissait alors le peigne, donnait d'abord un petit coup, puis un deuxième très sec pour serrer le fil de trame contre le précédent. Les pieds actionnaient les deux pédales manoeuvrant les deux harnais, croisant les fils après chaque fil de trame.

Le droguet : avait une trame de laine, donnait les vêtements d'hiver.

La brigoule : était de la toile tissé avec des fils de chanvre.

Le dimanche matin le tisserand apportait son ouvrage de la semaine à domicile et mesurait devant tout le monde. On le payait après le repas, car c'était la coutume d'offrir le repas au tisserand qui apportait son travail.

Documentation : Musée A. DEMARD à CHAMPLITTE



MOTIFS POUR TISSERAND

JOURNAUX DE GUERRE
1914 - 1915

SUITE : OCTOBRE 1914

Gisèle GRUENER

Nous poursuivons la publication de ces journaux de guerre, commencée dans le Bulletin N° 6 - 1987. Les chroniqueurs nous ont fait revivre les évènements d'août et de septembre 1914 : un front mobile, où l'avancée française est battue en brèche par une contre-offensive allemande. Les habitants s'habituent peu à peu aux drames de la guerre : morts, destructions ... Fin septembre, le front est stabilisé : les duels d'artillerie, les escarmouches, les tracasseries font partie de la vie quotidienne.

Pour faciliter la lecture, nous avons rétabli l'utilisation de caractères d'imprimerie plus grands.

Comme dans la première partie, nous indiquons l'origine des documents par une lettre de référence :

(A) : Version " SCHNEIDER " : 1914 à janvier 1916.
(B) : Version " SURCENORD " : de 1914 à janvier 1915, se trouvant uniquement dans le cahier GOULBY (1)

LA VIE EST DE PLUS EN PLUS DURE

1er octobre 1914 (B) : Jeudi, depuis le village et depuis les Mérelles, les Allemands ont bombardé les Hautes-Huttes et vers trois heures de l'après-midi, on voyait de nouveau une ferme en feu près de la chapelle des Hautes-Huttes.

2 Octobre 1914 (B) : Vendredi, dans les localités du Surcenord il y a eu changement de troupes. Vers neuf heures et demie de hauts chefs ont passé pour visiter les lieux, autrement tout a été tranquille.

(A) : Les Français ont bombardé le haut du village à la Graine-Champs. Plus de vingt bombes sont tombées près de chez Nicolas Olry, cinq sont tombées sur le toit de sa maison, elles ont percé le tas de foin et occasionné des dégâts. A Pairis le domestique de Constant Ancel sur la porte de l'écurie est frappé d'une balle à la tête est tué sur le coup. Tous les jours, fusillades et coups de canon de la part des deux parties.

(1) Lire la présentation des documents dans le Bulletin N° 6 - 1987, pages 82 à 84.

3 Octobre 1914 (B) : Samedi, comme toujours les Allemands ont bombardé les Huttes, les Français ont envoyé des obus au Présure et Tannach. Le soir les canons des Mérelles ont bombardé les précipices du Lac Blanc. Pendant la journée, les Allemands sont revenus en grand nombre se poster à Bermont et sur le Plat et ont fait des tranchées.

(A) : Depuis le grand matin, violent bombardement des ... sur Pairis et le Schoultzbach, la ferme du Beubô est en feu à sept heures du matin.
La femme Wetterer des Basses-Huttes en rentrant des champs sur la porte de la maison est frappée d'une balle au ventre et est morte avec souffrance. Portée au cimetière dans un linceul, les porteurs n'étaient vêtus qu'en manche de chemise pour ne pas attirer l'attention et qu'on ne tire point sur eux.

4 Octobre 1914 (B) : Dimanche, fête de St Rosaire. A neuf heures, une messe basse a été dite pour les soldats qui y assistaient en grand nombre ; les offices ont eu lieu comme en temps ordinaire ; vers le soir les Allemands ont bombardé les Hautes-Huttes, et de nouveau une belle ferme est devenue la proie des flammes.

5 Octobre 1914 (B) : Lundi, la journée a été tranquille, on entendait le canon du côté de Ste Marie-aux-Mines.

6 Octobre 1914 (B) : Mardi, la circulation est très difficile. Des paysans étant en chemin avec du bétail pour livrer au boucher d'Orbey, on les fait retourner à la maison.

7 Octobre 1914 (B) : Mercredi, on a entendu à deux reprises la fusillade du côté du Surcenord, du côté du Bonhomme et de Ste Marie-aux-Mines, canonnade continuelle. Le soir les montagnes du Ober-Honach étaient illuminées de temps à autres par des signaux. Les Français ont tiré sur un boeuf au Surcenord et l'ont tué sur place.

8 Octobre 1914 (B) : Jeudi, la journée assez tranquille, à l'exception de la région du Bonhomme où il y a eu une violente canonnade dans l'après-midi.

9 Octobre 1914 (B) : Vendredi, une patrouille Allemande est montée vers les Français du côté de la Tête des Immerlins, mais elle a été repoussée par une vive fusillade.

10 Octobre 1914 (B) : Samedi, la journée a été calme, le temps étant pluvieux mais la circulation étant toujours plus difficile.

11 Octobre 1914 (B) : Dimanche, les gens de la montagne n'osent plus descendre au village ; un poste établi à la Pinesse ne laissait personne passer, les personnes ayant réussi à passer pour aller à la messe, n'ont pu remonter que vers le soir.

12 Octobre 1914 (B) : Lundi, belle journée d'automne, le canon s'est fait entendre, et vers le soir on a bombardé depuis Tannach où les obus allaient éclater aux Huttes.

13 Octobre 1914 (B) : Mardi, le beau temps continue, les gens achèvent de rentrer les regains ; on n'a entendu que quelques coups de fusil du côté de Pairis ; on a installé le téléphone au Surcenord.

14 Octobre 1914 (B) : De grand matin, le canon s'est fait entendre, et vers sept heures, on voyait une épaisse fumée s'élever en bas du Lac Noir, c'était la ferme de Jean Baptiste Bedez (Cola Jean Louis) qui brûlait. Vers quatre heures de l'après-midi les Français ont bombardé du côté de Bermont, et plus tard à Tannach. Pendant que les Allemands bombardaient les Français, il s'élevait une violente canonnade de tous côtés.

(A) : Les Français ont bombardé le château et le parc Lefébure pour déloger les Allemands qui l'occupent et trois chevaux sont tués ou blessés derrière la maison de Joseph Henry au bas d'Orbey.

15, 17 Octobre 1914 (A) : On n'entend plus le canon, mais la fusillade d'attaque continuelle de patrouilles.

15 Octobre 1914 (B) : Jeudi, toujours le bruit du canon du côté du Bonhomme. A Orbey, tout est calme, un ordre très sévère pour la circulation ; les habitants de la montagne du Surcenord n'osent plus sortir de leur maison avant sept heures du soir depuis plus de huit jours. Les Allemands ont un soldat tué au Blancrupt dont ils ne peuvent aller le relever à cause des Français. Un peu plus haut du même endroit les Français ont aussi eu un des leurs tué mais ils ne l'ont pas laissé.

DANS LES BRUMES AUTOMNALES

16 Octobre 1914 (B) : Vendredi, journée tranquille, dans le lointain de Fraize, on entendait la canonnade, et vers neuf heures du soir, un moment la fusillade.

17 Octobre 1914 (B) : Samedi, un épais brouillard a régné, ce qui a empêché les belligérants de se bombarder.

18 Octobre 1914 (B) : Dimanche, pas moyen de descendre pour aller à l'Eglise tellement c'était sévère ; pour les lettres, on était obligé de les remettre aux soldats ; une personne du Surcenord étant descendue sur le Plat n'a pu rentrer chez elle.

(A) : Vers onze heures du soir, violente fusillade dans le quartier du Lait et St Genêt, les Français s'étant approchés.

19 Octobre 1914 (B) : Lundi, un épais brouillard a régné. Les gens ont pu tranquillement rentrer les pommes de terre.

20 Octobre 1914 (B) : Mardi, toujours le brouillard à Orbey, on n'a entendu qu'un seul coup de canon, mais dans le lointain on entendait encore la canonnade.

(A) : A la Geishof, rencontre de patrouilles, deux tués et trois blessés ; tous les jours escarmouches de patrouilles.

21 Octobre 1914 (A) au 30 Octobre 1914 : Les Français occupant les Hautes-Huttes font évacuer les Huttes et le Blancrupt, et leur prennent la moitié de leur bétail, les habitants du Blancrupt sont amenés à Gérardmer et les habitants des Huttes amenés à Soultzeren. Au bout de dix jours, ils ont l'ordre de rentrer au pays mais pour y rester peu de temps.

21 Octobre 1914 (B) : Mercredi, la journée s'est passée assez tranquillement, sauf à deux reprises qu'on a fait des décharges de fusils du côté de Pairis.

22 Octobre 1914 (B) : Jeudi, le temps s'étant remis au beau, la canonnade s'est fait entendre du côté du Bonhomme, ces pauvres habitants sont à plaindre, ils ont beaucoup souffert.

23 Octobre 1914 (B) : Dans l'après-midi, on a beaucoup tiré au Surcenord et dans les environs, on voyait les Français se sauver et se cacher au-dessus des Jeunes-Champs, les gens qui travaillaient dans les champs ont dû se sauver également. Depuis huit jours les gens des Hautes-Huttes ont dû quitter leurs fermes pour se réfugier soit à Orbey, soit ailleurs.

24 Octobre 1914 (B) : Quoique le temps fût couvert, on voyait depuis le matin les Alpes très belles avec leurs cîmes pointues, signe de beau temps, pendant la journée on a de nouveau tiré du côté de Pairis.

25 Octobre 1914 (B) : Dimanche, belle journée, les gens de la montagne ont eu à subir bien des difficultés, les postes ne voulant pas les laisser passer, et pour rentrer on les a fait attendre jusqu'à quatre heures du soir.

26 Octobre 1914 (B) : Journée tranquille, les gens peuvent travailler au dehors à leurs aises ; de temps à autre, on entend quelques coups de canon dans le lointain.

27 Octobre 1914 (B) : Mardi, canonnade du côté du Bonhomme.

28 Octobre 1914 (B) : Mercredi, le temps s'est remis à la pluie.

29 Octobre 1914 (B) : Jeudi au matin, les hautes montagnes du Surcenord étaient couvertes de neige. Ces pauvres soldats qui sont obligés d'être embusqués sur ces hauteurs et souffrir les intempéries de la saison sont à plaindre.
Aujourd'hui les Allemands ont fait prisonnier les gens de la Beû, supposant qu'ils portaient des vivres aux soldats Français, mais on les a relâchés.

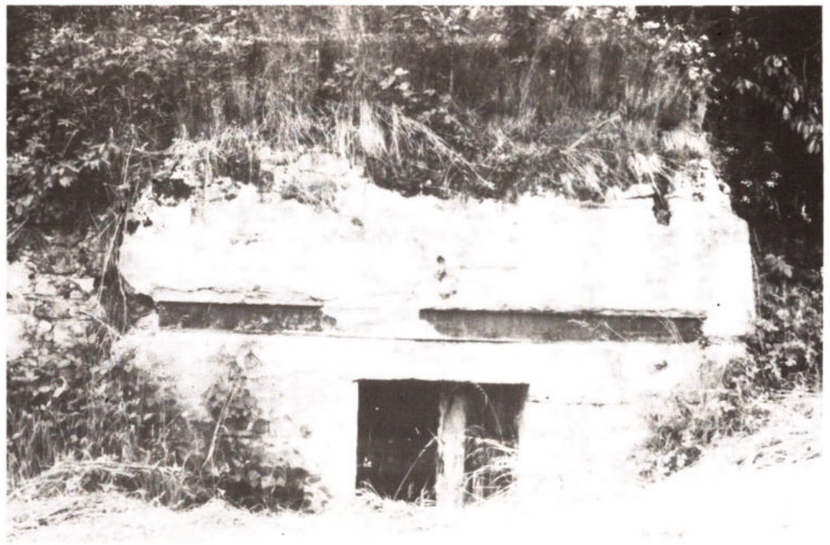
30 Octobre 1914 (B) : Vendredi, on a de nouveau tiré avec les gros canons du côté du Bonhomme et de Ste Marie. Dans nos environs on a tiré à deux reprises quelques coups de fusil. Les soldats sont occupés à construire des huttes, des petites maisons pour la saison d'hiver, ils dévalisent les maisons qui sont évacuées, prennent plancher, portes et fenêtres.

31 Octobre 1914 (B) : Samedi, la journée a été tranquille jusque vers les quatre heures, où les Français ont fait une visite aux Allemands à coup de fusil. Depuis le Plat, on voyait ceux-ci déguerpir à toutes jambes, et allaient même rouler dans les fils de fer qu'ils avaient tendus eux-mêmes.

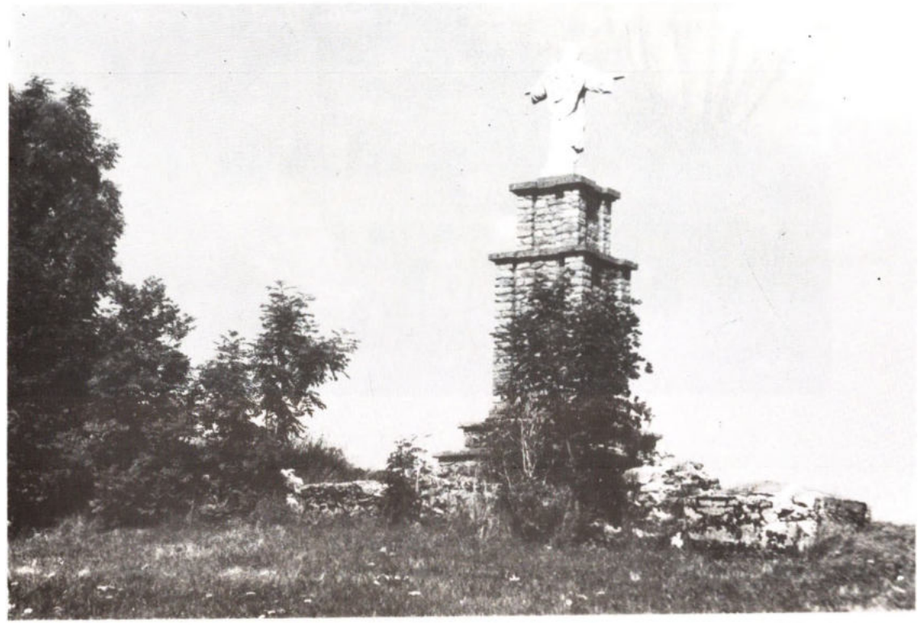
VESTIGES DE FORTIFICATIONS ALLEMANDES

Ces vestiges sont encore très nombreux le long de l'ancienne ligne de front. Les restes les mieux conservés sont les fortifications allemandes de deuxième ligne. En voici des exemples.

Au bord du chemin de VERS PAIRIS, en face de la forêt du NOIRMONT



A la lisière de la forêt de BERMONT, vers les BASSES GRANGES. A l'extrémité ouest de la même forêt, de petits ouvrages fortifiés, à moitié engloutis par la végétation, surveillent directement le BEAUREGARD et le SURCENORD



Au CREUX D'ARGENT, une ligne de tranchée fortifiée tapies au milieu des prés surveillent la chapelle St Genest, les hauteurs du BLANCRUPT et de la BEUE. A l'arrière-plan, la grande statue du Sacré-Coeur, érigée lors de la Mission de 1933.

LO BACO, L'AMOUR ET LO SOUDERE

Cette pièce comique a été traduite en patois par M. Maurice HERMANN et jouée pour la première fois à la soirée patoise de Fréland le 5 décembre 1987. Les acteurs : Mme Gaby BAUMANN, MM. Joseph HAXAIRE et Claude JACQUES ont assuré un grand succès à cette pièce par leur verve et leur talent de comédiens.

SCÈNE 1

Le paysan finit de manger son morceau de pain et son lard. La femme est déjà au lit, lui se lève, referme son couteau, regarde par la fenêtre et fait semblant d'ouvrir la porte.

LUI : Te pâle di ta, queye natche faré quo faire lè boergi, queye ta.

ELLE : Froeme l'oeche, lo fro rann toerre.

LUI : Queye ta de pocheye.

ELLE : Quoque te farre, vinè o leye.

LUI : *(au pied du lit, il enlève sa blaude, son pantalon et son caleçon long)* Te pâle di ta, on ne botro mi fu i tchee.

ELLE : Lo sa-ci te voide to tchèpeye po nallè au leye ? Te sré ťow prat de déchpittè éprè lo ta, té omon foermè l'oeche ?

LUI : Ma fou, jne sè pu, djaime putchie me lvè po nallè veere.

ELLE : Hètoe de vni o leye, te rvaré èdjalè, vinè doermi ça vaudré moe.

SCÈNE 2

On entend du bruit hors de la scène. Quelqu'un se secoue les pieds, et frappe à la porte.

LUI : T'oyi, é nie derrie l'oeche.

ELLE : Quoque toyi.

LUI : Enie quo taquè è l'oeche.

ELLE : Te sañdje, énie pacheyne.

LUI : Jte dis quélie dé djan déri l'oeche.

ELLE : Ebé rmoutoe, è vittè veire.

LUI : Quique ça qua toula ?

L'INCONNU : Ca mi.

LUI : Ca ti mais quiqueçati ?

L'INCONNU : Camille Groscolas, lo foe de Batisse de Tchamo.

LUI : Mais toussi, çnami Tchamo, ça Faurupt.

L'INCONNU : Dje seye poedu da lè natche. Dje seye soudère è Saint-Di, dje vé tchie no po quyze djo en permissio. Lècho moe ranntrè.

ELLE : Lèchlo ranntrè.

LUI AU SOLDAT : Mais on a dja au leye.

ELLE : Hête-te i pow. Te ne comprat ré. E vé de Saint-Di è pie.

LUI : On a dja au leye.

LE SOLDAT : Tout djoet lota de me rpowzè i pow.

LUI : *(en ouvrant la porte)* Ebé ranntoere, po te rpowzè, épré terrviré pa lo bon tchèmi lè fou-ci.

LE SOLDAT : *(entre)* Bonsouère. Ettanndo, dje vé quo me scourre dèvan l'oeche, dje ne vu brayi. Queye ta.

LUI : *(se recouche et laisse le soldat debout)*

LE SOLDAT : Dje pu me bottè èfeyant dju ?

LUI : Quoque te vu quo ?

ELLE : Lèche lo faire dju. Ela chtin, é vé de Saint-Di è pie.

LE SOLDAT : Dje pourraye mi minndji i mocheye ?

LUI : Quoque te vu quo ?

ELLE : Lèche lo minndji. Vni è pie ennda Saint-Di ça denne faim.

LUI : Minndje, èpré terrviré.

LE SOLDAT : Dje pu pâre i mocheye de baco ?

LUI : Pra mèque.

LE SOLDAT : Djè sau, dje pourraye mi bourre i chtat de vé ?

LUI : Eccoqué ?

ELLE : Denne-li è bourre, ça mi çla qué manqueusse tchie no.

LUI : Tyè bou, èpré terrviré.

LE SOLDAT : E fait fro, dje seye rèfrèdi, dje pourraye mi i pow me réchauffi da vote leye ?

LUI : Quoque te vue quo ?

LE SOLDAT : Tout dcheutte i pow po me réchauffi.

ELLE : Sarre-te, ècatte mi.

LUI : Eh ! Bé viné.

Le soldat enlève sa capote, sa veste, ses bottes ... et s'allonge au bord du lit où se sont serrés l'homme et la femme.

Un temps de silence et puis un gros bruit de remue ménage.

ELLE : Toye mi, éli enne vètche qua latchi o chtauye. Révoye-te et vittè veere.

Le mari se lève et part à l'étable.

ELLE AU SOLDAT : Faut mi dottè, vo po vo sarrè écatte mi, m'hamme a o chtauye.

LE SOLDAT : Dje nowze mi.

ELLE : Faut vo revoyï. Sarro-vo écatte mi.

LE SOLDAT : Quoquélie ? *Il se retourne.* Bonsouère.

ELLE : M'hamme a o chtauye faut-mi dottè, vo po vni èsè piesse ?

LE SOLDAT : Quoqué dirré qua té vraré ?

ELLE : E né po i moma, vo savou çna mi i leste.

LE SOLDAT : Dje nowze mi, qua dji sanndje djaime quo pu tchie i mocheye de baco !

Le soldat se lève et va manger un morceau de lard ....

Photo (1) : Mme BAUMANN et M. JACQUES
Photo (2) : M. HAXAIRE

L'ALSACE - LORRAINE

Réflexion sur notre histoire

RAYMOND STEFFANN

Presque deux générations se sont écoulées depuis les évènements qui ont profondément marqué notre Région.

Les ayant vécus, j'ai cherché à en connaître les motifs profonds, afin de ne pas me laisser influencer par le vécu.

C'est pourquoi je suis remonté aux sources historiques.

QU'EST-CE QUE L'ALSACE-LORRAINE ?

Il est difficile - peut être prétentieux de vouloir résumer en quelques pages, un sujet aussi complexe, et pourtant j'ai essayé de le faire ne serait-ce que pour mieux faire saisir le besoin de connaître " *NOTRE HISTOIRE* ".

ALSACE-LORRAINE, posons la question : qu'est-ce que cela représente ? Pour ma génération, je suis né en 1925, c'était un ETAT Alsacien-Lorrain, une espèce de Nationalité, car enfin, autour de moi, j'entendais souvent causer sur ce sujet. Mon père ne travaillait-il pas aux " *Chemins de fer d'ALSACE-LORRAINE* "? Les LOIS étaient différentes des autres départements en particulier les Lois Sociales qui avaient été mises en application par BISMARCK. Le Clergé était - est encore - rémunéré par l'ETAT et j'en passe ... Les personnes venues après 1918 des autres Départements étaient appelées " *FRANCAIS DE L'INTERIEUR* ".

Mon père, né en Alsace en 1893, ma mère née en Moselle en 1897 avaient été ALLEMANDS de DROIT. Il furent " *Réintégrés* " en 1918, cette formalité nous suivit jusque dans les années 60/70. Ils n'appréciaient pas les Allemands, pourtant ils n'en avaient pas souffert. Mon père avait accompli son service militaire dans l'Armée du KAYSER et fait toute la Guerre 1914-1918 dans cette Armée.

Cependant, résidant en Moselle, où mon père était venu en Juin 1919 je remarquais que cette Moselle était bien étrangère aux Alsaciens : " *METZ ? Connait pas* ". Cette situation, je l'ai encore ressentie lorsque, incorporé avec des Alsaciens, j'évoquais ce Département. Je me posais alors la question, mais pourquoi donc cette " *Alsace-Lorraine* " ?

Il me fallut fouiller des livres qui traitaient les uns de l'Histoire d'Alsace, les autres de l'Histoire de la Lorraine et de l'Annexion. C'est pourquoi, je commence par traiter l'aspect Historique.

HISTOIRE DE LA LORRAINE

Administrativement : 4 Départements : Moselle - Meurthe et Moselle - Vosges - Meuse.

Politiquement : Issue du partage de l'Empire de CHARLEMAGNE en 843, elle fut gouvernée par des DUCS dont la vassalité n'était pas nettement établie. Certains furent de bons Princes, tel RENE II au 16° siècle ou CHARLES III au 17° siècle, mais ils n'ont à mon avis soit jamais su, ou voulu ou pu choisir entre la FRANCE ou L'EMPIRE. La Lorraine c'était aussi une mosaïque de Principautés, de Domaines épiscopaux. Ce morcellement subsista même au delà du rattachement à la France, en 1766 : le Comté de Salm ne disparut qu'à la Révolution.

Les Ducs intervinrent fréquemment en Alsace. Leurs troupes constituées de mercenaires matèrent les Paysans Alsaciens révoltés au printemps de 1525 : c'est le massacre de SAVERNE et de SCHERWILLER. En 1642 : invasion de toute l'Alsace (Guerre de Trente Ans). En 1652 : ravage des Vallées de Ribeauvillé - Kaysersberg - Munster, des Villes de Rosheim - Erstein etc... Ceci, ajouté au fait que les deux Provinces n'avaient pas de langue commune, démontre, au moins en partie, l'absence d'une Entité.

En matière de langue, je pense qu'il est bon de rappeler que, si l'Alsacien avait et a encore un dialecte commun , la Lorraine est partagée entre un patois Allemand : pays de Bitche - Sarreguemines, un patois Luxembourgeois : Sierck - Nord de Thionville, un patois Français au Sud de la Nied Française. METZ même, était à moitié Francophone. Alors la Lorraine, qu'était-ce donc pour notre génération ? Je répondrais, pour les Alsaciens et dans la Mémoire collective de ce Peuple, " *l'Ennemi* " je dirais héréditaire, tout au moins le Pays des ravageurs, enfin des gens que l'on appréciait pas du tout. Pour ma part, c'est bien ainsi que je l'ai ressenti ...

En fait, dans l'Histoire récente, quand on parle " *LORRAINE* " il s'agit du seul département de la Moselle, créé par le Traité de FRANCFORT du 10 Mai 1871. Il englobe une partie de l'ancien département de la Meurthe (Arrondissements de Château-Salins - Phalsbourg - Audun le Tiche - Aumetz et quelques communes des environs de Gravelotte et Novéant). C'est BISMARCK, qui, sous la pression des Militaires Prussiens, pour des raisons purement stratégiques, a imposé aux négociateurs la Frontière qui ne tenait compte ni de l'Histoire ni des limites linguistiques. Je pense avoir ainsi fixé ou situé " *LA LORRAINE* " de l'histoire récente.

HISTOIRE DE L'ALSACE

Administrativement : deux départements, Haut-Rhin et Bas-Rhin. La Povince a été amputée : en 1815 de la Région de LANDAU, en 1871 de la Région de BELFORT devenu Territoire.

Politiquement : elle a fait aussi partie du partage de l'Empire de CHARLEMAGNE en 843. Cependant elle évolua dans l'orbite du St Empire Romain Germanique jusqu'en 1648. A la différence de la Lorraine, il n'y eut plus de DUC depuis le Haut-Moyen Age (8° siècle). Le (les) Suzerains, l'Empereur d'Allemagne et celui d'Autriche étaient loin. Les Alsaciens ont dès le début du 13° siècle cherché à s'administrer eux mêmes, ceci se traduisit par des réalisations originales pour l'époque : la Décapole qui réunissait dans une alliance 10 villes : Landau - Wissembourg - Haguenau - Rosheim - Sélestat - Obernai - Kaysersberg - Colmar - Munster - Turckheim. Strasbourg était une ville libre. Mulhouse était liée à la Confédération Helvétique. Une République faillit voir le jour en 1525 lors de la grande Révolte des Paysans. L'Allégeance aux Empereurs germaniques était toute théorique.

La guerre de TRENTE ANS allait bouleverser ces rapports.

1618-1648 une période terrible pour l'Alsace. La Guerre se termine par la signature des Traités de Westphalie, à Münster et Osnabrück, en 1648.

C'est à ce moment là que je situe le point de départ de l'Alsace Moderne, non pas parce qu'elle devint Française, mais du fait que ses rapports furent désormais orientés vers l'ouest et que la conséquence des Traités était entre-autre l'abandon plus ou moins clairement exprimé de la vassalité vis-à-vis des Empereurs Germaniques.

N'oublions pas cependant que ce n'était pas un changement de nationalité, l'Alsace ne faisait que se " *confier* " à la France considérée alors comme seule Puissance susceptible d'assurer sa Protection et non comme " *Suzeraine* ".
- La Province était dévastée, dépeuplée. Les deux-tiers de sa population avaient disparu dans la tourmente ; c'était le " *LIBAN* " de l'époque ;
- Les Armées de toute l'Europe avaient déferlé sur son territoire et l'avaient tour à tour pillée.
Les Nobles Alsaciens avaient fait appel en vain à ceux dont ils étaient censés être les Vassaux, c'est à dire les Empereurs d'Allemagne et d'Autriche, c'est pourquoi la solution contenue dans les Traités fut *"acceptée"*, non sans beaucoup de réticences en raison de nombreuses maladresses du côté Français. Celles-ci devaient se reproduire trois siècles plus tard.

En fait l'ALSACE devenait Française et le restera. STRASBOURG restait Ville Libre (jusqu'en Octobre 1681), MULHOUSE restait République liée à la Confédération Helvétique jusqu'en 1798.

Ces évènements expliquent à mon avis pourquoi l'ALLEMAGNE, chaque fois qu'elle s'est sentie une certaine autorité en Europe, a revendiqué le retour de l'Alsace, la considérant comme " *Terre d'Empire* " terme qui fut employé en 1871. Ce terme cependant ne pouvait pas s'appliquer à la partie de la Lorraine Annexée à la même époque.

LA NAISSANCE DE L'ENTITÉ " ALSACE-LORRAINE "

Comme j'ai essayé de le faire comprendre aux précédents paragraphes cette entité n'existait pas. Rien de commun entre les deux régions :

L'ALSACE devient Française en 1648, la LORRAINE seulement en 1766, à la mort de Stanislas LECKZINSKI. Bien entendu depuis 1552 les trois Evéchés de Metz, Toul et Verdun étaient devenus possessions du Royaume de France, avec il est vrai de multiples domaines s'étendant jusqu'en Alsace.

C'est la désastreuse guerre de 1870, imprudemment déclarée par Napoléon III qui va entraîner la création de l'Alsace-Lorraine. Le 10 mai 1871, le Traité de FRANCFORT est signé, la FRANCE " *abandonne* " l'Alsace, la Moselle, une partie du Département de la Meurthe, quelques communes du département des Vosges. La Région de Belfort est cependant laissée à la France, en échange il est vrai de communes de la région d'Audun-le-Tiche et d'Aumetz.

C'est l'Acte de naissance de ce que j'appelle le " *Mythe ALSACE-LORRAINE* ". Une entité nouvelle qui va voir son destin évoluer d'une façon différente par rapport à ce qui s'était déroulé jusque là.

C'est le décor dans lequel va se développer :

- du côté Allemand : la Germanisation dans le cadre du " *REICHSLAND ELSASS-LOTHRINGEN* (Terre d'Empire)
- du côté Français : l'idée de la Revanche au travers d'un Nationalisme exacerbé.

L'ANNEXION

Elle va revêtir une certaine forme que le Nouvel Empire (II° REICH) proclamé à VERSAILLES, ne pratique pas ailleurs (Silésie-Poméranie). La Moselle et l'Alsace ne sont pas rattachées à l'Empire mais vont constituer une " *Terre d'Empire* " (REICHSLAND). Une Chambre propre à cette entité va être élue, elle siègera à STRASBOURG. Des députés élus par la Population seront envoyés au REICHSTAG. Cette communauté nouvelle saura se faire entendre. Elle n'acceptera le fait accompli qu'en essayant de décrocher toujours plus d'autonomie. Il faut souligner ce point, car jusqu'en 1917 les gains dans ce sens furent importants : la Loi du 31 mai 1911 apportera des acquis importants.

La Langue Française ne fut pas systématiquement éliminée, elle continua d'être enseignée là ou elle était majoritaire, par exemple en MOSELLE-SUD, à METZ et dans les cantons francophones d'ALSACE.

Les noms de famille des individus furent respectés dans leur intégralité.

La faculté de choisir sa nationalité fut laissée à chacun. Chacun put opter pour la France et, dans un premier temps, cette option ne comportait pas d'obligation de départ. Par la suite, ceux qui avaient opté pour la France durent partir. Il y en eut 160 000 environ dans les 3 départements et ce, tout au long de plusieurs années (1871 à 1910). Ce ne fut pas à proprement parler, un exode.

L'ALSACE et la MOSELLE restèrent contestataires durant toute l'annexion, une NATIONALITE était forgée et, d'ailleurs, reconnue : " *ALSACIEN - LORRAIN* ".

LE RETOUR À LA FRANCE

11 NOVEMBRE 1918 : l'un des buts de la France était le retour de l'Alsace et de la Moselle à la FRANCE. Le Traité de VERSAILLES du 24 JUIN 1919 consacre celui-ci. Ce retour cependant était mal préparé.

48 années de Séparation : les événements avaient évolué de façon différente des deux côtés de la Frontière. Presque deux générations séparaient les retrouvailles.

Le Gouvernement du KAYSER n'avait pratiquement pas touché au Statut Local. Ainsi : le Statut du Clergé, l'Ecole Confessionnelle, le Livre Foncier. BISMARCK avait introduit les Lois Sociales qui n'avaient pas d'équivalent dans les Départements du reste de la FRANCE.

Une appellation parfois saisie comme péjorative fit son apparition : " *FRANCAIS DE L'INTERIEUR* ". Elle s'appliquait aux personnes venant des départements autres que la Moselle, le Bas-Rhin et le Haut-Rhin. Il faut ajouter que ceci fut plus sensible en Moselle où, sur une population de 600.000 personnes, 120.000 étaient des Allemands Immigrés qui furent remplacés par des ressortissants des autres départements dès 1919. Les Gouvernements Français de l'immédiat après-guerre commirent de nombreuses maladresses : attaques contre les Lois Locales, l'Ecole confessionnelle, les Lois Sociales considérées comme Germaniques. Ces maladresses finirent par susciter un courant autonomiste, tout au moins en ALSACE.

L'ANNEXION DE FAIT DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

21 ans après le retour à la FRANCE de L'ALSACE - MOSELLE, un douloureux chapitre s'ouvre pour cette région.

C'est tout d'abord l'exode des populations frontalières : les Alsaciens en PERIGORD, les Mosellans en DORDOGNE. Il faut noter, à ce propos, que les populations déplacées parlaient en majorité un dialecte Allemand : Platt Deutsch, Alsacien, Luxembourgeois, ce qui ne fut pas sans causer quelques problèmes.

1940. C'est la défaite de l'Armée Française. 10 Mai - 22 Juin : 6 semaines ont suffi pour anéantir une Armée que l'on nous disait " *Invincible* ". Cette déroute surprend tout le monde par sa rapidité, elle est totale et laisse l'ALLEMAGNE dominer l'EUROPE avec l'ITALIE entrée en guerre juste avant la fin de la campagne de FRANCE. Seule l'ANGLETERRE reste en Guerre, mais chacun s'interroge : pour combien de temps ?

Et alors débute ce que l'on a appelé " *l'Annexion de FAIT* ". Les accords d'Armistice du 23 Juin 1940 ne firent pas mention du sort des Trois Départements. Cette lacune fut pour nous source d'équivoque, tout au moins jusqu'au moment ou les NAZIS dévoilèrent leurs cartes. Ceci ne tarda pas.

Dès le mois d'Août 40 - Expulsion de 100.000 habitants du Département de la MOSELLE (à comparer aux 160.000 de toute la période 1871-

1910) c'est toute la population du SUD du Département qui fut transplantée dans diverses parties de la FRANCE. En ALSACE aussi des expulsions eurent lieu principalement dans les cantons Francophones, mais surtout à partir de listes pré-établies par la GESTAPO. J'ai personnellement vu ces listes dont un exemplaire se trouve chez un Mosellan habitant SAINT-AVOLD.

Administrativement il n'est pas recréé de REICHSLAND. La MOSELLE et l'ALSACE sont dissociées, plus de Chambre représentative, plus rien de commun sinon le Drame qui ne fait alors que commencer. Bien entendu, la Frontière de 1871 est rétablie dès les premiers jours de l'Occupation. Le Bas-Rhin et le Haut-Rhin sont rattachés au GAU OBERRHEIN, la MOSELLE au GAU WESTMARK (GAU = Région, WESTMARK = Marche de l'OUEST).

Des Populations venues de SILESIE remplacent en MOSELLE les cultivateurs expulsés, ce sont les " *Siedler* " (des Colons).

- La Langue Française ainsi que tout ce qui peut rappeler la FRANCE est systématiquement éliminé.

- Les Noms des Villes et Villages sont radicalement changés, tout ce qui a une consonnance Française est modifié, plus profondément qu'en 1915. Par exemple :

. MONTIGNY-lès-METZ : de MONTENINGEN devient MONTENICH
. ANCY-sur-MOSELLE devient ANZIG

- Les Noms de Famille des individus en ALSACE seulement, sont Germanisés :

PIERREVELCIN devient PETERVELCH
DUMOULIN devient VONDERMUHLE
PETITDEMANGE devient PETERMUNSCH, etc...

Les registres de l'ETAT-CIVIL sont modifiés en conséquence. Il est facile de le vérifier encore aujourd'hui.

- Faculté de choisir ? Pas question .... Ou bien on est FRANCAIS et alors on est expulsé (Août 1940). Ou bien on se reconnaît " *Volksdeutsche* " c'est-à-dire " *Ressortissant du Peuple allemand* " (mais pas Reichsdeutsche : ressortissant de l'Empire Allemand). Ou encore, on ne remplit pas cette " *formalité* " et alors, c'est la Déportation à SCHIRMECK (Camp de redressement dès 1940) à ne pas confondre avec le Camp de Concentration du STRUTHOF. Ou la SILESIE avec interdiction de retour en " *ALSACE - MOSELLE* ". Dans certains cas, pour ceux qui résistent, c'est la déportation dans les Camps de Concentration. La mort pour ceux qui ont commis le crime de propager des idées contraires à l'idéologie NAZIE, ou sont soupçonnés seulement d'espionnage, par exemple Paul SIMMINGER de MONTIGNY-lès-METZ, décapité à TREVES en 1941.

Avant de conclure, il m'a semblé bon de rappeler brièvement le va-et-vient des Populations durant 75 ans :

- 1871 : Départ de ceux qui ont opté pour la FRANCE (160.000 environ).
- 1918 : Mouvement inverse, mais dans la grande majorité, ce ne sont plus les mêmes personnes.
- 1939 : Déplacement des Populations Frontalières (200.000 environ).
- 1940 : Retour de la majorité de ces Populations.

- 1940 : Expulsion vers la FRANCE des personnes jugées indésirables, de toutes celles qui habitaient la région au sud de la Nied Française, de toutes celles qui étaient mariées à des " *Français de l'Intérieur* ".
- 1941 : Déportation en Silésie de ceux qui avaient manifesté le désir de gagner la France, quelques milliers.
- 1942 : Enrôlement de Force de 130.000 Alsaciens et Mosellans.
- 1945 : Retour de ceux qui avaient pu traverser ces épreuves.

Tous ces mouvements de population n'ont pas été sans causer de nombreux drames. Les " *revenants* " ne manifestant pas toujours une grande compréhension vis à vis de ceux qui, pour diverses raisons, étaient restés. J'ajouterai pour ma part que ceux qui revenaient de l'Enfer du Front Russe et des Camps de prisonniers, déjà traumatisés, n'ont pas souvent trouvé ne serait-ce qu'une certaine compréhension, je puis en témoigner. Les " *Malgré-Nous* " se sentaient comme des parias, je n'osais pas faire état de ce qui m'était arrivé, c'était une " *Tare* ".....

LES MALGRÉ-NOUS ET LE PROBLÈME DE LA NAZIFICATION

C'est le point qui évidemment m'a le plus touché puisque à l'âge de 17 ans 1/2, j'ai été incorporé tout d'abord au Service du Travail (R.A.D.) puis à la Wehrmacht. J'ai concrétisé cela par la suite, à diverses émissions de T.V. et Radio :

- le 1.3.1982 - F.R.3 " *FRANCAIS SI VOUS SAVIEZ* "
- le 6.11.1982 - France-Inter
- le 9.11.1983 - F.R.3 " *LES MALGRE-NOUS* "

Je suis intervenu par écrit près des réalisateurs des émissions pour corriger des interprétations, des insinuations, je n'ai jamais obtenu la moindre réponse. J'ai agi de même près de rédacteurs d'articles de Presse, je citerais H. AMOUROUX, L. LANDAU, J. LALOY. Seul ce dernier a bien voulu me répondre.

La situation :

La défaite de l'Armée Française a surpris l'immense majorité de la Population. Alors différentes raisons ont entraîné ou contribué à mettre en marche un mécanisme qui sournoisement a conduit à l'incorporation de 130.000 Alsaciens et Mosellans.

Pourquoi ? A mon avis parce que :

- la défaite de l'Armée Française crée un vide que je qualifie de vide idéologique,
- en Alsace au moins, un Mouvement Autonomiste s'était manifesté,
- les Gouvernements Français de l'Entre-deux-guerres n'avaient pas contribué à donner une belle image de marque de la France, (attaques contre les Lois Locales - contre le dialecte),
- le fait que le Pouvoir politique Français était ressenti comme déliquescent - un Gouvernement qui changeait parfois au rythme d'un tous les mois,
- l'Allemagne en tant que telle, ne représentait pas, aux yeux des Anciens ayant vécu sous GUILLAUME II, un handicap majeur. (Souvenez-

vous du Statut que l'Empire était sur le point d'accorder au REICHSLAND ELSASS-LOTHRINGEN),
- un souhait exprimé par beaucoup : plutôt HITLER que les ROUGES.

La Population :

Quand on mélange, dans les esprits locaux, ces éléments, on aboutit à ce vide que je viens d'évoquer, alors pour certains c'est l'adhésion aux théories développées par la Propagande Allemande. Pour d'autres, et ce furent les plus nombreux, ce fut la Passivité. Il faut souligner que c'est la majeure partie de la population qui est à ranger dans le second aspect des choses. Une faible minorité, que je situe à 1 % de la population se met au service des Allemands. Mais alors l'engrenage se met en place ... Progressivement, ceux qui ont pris des responsabilités vont voir leurs pensées évoluer vers l'acceptation du Nazisme, leur pensée individuelle n'existera plus. Un phénomène qui n'est malheureusement pas propre à nos régions est mis en évidence : Le petit - le sans-grade auparavant, va se sentir devenir CHEF, on le nommera " *Blockleiter - Gruppenleiter-Ortsgruppenleiter* " ... encouragé si l'on peut dire par l'attribution d'un bel uniforme, d'une belle casquette.

L'évolution vers l'Incorporation :

La Propagande prend de l'ampleur dès la fin de l'année 1940. Les expulsions ont engagé le processus de la Terreur. Ces expulsions ont eu lieu à partir de listes dressées par qui ? La GESTAPO ? Non, elle les avait entre les mains, c'est donc des gens du Pays qui les avaient dressées. Alors tout le monde va se méfier de tout le monde.

Le " *Führerprinzip* " suivant lequel le Führer sait tout, décide de tout, a toujours raison,est enseigné, rebattu, imposé. Malheur à celui qui ose le discuter.

L'embrigadement dans les diverses formations du Parti est intensifié : Hitler-Jugend pour les garçons, Bund Deutscher Mädel pour les filles, au Parti pour les travailleurs (N.S.D.A.P.).

C'est à partir de 1941 après l'entrée en guerre contre l'URSS, que le durcissement va se faire sentir. Plus question de se faire prendre à parler Français en public, chacun se méfie de l'autre, des procès ont lieu à ce propos. Le Règne de la PEUR s'installe. La MECANIQUE est bien en place. Les décrets concernant l'incorporation peuvent être publiés. C'est le coup de tonnerre du 25 Août 1942.

130.000 jeunes gens de moins de 35 ans vont être incorporés, d'octobre 1942 à février 1945, soit 20 classes d'âge en Alsace et 14 en Moselle. Les 4/5 de ces jeunes furent envoyés sur le Front Russe, à peine 100.000 revinrent, et dans quel état.

Il faut relever que la publication des décrets provoqua une vague de demandes de départ vers la France. Les demandeurs furent recensés (plusieurs milliers) mais envoyés en Silésie avec interdiction de retour en Alsace ou Moselle, ce sont les " *Personnes déplacées résistantes* " (P.D.R.).

C'est surtout le début du Calvaire des MALGRE-NOUS : six mois de R.A.D. au début, trois dès Février 1943 et l'incorporation à la Wehrmacht suivait.

Albert CLAUDEPIERRE
Lapoutroie
Décédé le 13.01.1945

DEUX VICTIMES DE L'INCORPORATION DE FORCE

Louis PHILBERT
Grand Fontaine
Décédé le 16.01.1945

Janvier-Février 1943 ... C'est STALINGRAD, Première grande défaite Allemande, elle n'est pas nettement saisie par la Population comme telle et ne provoque, à ma connaissance aucun changement d'attitude chez ceux qui ont pris le Parti des NAZIS, qui continuent d'agir comme si de rien n'était.

17 Février 1943 ... près de Kassel : c'est mon incorporation au R.A.D. 8 Mai à la Wehrmacht ... à EYLAU en Prusse Orientale.

Je ne puis à partir de ce moment là, exprimer mon sentiment personnel sur la situation réelle dans nos trois départements. Je note cependant qu'après mon incorporation, je n'ai jamais trouvé UN seul de nos compatriotes qui fut pro-nazi.

Je terminerai là mon exposé. Mon seul souhait : qu'il aide un tant soit peu à saisir la complexité des problèmes qui se sont posés à nos POPULATIONS dans l'espace de 75 ans.

Puissent de tels faits ne jamais se reproduire.

BIBLIOGRAPHIE

Pour ceux qui voudraient en savoir davantage, je leur conseille la lecture des livres suivants qui m'ont aidé à me faire une opinion :

- ALSACE - TERRE D'HISTOIRE par Lucien SITTLER publié en 1973 aux Editions ALSATIA de COLMAR

- HISTOIRE DE LA LORRAINE publié sous la direction de Michel PARISSE-PRIVAT éditeur, TOULOUSE 1977

- LA LORRAINE ANNEXE par François ROTH publié par MAISONNEUVE St. RUFFINE/ Moselle en 1976

LES JOYEUSETES D'ANTAN A FRELAND

M. Josée COUTY

Autrefois la vie n'était peut-être pas aussi facile qu'aujourd'hui, mais on savait s'amuser et rire cependant. Nous avons recueilli quelques anecdotes.

DIEU SEUL LE SAIT ...

A Fréland, avant la guerre de 1914-18, alors que l'Alsace était toujours annexée, des Frères enseignaient les garçons à l'école primaire. Ils étaient d'ailleurs renommés pour leur savoir et leur manière de l'inculquer aux enfants. Comme dans toute école, un inspecteur devait passer et le Frère dont on n'a pu nous rappeler le prénom, recommanda à ses élèves, en cas de trou de mémoire, de répondre : *" Dieu seul le sait "*. Après diverses questions dont les réponses furent satisfaisantes, l'inspecteur demanda : *" Combien d'enfants a le Kayser ? "* Silence dans la classe jusqu'au moment où un écolier leva la main et répondit, en toute innocence : *" Dieu seul le sait ! "* Un fait authentique qui, aujourd'hui, nous fait sourire. On ignore quel en fut l'effet sur l'inspecteur...

EN RETARD

Toujours à Fréland, entre les deux guerres, un jour de ce que l'on appelait la Communion Solennelle, aujourd'hui Profession de Foi. Un servant de messe qui l'année précédente, s'était vu offrir un vélo pour sa communion, jugea, qu'avant l'heure des vêpres, il avait le temps de faire un aller-retour jusqu'à la gare de Fréland. Oui mais voilà ! La chaîne cassa et c'est en tenant son vélo à la main que notre garçon revint au village, en retard pour l'office bien entendu. Il eut droit tout d'abord à une gifle magistrale du curé, qui n'était pas un tendre. Ce n'était pas fini car à la maison deuxième tournée et de plus une roue du vélo fut démontée et accrochée, cadenassée, au grenier. Plus de bicyclette pendant un an, pour un retard d'une demi-heure au plus : c'était dur quand même !

BAIN FORCÉ

Encore à Fréland après la libération dans les années 1946-48. Tous les samedis, il y avait bal. On y venait du village et également des

environs, comme par exemple de Labaroche. Un Barochais qui avait une jambe de bois et le vin mauvais, dévissa celle-ci pour frapper des jeunes gens qui le taquinaient quelque peu. C'est l'un de ceux-ci qui nous a conté cette anecdote. Les gaillards n'ont fait ni une ni deux pour le balancer dans la fontaine près de la mairie. De quoi lui rafraîchir les idées !

LA TARTE AUX BIBIES

Une dernière histoire - toutes, rappelons-le, sont garanties authentiques - nous a été contée par un Kaysersbergeois qui en fut le témoin direct. Il faut bien dire qu'une certaine rivalité existait entre la montagne et la plaine. Chaque village avait aussi son surnom que l'on employait volontiers pour taquiner ses habitants. A Fréland c'était, et c'est toujours les Bibies, autrement dit les hannetons. Dans le temps la fête patronale avait lieu le 4e dimanche après Pâques et la piste de danse était un plancher de bois jeté sur la rivière. On y trouvait divers amusements et bien sûr la tarte traditionnelle. Un Kaysersbergeois jugea malin de taquiner des jeunes sur cette tarte et sur le nom du village, à tel point que les garçons mis en cause décidèrent de ne pas laisser passer ainsi cet outrage. Aussi attendaient-ils le railleur de pied ferme, au retour de la fête la semaine suivante. Et celui-ci fut obligé d'ingurgiter une tarte de bibies ... véritables car c'étaient bien des hannetons qui étaient cuits sur la tarte. Bon appétit ! et sans doute fut-il plus prudent à l'avenir. On ne sait pas de quelle façon il a digéré cette aventure !

LA VALISE AUX BIJOUX

Ou le Peloton Lefèbvre dans les combats d'Orbey et de Labaroche en décembre 1944

Le Sous-Lieutenant LEFEBVRE en avril 1945

Gérard LEFEBVRE

La guerre recèle maintes aventures curieuses. Ainsi celle de la valise à bijoux qui survint à l'Aspirant LEFEBVRE et à ses hommes, au beau milieu des sanglants affrontements de Busset, la Chapelle de Labaroche et Béthléem.

M. LEFEBVRE a narré cet épisode, avec tous ses souvenirs de la bataille d'Orbey, à Mme Georgette MAIRE qui collecte inlassablement les témoignages de cette douloureuse époque et réunit les survivants sur les lieux de leurs faits d'armes. Elle prépare la publication d'un livre souvenir.

Nous exprimons toute notre gratitude à M. LEFEBVRE et à Mme MAIRE qui nous ont autorisés à publier ce témoignage dans notre Bulletin.

LA CONSTITUTION DU PELOTON LEFÈBVRE

Le 15 Novembre 1944, quand démarre l'offensive en direction de HERICOURT et BELFORT, conduite par le Combat Command N° 4 (C.C.4) de la 5° DB, le Peloton de l'Aspirant LEFEBVRE du 2° Escadron du 1er Cuirassier (Régiment de TURENNE) sous-Groupement B (de PREVAL) se compose de 5 chars moyens du type M4, d'origine US, armé notamment d'un canon de 75 M/M.

Ces 5 chars, constituant, au sein de l'Escadron, le Peloton des FAUVES (1) sont :

- l'ASPIC (par analogie à l'Aspirant Commandant le Peloton)
- le LEOPARD
- le LYNX
- le LOUP
- le LION

(1) *C'est sans doute la raison pour laquelle, selon leur humour "bidasse", les équipages du Peloton, ont surnommé leur chef - La Fauvette - Ironie, non point méchanceté.*

A l'issue des combats qui se sont poursuivis du 14 au 29 Novembre 1944, les pertes du Peloton se sont soldées par 2 tués et 3 blessés parmi les personnels et de 2 chars, dont l'ASPIC transpercé le 18 Novembre 1944, au pied des Monts VAUDOIS par un 75 Pak et le LOUP, touché, tourelle endommagée mais réparable, 1 tué dans chacun de ces chars.

De ce jour, le LEOPARD deviendra char de commandement du Peloton du fait de problèmes d'équipement radio. L'ASPIC II remplacera l'ASPIC détruit. Cette première phase des combats menés pour la reconquête de la rive gauche du Rhin et de la libération de nos chers Alsaciens, en passant par BELFORT, MONTBELIARD, DELLE, COURTELEVANT, SEPPOIS, ALTKIRCH, DANNEMARIE, PONT D'ASPACH, BURNHAUPT, MULHOUSE, a confirmé l'excellence de la formation et de l'entraînement des équipages. Elle a permis de consolider le moral des hommes, de développer l'esprit de solidarité-interarmées, et de prendre la mesure d'un adversaire parfois dominé matériellement, non négligeable, et défendant chèrement sa peau.

À L'ASSAUT DE LABAROCHE - 17-22 DÉCEMBRE 1944

Les matériels détruits, remplacés, les équipages recomplétés, le Peloton (dans le cadre de l'Escadron) est soumis à une succession de déplacements qui le porteront vers le 16 Décembre 1944, à proximité d'ORBEY, fin prêt pour de nouveaux engagements.

17 ET 18 DECEMBRE 1944 - PETIT BUSSET - MOREYFONTAINE

Depuis le 15 le 1er RTA, dont c'est le baptême du feu, progressant sur l'axe HACHIMETTE-LABAROCHE, s'est emparé des ALLAGOUTTES, LA CONATTE, LES CHIAISGAYAS. Cloué au sol par des tirs de mortiers et d'armes automatiques, ses pertes sont importantes et sa progression vers le BUSSET est considérablement ralentie.

Appelé en renfort, le Peloton LEFEBVRE débouchant d'ORBEY, le 17 Décembre au matin, engage la progression en direction du BUSSET, PETIT BUSSET, MOREYFONTAINE, dans un terrain abrupt, peu favorable à l'avancement des chars. Débusquant les nids de mitrailleuse allemands, astucieusement disposés en avant des murs des fermes, il permet au tirailleurs d'atteindre vers 11 heures le PETIT BUSSET, et vers 16 heures MOREYFONTAINE. La faible distance séparant ces deux objectifs témoigne de l'acharnement des combats.

A court d'essence et de munitions le Peloton redescend à la nuit tombée, jusqu'aux lisières d'ORBEY pour se ravitailler. La descente du Petit Busset s'effectue non sans peine, tant la pente est abrupte. Bien qu'en 1ère vitesse (la plus lente) les chars poussés par leur poids, obligent leurs chefs de char (qui les guident à pied) à courir devant eux.

Le 18 Décembre, le Peloton remonte, aux aurores, pour appuyer l'action des Tirailleurs (1er RTA) dès 9 heures en direction des FONTENELLES et ROMAINGOUTTES. Ils occupent la côte 795 tandis que les chars sont immobilisés par le terrain impraticable. Ils appuient de leur feux la progression du 1er Peloton (SCIARD) du 2/1er Cuirassier vers TANNACH.

A la nuit, et pour les mêmes raisons que la veille, ils redescendent aux lisières d'ORBEY. Lourde servitude que celle des blindés ! Leur autonomie en essence n'est que de 8 heures et malheureusement les camions (essence ou munitions) ne peuvent pas toujours se rendre jusqu'à eux, surtout quand le " *tout terrain* " devient impraticable. Les chars allemands auxquels nous étions confrontés étaient d'ailleurs eux-mêmes rarement en dehors des routes, malgré un train de chenilles plus large et donc plus portant que le nôtre.

19 DECEMBRE

Le Peloton passe en réserve derrière le Peloton SCIARD, et garde TANNACH tandis que SCIARD s'empare du HAMBOUT. Des combats très durs opposent les Tirailleurs (aux effectifs diminués) aux S.S. allemands qui contre-attaquent et reprennent la côte 795.

20 DECEMBRE

La veille, en fin de contre-attaque, les allemands ont tenté de s'infiltrer vers les FONTENELLES. Nous recevons l'ordre de gagner le hameau pour y aider les Tirailleurs.

Un brouillard intense - on n'y voit pas à 10 mètres - empêche la moindre activité, d'un côté comme de l'autre. Tirs de harcèlement d'Artillerie habituels.

21 DECEMBRE

En appui du III/1er RTA, le S/Grt B, Peloton LEFEBVRE en tête, a pour objectif LA CHAPELLE.

Débouchant des FONTENELLES, le Peloton atteint les lisières du village, ayant à sa droite le Peloton de Tank Destroyers (TD) du 11° RCA, précédé par son groupe de combat à pied. La prise du carrefour central proche de l'église du village et d'un grand bâtiment ne pose point de problèmes. Des allemands en uniforme, bras levés, se rendent et sont dirigés vers l'arrière. Le dispositif de défense pour la nuit s'organise. LEFEBVRE garde la sortie Nord-Est, de COURSON, avec les T.D. est au Sud vers LA PLACE. Tous les chars sont à l'écoute radio.

Tout d'un coup, alerte ! Surpris par son audace, les chars du Peloton de COURSON viennent de laisser passer une VL 402 avec 3 allemands à bord. Branle bas de combat au carrefour. Il faut faire vite. Gonflés les mecs ! Mais OULE sur l'ASPIC est en poste, canon tourné vers la sortie du village... La 402 passe, mais elle n'a pas fait 50 mètres qu'elle s'arrête criblée de balles. Deux allemands en sortent bras levés. Ils sont faits prisonniers. Ceux-là ignoraient que LA CHAPELLE était prise. Et que sort-on de la voiture ? Deux marmites remplies de soupe chaude pour les défenseurs de LA CHAPELLE. Elle n'est pas si mauvaise et remplacera avantageusement les rations C de combat. Tout le monde est en alerte. Nuit sans histoire.

22 DECEMBRE

La CHAPELLE, les FONTENELLES, TANNACH, le HAMBOUT solidement

tenus, il s'agit, pour dégager ORBEY, au Sud, de s'assurer les hauteurs du Hohnack.

Le Peloton LEFEBVRE, en soutien de l'Infanterie, progresse sur l'axe LA CHAPELLE, LE FAITE, LES PLAINS CHAMPS. Le Peloton de COURSON et les TD, embusqués face à LA PLACE soutiennent la progression.

Arrivés aux PLAINS CHAMPS, LE LEOPARD et L'ASPIC II, embusqués au coin d'un bosquet et au long d'une haie découvrent un nid de mitrailleuses. Bras levés les servants de la mitrailleuse se dressent. *"Nous sommes Alsaciens"*, s'écrie l'un d'eux en français. - Qu'est-ce qu'on fait ? demande OULE, le chef de char de L'ASPIC II. - Désarmez-les, envoyez-les à l'arrière, lui répond LEFEBVRE.

Leur attention détournée, les équipages n'ont pas vu apparaître à 400 m le Panther. Pas plus d'ailleurs, que les chars de soutien postés à la Chapelle. Lui non plus, n'a rien vu, car surpris, soudain par la présence de l'ASPIC II, il tire un premier obus, trop haut ! mais qui tue un Sergent et 2 Tirailleurs du 1er RTA.

L'équipage de l'ASPIC II s'énerve, le moteur arrêté, ne veut plus démarrer. Deuxième obus du PANTHER. Mouche dans le moteur de l'ASPIC II qui prend feu. L'équipage au complet, heureusement indemne, évacue et se met à l'abri. Le conducteur jure. Il a oublié son porte feuille sur le casier à munitions près de son poste, avec les photos de la famille et de sa fiancée. On en rigolera après ! L'alerte donnée à la radio, une pluie de *"perforants"* crible le PANTHER, mais le blindage résiste. Heureusement un obus pénétre quasiment dans le canon de Panther, détruisant au passage le frein de bouche. L'équipage allemand évacue son char, et s'enfuit. Quand les Tirailleurs, nettoyant LA PLACE, en approcheront, ils entendront le ronronnement de son poste radio, toujours en action.

Débordant par LE FAITE, LES PLAINS CHAMPS nos Tirailleurs, conduits énergiquement par leur chef, l'Aspirant TELLIER progresse vers LA PLACE, par les bosquets où l'ASPIC II s'est fait *"planter"*, tandis que LE LEOPARD surveille le paysage vers Romaingoutte et le Hambout. Et soudain, tandis que la progression des Tirailleurs se poursuit dans LA PLACE, LEFEBVRE, en observation sur un petit groupe de maisons, en dehors du hameau, aperçoit un nuage de fumée s'élever par dessus le toit peu élevé du bâtiment d'extrémité. Intrigué il insiste et constate que le bâtiment en question s'allonge, puis un vide apparait entre la partie fixe (maison) et la partie mouvante (char). Ce n'est donc pas un effet d'optique comme cela peut se produire, la fatigue aidant. La silhouette de la *"rallonge"* se révêle être un automoteur, un de ceux qui les jours précédents, avaient ralenti la progression des Pelotons GUIBOUT (chars légers) et SCIARD (chars moyens) vers TANNACH. Se déplaçant à *"reculons"* il ne semble pas s'être rendu compte de ce qui se passe sur sa droite. Sans doute ignore-t-il que le Panther a été neutralisé.

LEFEBVRE alerte le LYNX et tout en lui donnant les éléments de tir, il attend que l'automoteur (Sturmgeschütz) soit à la plus courte distance possible, et bien de profil. Hausse 600 ! Feu ! Les deux canons ont craché, chacun son perforant. Touché de plein fouet l'allemand s'immobilise. Deux slhouettes en émergent, aussitôt accueillies par un explosif et une rafale de mitraillettes. La route est libre pour les amis progressant sur cet axe.

La fin de la journée est consacrée au nettoyage et à l'installation de nuit dans LA PLACE. Plus tard, dans la soirée, le Sous-Groupement B

reçoit l'ordre de repli sur ORBEY. Il est remplacé par le Sous Groupement A (Lieutenant Commandant du BREUIL). LEFEBVRE regroupe ses chars au FAITE autour du PC du Sous-Groupement A, où il pénètre, rend compte à peine de sa mission et s'écroule dans un coin terrassé par la fatigue et le sommeil. Dehors le LAON II n'a pu éviter une fosse d'engrais liquide (1); s'y enlise. Il ne pourra en être dégagé qu'en Avril 45, bloqué par le froid et la glace, jusqu'au printemps.

(L'ASPIC III en piteux état ... C'était le troisième char M4 Shermann confié à l'équipage de M. LEFEBVRE, qui est sorti sain et sauf de ses multiples tribulations)

LA VALISE AUX BIJOUX - 23 DÉCEMBRE 1944

En début de matinée, l'Escadron a rejoint ORBEY. Le Peloton LEFEBVRE s'est vu attribuer des emplacements de repos, à proximité d'un carrefour systématiquement harcelé par l'Artillerie ennemie dès qu'un mouvement de véhicule s'y dessine. Les chars sont mis à l'abri dans les recoins de maisons et pour une tranquillité relative, chacun s'installe dans les caves.

Celle où s'abrite l'équipage du LEOPARD, posséde une porte donnant directement sur une cour non fermée. Alors que l'on déballe les couvertures, que l'on vide les musettes en vue d'une toilette sommaire, jaillit un cri d'étonnement.
- Mon Lieutenant, une valise ! Elle est pleine de bijoux !
- Ne touchez à rien, mettez la à l'abri. X ... tu en es responsable.
Et chacun vaque à ses occupations.

L'heure du déjeuner approche. Cuisiner les rations on connaît !

(1) *Purin*

Soudain un homme essouflé entre, complètement affolé et nous interroge :

- Auriez-vous trouvé une valise ?
- Oui, que contient-elle ?
- Des bijoux !
- La voici ! Il s'en empare, l'ouvre et jette un coup d'oeil rapide. Son visage s'épanouit.
- Merci les gars ... Mais vous ne pouvez pas vous contenter de vos rations. Il se dirige dans un coin reculé, plonge la main par dessus une poutre, en tire une clé et nous désignant une porte épaisse dans le mur où s'appuient nos couches provisoires.
- Ouvrez et prenez tout ce que vous voudrez !

Il y a là dedans une réserve de conserves de toutes sortes, de vin, de gnôle du pays et Dieu sait si elle est bonne.... Enfin de quoi se payer un véritable festin. Il y a réellement longtemps que notre estomac n'avait accueilli d'aussi fines et bonne nourritures. Le festin terminé, l'on pense au froid qui régne dehors et une bonbonne de *"Quetsche"* vient rejoindre sur la tourelle du char, les musettes et accessoires qui y sont accrochés. La clé retrouve sa cachette.

La vertu n'est pas toujours bien récompensée. A la suite des tirs de harcèlement de nuit, nous retrouverons, le matin, la bonbonne vide, le fond perçé d'un trou minuscule par lequel le précieux nectar s'est échappé. Un éclat d'obus l'avait transpercé sans altérer le reste du récipient.

Cette journée du 23 décembre 1944 concrétise la libération totale du village d'ORBEY ; les contre-attaques allemandes seront repoussées par l'action conjuguée des blindés (Sous-Groupement A du CC4) et des Fantassins de la 3ème DIA et du 1er RTA.

LA DÉFENSE DE BÉTHLÉEM

24 Décembre 1944

Au cours de la matinée, l'Escadron reçoit l'ordre de participer à la défense du FAING et de TANNACH. De Courson monte à HAMBOUT. LEFEBVRE reçoit l'ordre de se porter au carrefour de BETHLEEM. (Divin nom pour une veille de Noël) Des éléments du 4ème RTT tiennent le carrefour et sont enchantés du renfort blindé qui leur est accordé.

Renseignements pris, les tirailleurs nous signalent une barricade sur la route des BASSES HUTTES, cachée à notre vue par un petit groupe de maisons et tenue par un automoteur. Eclairés sur l'avant par les fantassins, placés en sonnette, les chars restent en alerte permanente, sans qu'aucun incident n'intervienne. Seuls des tirs allemands de harcèlement vers la GRENELLE, le LAIT viennent troubler le silence. Il fait froid et dans leurs chars glacés, les équipages sont paralysés. La nuit tombe et le tour de garde pour la nuit s'établit. L'Aspirant (1) prendra de minuit à deux heures.

A minuit moins cinq, le tireur secoue son chef qui dort, recroquevillé sur le plancher de la tourelle. *"Votre tour mon Lieutenant"*.

(1) *Quel que soit le grade, chacun - dans un équipage - prend son tour.*

LEFEBVRE s'installe sur son siège de chef de char, le corps à demi sorti de la tourelle. Alentour, des bruits furtifs. Ce sont les relèves des fantassins auprès des postes de mitrailleuse ! Ainsi que les patrouilles. Le ciel est clair, parfois éclate un tir d'artillerie, quelques obus pour faire savoir qu'en face on veille également.

A deux ou trois reprises un bruit de moteur, et de chenilles, indique que l'automoteur, en face, veille, de son côté et ne reste pas inactif. Néanmoins rien ne se produira au cours de la nuit. C'est Noël ! Seul un incident dramatique, se produira dans la matinée du 25 ; au cours d'un changement de position les servants d'une mitrailleuse, des Tunisiens du 4ème RTT, manipulent leur arme de façon si imprudente, que l'un d'eux, tenant la mitrailleuse, canon dirigé vers lui, reçoit une rafale en plein ventre et s'écroule, mort. De quoi vous retourner les tripes, fût-on vacciné contre la mort anonyme des combattants.

Resté en faction dans son char, de minuit à cinq heures, l'Aspirant s'est enfin fait remplacer, et va rechercher dans une maison proche, en arrière, un peu de chaleur et une pinte de sommeil. L'accueil des Tirailleurs est sympathique, et grâce au calme ambiant, il pourra se reposer jusqu'au jour.

Dans la journée, le Peloton de COURSON prend la relève à BETHLEEM.

26 Décembre/29 Décembre

Relèves successives entre de COURSON - SCIARD et LEFEBVRE. Un calme relatif s'est établi sur les positions couvrant ORBEY.

30 Décembre 1944

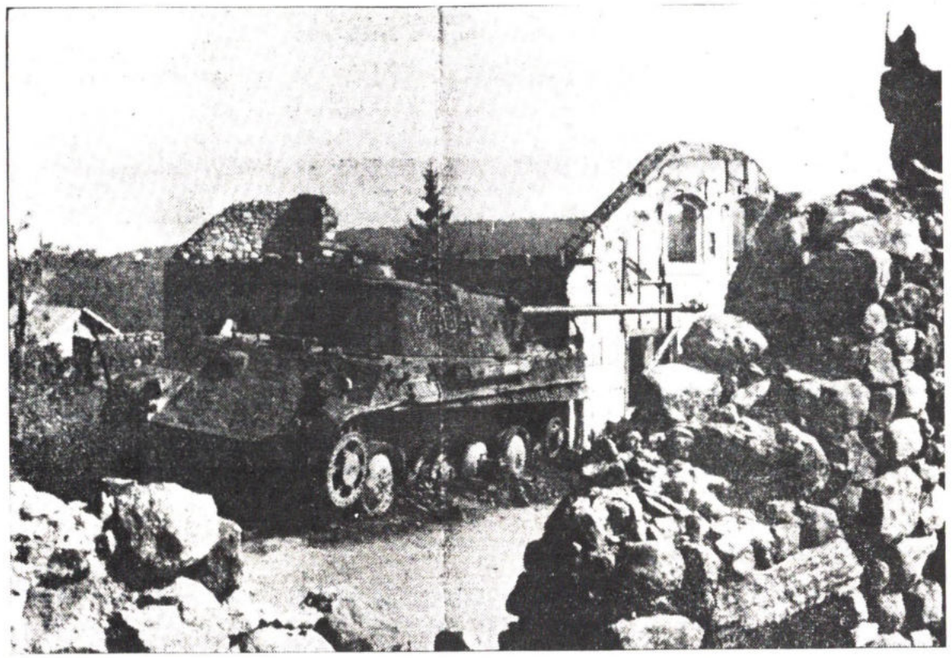
Le 2ème Escadron (DORANCE) du 1er Cuirassier quitte ORBEY. Le C.C.4 doit gagner la région de St Dié pour s'y reconditionner en personnels et matériels.

Jusqu'au 20 Janvier 1945, l'Escadron stationnera à LA PETITE FOSSE, avant de se porter à compter de cette date, vers les positions de départ pour l'offensive en vue de la libération de COLMAR ou LEFEBVRE pénétrera avec les éléments de tête, par le nord de la ville.. Le Peloton perdra le LYNX, bazooki et 1 tué et 2 blessés au cours des combats en ville.

EN CONCLUSION ...

M. Gérard LEFEBVRE, très attaché à notre région, aimerait beaucoup retrouver les personnes qu'il a côtoyées pendant la bataille d'Orbey. Et il serait particulièrement curieux de savoir si le sauvetage de la valise à bijoux est encore dans la mémoire de la famille à qui elle appartenait.

Si cette narration réveille en vous des souvenirs, nous vous remercions d'avance de les communiquer, à Mme MAIRE ou à M. LEFEBVRE.



Char allemand " Panther " mis hors combat à Labaroche
Place le 22 décembre 1944